



## Le Roman d'un Chercheur

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici. Le Roman d'un Chercheur : Chemins politiques et littéraires de l'émigration italienne à l'immigration en Italie. Sciences de l'Homme et Société. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2007. tel-01359806

**HAL Id: tel-01359806**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01359806>**

Submitted on 8 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3  
UFR d'Italien et de Roumain  
ED 122

## *Le Roman d'un chercheur*

Synthèse pour l'Habilitation à diriger des Recherches

Chemins politiques et littéraires  
de l'émigration italienne à l'immigration en Italie

soutenue le 9 juin 2007

Isabelle Felici  
Maître de Conférences à l'Université du Sud Toulon-Var

Tuteur : Jean-Charles Vegliante  
Professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3

Composition du jury

Marie-Danielle Demelas, Institut des Hautes Etudes d'Amérique Latine (IHEAL) Université  
de la Sorbonne Nouvelle Paris 3

Anne Morelli, Université Libre de Bruxelles

Agnès Morini, Université Jean Monnet Saint Etienne

Giuditta Rosowsky, Université Paris 8

Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3

## Introduction

Voici retracé dans ces quelques pages le parcours d'un chercheur au fil de ses travaux et de ses expériences d'enseignant universitaire. Ces travaux et expériences portent globalement sur l'Italie des XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles et plus particulièrement sur les aspects culturels liés aux phénomènes migratoires. Grâce à cet ensemble convergent, on verra se dessiner un profil civilisationnel liant recherche et didactique.

Quel que soit l'angle que j'aie essayé d'adopter pour cette synthèse, il m'est venu spontanément d'aborder aussi en parallèle mon parcours personnel et celui de ma famille italienne immigrée en France. Comme pour beaucoup d'élèves, d'étudiants et d'enseignants du domaine italien, en France et dans le monde, mon choix d'étudier l'italien, puis de lui consacrer mon enseignement et mes recherches, a eu aussi des motivations familiales ; il n'y a là rien de très original<sup>1</sup>. L'originalité réside plutôt dans le fait que ces motivations personnelles deviennent aujourd'hui l'objet d'une étude universitaire.

Je propose donc de suivre l'évolution de mes recherches, structurées au fil des circonstances qui ont influencé mes choix. Les travaux que j'ai effectués dans le cadre de la maîtrise et du DEA, ainsi que les premiers articles que j'ai rédigés, sont regroupés sous le titre « L'enfance de l'art ». Les chapitres qui forment la deuxième partie reprennent toutes les activités liées à ma thèse de doctorat, y compris celles que j'ai menées à bien après la soutenance. Enfin dans la dernière partie sont repris tous les autres travaux que j'ai publiés depuis mon entrée dans le milieu universitaire, mes expériences d'enseignement, en particulier dans la direction de recherches, ainsi que les projets que je compte réaliser à brève ou moyenne échéance. On voudra bien me pardonner d'utiliser, pour retracer ce parcours, un ton personnel – le nous de majesté aurait donné au texte une tonalité totalement en contradiction avec son contenu – et, çà et là, une métaphore maternelle : les carrières de chercheur et de mère de famille étant par bien des aspects incompatibles, je veux rappeler que c'est un défi quotidien que de les mener de front.

S'agissant de faire une synthèse de travaux, il est inévitable de procéder à un retour sur soi, non par nostalgie, mais parce que comprendre son histoire, c'est aussi mieux comprendre celle des autres et l'histoire en général. C'est une démarche très habituelle dans le domaine littéraire, de l'autobiographie au *Bildungsroman*, et, depuis les *Essais d'ego-histoire*, c'est un

---

<sup>1</sup> Voir le paragraphe III-1 où est évoquée la question du rapport à la langue italienne des descendants d'immigrés italiens.

genre très à la mode chez les historiens. Sur commande, quelques historiens se sont prêtés à cet exercice :

Ni autobiographie faussement littéraire, ni confessions inutilement intimes, ni profession de foi abstraite, ni tentative de psychanalyse sauvage. L'exercice consiste à éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, à essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres. D'explicitier, en historien, le lien entre l'histoire qu'on a faite et l'histoire qui vous a fait<sup>2</sup>.

L'exercice, ici formalisé, n'est pas nouveau en soi, même chez les historiens<sup>3</sup>, – certains remontent jusqu'à Michelet – et a été suivi par *L'histoire continue*, de Georges Duby<sup>4</sup>, lui-même déjà partie prenante des *Essais d'ego-histoire*, puis, plus proche des italianistes, par Pierre Milza et son *Voyage en Ritalie*<sup>5</sup>. Si ma démarche peut s'apparenter à celle de ces historiens qui rompent avec la règle de l'impersonnalité et « cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes<sup>6</sup> », ma sensibilité est beaucoup plus proche de celle du philosophe Marcel Conche qui écrit dans *Ma vie antérieure* :

Certains, durant leur adolescence, vont en voyage à l'étranger, y font des séjours linguistiques, vont en vacances à la mer, à la montagne, apprennent à jouer d'un instrument, qui du piano, qui du violon ; à la ville, on les voit, les uns au musée, au concert, au théâtre, sans parler du cinéma, d'autres, ou les mêmes, sur les terrains de sport ; ils ont leurs associations, leurs lieux de rencontre, où ils se retrouvent entre garçons ou filles, garçons et filles. Je n'ai rien connu de tout cela, mais le travail : travail agricole, travail scolaire, et j'ajoute : travail et secrétariat. [...] Lorsque je me trouvais, plus tard, à travailler avec les Belaval, les Weil, ma vision des choses était déjà trop déterminée pour que je puisse être modifié par une influence quelconque. De sorte que je n'ai jamais été que moi-même.

D'un côté la bourgeoisie, de l'autre le peuple. Mon père voulait que je passe de l'autre côté de l'abîme, que je sois instituteur, avec un traitement qui "tombe" tous les mois. Mais j'avais décidé, sans avoir vraiment le choix – car on ne se choisit pas soi-même –, de consacrer ma vie à la philosophie ; et c'est que qui est arrivé<sup>7</sup>.

J'ai moi aussi déterminé de façon très personnelle ma vision des choses et je suis passée « de l'autre côté de l'abîme », en décidant « sans en avoir vraiment le choix » d'enseigner et

---

<sup>2</sup> Pierre Nora, *Essais d'ego-histoire* (textes recueillis par), Paris, Gallimard, 1987.

<sup>3</sup> Pierre Nora, dans la présentation de l'ouvrage, cite lui-même de nombreux « prototypes » anciens.

<sup>4</sup> Georges Duby, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, réédité en format de poche en 2001.

<sup>5</sup> Pierre Milza, *Voyage en Ritalie*, Paris, Plon, 1993, réédité en poche, Petite bibliothèque Payot, en 1995.

<sup>6</sup> *Essais d'ego-histoire*, op. cit. présentation par Pierre Nora.

<sup>7</sup> Marcel Conche, *Ma vie antérieure*, Fougères, La Versanne, Encre marine, 1998, p. 90-92.

de mener des recherches, jusqu'à constater, non sans un pincement au cœur, que ceux pour lesquels j'en étais arrivée à écrire ne pouvaient pas me lire<sup>8</sup>.

Dans le domaine de l'italien, je n'ai pas eu connaissance qu'une démarche du genre de celle que j'entreprends ait abouti. Peut-être trouvera-t-on cette démarche atypique, trop innovante, je n'ose imaginer tous les qualificatifs possibles dans les circonstances où elle vient à se produire. En tout cas, je ne vois pas, et n'ai jamais vu, d'autre parti que celui de rester moi-même.

Cette démarche, qui éclaire de l'intérieur mes recherches passées, m'est utile dans ma pratique actuelle de la recherche aussi bien que dans celle de l'enseignement, car le fait de réfléchir sur son propre parcours permet de mieux appréhender celui des autres, des étudiants et doctorants notamment. Avec le recul, je retrouve, dans l'itinéraire que j'ai suivi, des démarches que j'ai effectuées sans motivation liée à ma recherche du moment, mais qui trouvent maintenant exactement leur place dans un ensemble qui a toute sa cohérence. C'est cette cohérence qui me permet de penser que je suis maintenant en mesure d'encadrer des jeunes chercheurs qui travailleraient sur des questions liées à la civilisation italienne des XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, en particulier sur l'Histoire des idées et sur les phénomènes migratoires et leurs manifestations culturelles, qu'il s'agisse des Italiens partis à l'étranger ou des étrangers que l'Italie reçoit aujourd'hui.

---

<sup>8</sup> Sur cette sensation de « déclassement », voir le film très touchant de Laurent Cantet, *Ressources humaines*, Arte/Haut et Court, 1999.

## I- L'enfance de l'art

### I-1 De la Lorraine à la Toscane

Bien que le cursus d'études italiennes que j'ai suivi à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3 ne m'y ait pas conduite naturellement, j'ai choisi de travailler, dans le cadre de la maîtrise (1983-1984), sur un sujet lié à l'émigration italienne. Le professeur Mario Fusco m'y a encouragée en me conseillant de m'adresser à Jean-Charles Vegliante, qui venait d'être nommé Maître de Conférences à l'Université de Paris 3.

Il ne m'a pas été possible alors d'étudier l'émigration italienne dans ma région d'origine, la Lorraine, puisque mon année de maîtrise a correspondu avec une année d'assistantat de français dans un établissement scolaire italien, en Toscane. Je n'ai pas pu non plus assister aux premiers cours sur l'émigration italienne assurés par Jean-Charles Vegliante à Paris 3. Mais j'ai eu la chance d'avoir avec lui de longs entretiens et des échanges épistolaires suivis, avant et pendant mon séjour en Italie. Ses remarques « cordiales et sévères », selon les termes qu'il employait alors, m'ont permis de mettre peu à peu ma recherche en place, avec quelques accès de découragement, dus à l'éloignement et à l'isolement, mais aussi avec beaucoup d'enthousiasme.

Il n'y a pas lieu ici de faire l'historique de la recherche sur l'émigration italienne en France, mais il peut être utile de remarquer que j'ai fait mes premiers pas dans ce domaine au moment où l'on parlait de créer le CEDEI, Centre d'Études et de Documentation sur l'Émigration Italienne<sup>9</sup>. Dans les milieux italianisants, CIRCE (Centre Interdisciplinaire de Recherches sur la Culture de l'Émigration, devenu Centre Interdisciplinaire de Recherches sur la Culture des Échanges), le groupe de recherches dirigé par Jean-Charles Vegliante, n'existait pas encore à Paris 3, pas plus que le fonds homonyme à la bibliothèque d'Italien et de Roumain de Paris 3. Le jeune chercheur qui s'aventure aujourd'hui dans ce domaine est certes mieux armé que je ne l'étais alors<sup>10</sup>.

Pour recueillir le matériel nécessaire à ma recherche, j'ai effectué deux types de démarches. Pour les recherches bibliographiques, la BDIC (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine) de Nanterre, surtout fréquentée par les historiens, m'a ouvert

---

<sup>9</sup> Pour un historique du CEDEI, voir le bulletin publié à partir de mars 1984, devenu en juin 1988 la revue *La Trace*.

<sup>10</sup> Les étudiants ont maintenant à leur disposition l'ouvrage de Jean-Charles Vegliante, *Gli italiani all'estero. 1861-1981 Dati introduttivi*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1986, réédité en 1993, et la base de données que l'on peut interroger sur le site <http://circe.univ-paris3.fr>

ses portes, de même le CIEMM (Centre International d'Études des Migrations Méditerranéennes) à Paris et le CSER (*Centro Studi Emigrazione di Roma*) à Rome, deux centres de documentation gérés par les pères missionnaires de l'*Opera Bonomelli*. L'autre démarche a consisté en un travail de terrain, ce qui n'était pas fréquent dans le domaine des études italiennes. Mes autres sources d'information ont donc été les associations d'émigrés, en France et en Toscane. L'ensemble des informations recueillies m'a permis de rédiger un mémoire de maîtrise portant sur les *Problèmes de l'émigration italienne en France. L'exemple toscan* (1984).

Dans ce mémoire, j'étudie les textes de loi, français et italiens, qui ont accompagné le mouvement migratoire italien vers la France, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux traités qui ont été signés après 1945. Cette approche m'a permis de broser un portrait en chiffres de l'émigration italienne en France, de suivre l'évolution de l'attitude des gouvernements italiens face au phénomène de l'émigration. J'ai pu aussi aborder la question de l'intégration des Italiens en France et, d'une manière générale, la politique française en matière d'immigration, quelques années après le lancement de la politique du retour, autrement appelée le « million aux émigrés ». Cette politique du retour ne s'adressait évidemment pas aux Italiens qui songeaient de moins en moins, alors que le flux d'Italiens s'installant en France était tari, à « rentrer chez eux », surtout dans un cadre devenu européen.

Les préoccupations des associations d'émigrés italiens, désormais bien installés à l'étranger et de plus en plus dispersés géographiquement, étaient plutôt de réussir à maintenir, au sein des associations, le lien avec le pays d'origine. De mes entretiens avec les responsables d'associations a émergé en particulier le thème de la participation des Italiens à l'étranger aux élections italiennes. Le droit de vote était difficilement praticable pour eux puisqu'il nécessitait le déplacement en Italie. Durant les années quatre-vingts, cet électorat potentiel était fort courtisé même si les cinq millions d'Italiens à l'étranger que l'on recensait alors étaient loin d'être tous inscrits sur les listes électorales<sup>11</sup>.

Je traite également la question de la langue, autre lien par excellence avec le pays d'origine, en répertoriant les initiatives, personnelles, associatives et institutionnelles, qui visent à développer ou maintenir, voire susciter, l'emploi de la langue italienne chez les descendants d'émigrés.

---

<sup>11</sup> Le recensement s'est maintenant notablement amélioré, d'autant plus qu'a été votée, le 12 décembre 2001, une loi permettant aux Italiens résidant à l'étranger de voter dans les Consulats pour des députés qui leur sont spécifiques. On trouvera le texte de cette loi sur le site du Ministère des affaires étrangères, <http://www.esteri.it/polester/italstra/index.htm>, et des renseignements pratiques sur les sites des ambassades d'Italie.

Dans la deuxième partie de ce travail, j'étudie le cas particulier des Italiens qui ont quitté la Toscane, la région où j'ai séjourné durant l'élaboration de mon mémoire de maîtrise. Là encore, les associations et les institutions ont été mes interlocuteurs privilégiés. En revanche, mes tentatives pour recueillir des témoignages auprès des émigrés eux-mêmes ont été infructueuses, en particulier parce que je n'avais pas de lien direct, familial ou personnel, avec la région toscane, la Moselle n'étant pas une région d'accueil qu'ont privilégiée les Toscans qui se sont rendus en France. Cela m'avait alors profondément déçue et m'avait privée de la dimension plus humaine que je voulais donner à mon travail.

Ce n'est certes pas là la seule lacune de ce travail et, avec le recul, les défauts, dus à l'apprentissage et à la naïveté du jeune chercheur, prennent une proportion effrayante. Malgré cela, même si je me suis trop laissée guider par mes interlocuteurs, des responsables d'associations essentiellement, et si les problématiques abordées ne sont pas toujours le reflet de mes propres préoccupations, ma démarche de chercheur se dessine dans ce premier travail. À ce stade, des mécanismes se sont déjà mis en place et se sont fixés les objectifs que je continue de poursuivre : reconstituer par les témoignages culturels le parcours de l'être humain soumis au « passage<sup>12</sup> » que représente l'expérience migratoire. Voici en guise d'illustration les phrases qui concluent ce mémoire de maîtrise rédigé en 1984 :

L'Italie qui est en passe de devenir, comme tous les pays industrialisés, un pays d'immigration, devrait prendre acte de ces expériences pour faire en sorte que ses immigrés connaissent une situation meilleure que celle qu'ont connue ses émigrés pendant un siècle.

Est-il utopique de souhaiter que les nations et les peuples en arrivent à des échanges enrichissants, non seulement dans le domaine économique, mais aussi au niveau culturel, et tout simplement humain ?<sup>13</sup>

Il y avait là une sorte d'ouverture sur l'avenir qui s'est avérée féconde et qui justifie que je sois remontée encore ici aux années de ma maîtrise.

---

<sup>12</sup> Je reprends ici le titre que Jean-Charles Vegliante donne à deux numéros successifs de *Gli italiani all'estero, Passage des Italiens et Autres passages*, recueil d'études et documents de CIRCE, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1988 et 1990.

<sup>13</sup> *Problèmes de l'émigration italienne en France. L'exemple toscan*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1984.



## I-2 Toujours plus loin : Italiens au Brésil

Après une parenthèse pendant laquelle j'ai prolongé mon séjour en Italie puis préparé les concours d'enseignement, j'ai entrepris un second travail de recherche dans le cadre du DEA (1986-1988). Sans doute par désir d'évasion après l'année passée à préparer l'agrégation, j'ai choisi de m'intéresser à l'émigration italienne au Brésil. Il ne faisait aucun doute pour moi qu'il me fallait continuer à travailler dans le domaine de l'émigration, par souci d'élargissement et d'approfondissement de ma problématique, et c'est certainement parce que les hasards des nominations ministérielles m'avaient une fois encore éloignée de ma région d'origine que je suis allée toujours plus loin, en quête d'un « ailleurs<sup>14</sup> » non exotique mais bien ailleurs. Jean-Charles Vegliante m'a à nouveau aidée de ses conseils et m'a encouragée dans ce choix : si l'émigration italienne vers les Amériques était bien connue dans le cas de l'Argentine et des États-Unis, le cas du Brésil était moins souvent étudié<sup>15</sup>.

Mario Fusco a tenu à m'informer, puisque je m'engageais sur une voie qui pouvait me conduire à l'enseignement supérieur, du peu de cas que l'on faisait dans les milieux italianistes et dans les hautes instances universitaires, des recherches qui sortaient des sentiers battus et qui n'étaient pas purement littéraires ou linguistiques. Telle n'était pas bien sûr sa position puisqu'il a à nouveau accepté de suivre mes recherches. Le même professeur tenait aux jeunes chercheurs qui assistaient à son séminaire des propos qu'il me semble entendre encore résonner dans mes oreilles : évoquant l'importance du choix de leur sujet de thèse, il leur conseillait de ne pas céder au carriérisme mais bien à la passion qui seule peut animer une volonté pendant des années. La passion m'avait guidée, ces paroles m'ont stimulée.

L'expérience acquise lors de la rédaction du mémoire de maîtrise, sans doute aussi les habitudes de travail prises lors de la préparation des concours, m'ont appris à moins me laisser influencer par les rencontres, à mieux cerner mes objectifs et à mieux définir mes problématiques, en tentant de ne pas passer pour autant à côté d'une "bonne piste". Je savais désormais forger les outils qui me manquaient : où trouver la bonne bibliothèque, où rencontrer la bonne personne, comment dénicher le document essentiel et comment réagir aux rencontres en fonction de mes propres préoccupations et des nécessités de ma recherche.

---

<sup>14</sup> Je reprends une fois encore le titre d'un numéro de *Gli italiani all'estero, Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, CIRCE, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

<sup>15</sup> Sur ce sujet a paru le livre d'Angelo Trento, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940*, Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984. Pour une bibliographie plus détaillée, je renvoie à ma thèse, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)*, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1994, consultable en ligne : [http://raforum.apinc.org/article.php3?id\\_article=661](http://raforum.apinc.org/article.php3?id_article=661)

Comme Mario Fusco m'y avait fortement invitée et comme cela m'est vite devenu indispensable, j'ai aussi appris à manier le portugais.

Je découvrais en même temps les joies et les peines de l'enseignement secondaire, dans une région, le nord de la France, heureusement assez proche de Paris pour me permettre de me déplacer vers ses bibliothèques, mon principal port d'attache ayant été à nouveau la BDIC, et pour suivre les premières réunions du futur CIRCE.

Par cercles concentriques de plus en plus étroits, l'idée de départ, autour de l'étude de l'émigration italienne au Brésil, s'est affinée. Autant ce sujet m'était venu spontanément, autant l'idée de centrer la recherche sur les anarchistes italiens qui ont suivi la vague d'émigration a été le résultat d'une longue gestation. Mes nombreuses lectures sur le Brésil, sur son histoire, sur l'évolution de sa population, sur l'expansion de la culture du café et les débuts de l'industrialisation, m'ont convaincue que les périodiques publiés par les anarchistes italiens, installés essentiellement à São Paulo, étaient, écrivais-je alors, « un témoignage important de la présence italienne à São Paulo à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> sans qu'apparemment aucun dépouillement systématique n'en ait été fait ». J'ai donc décidé d'entreprendre ce dépouillement systématique dont le mémoire de DEA, intitulé *Introduction à l'étude du mouvement anarchiste italien à São Paulo*, soutenu en 1988, n'était qu'une première étape.

Il m'a d'abord fallu décrire le flux migratoire des Italiens au Brésil, très massif sur une très courte période (de la fin des années 1880 aux toutes premières années du XX<sup>e</sup> siècle) et directement lié au problème de la main d'œuvre, dans ce pays où l'esclavage n'a été aboli qu'en 1888, lorsque les principaux concernés, les *fazendeiros*, se sont finalement convaincus que la main d'œuvre étrangère pouvait avantageusement remplacer la main d'œuvre esclave. J'ai ensuite dessiné une ébauche, à travers les principaux périodiques et leurs principaux animateurs, de l'activité des anarchistes au sein de l'émigration italienne, à l'époque et aux endroits où il était pertinent de le faire, c'est-à-dire à São Paulo au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. J'ai enfin étudié un des périodiques en question, celui dont la collection était la plus complète à la BDIC, *Germinal*, organe socialiste-anarchiste du cercle libertaire Germinal (publié de 1902 à 1904). J'ai procédé à une lecture systématique des numéros conservés et classé thématiquement les sujets abordés dans le journal.

Je concevais le mémoire de DEA comme un travail préparatoire pour la thèse et il m'aurait semblé inconcevable de changer de sujet. J'ai donc terminé le DEA avec des idées très précises sur les difficultés que j'allais devoir surmonter pour la thèse. Sur le plan matériel, le dépouillement des journaux était particulièrement difficile à réaliser, les collections, plus ou

moins complètes, étant conservées dans des centres de documentation situés dans différents pays d'Europe (Italie et Pays-Bas) et au Brésil. Je devais aussi combler un manque, flagrant dans mon mémoire de DEA, sur l'histoire de l'anarchisme et de ses théories, afin de pouvoir situer les manifestations italiennes au Brésil dans le contexte politique italien auquel les anarchistes de São Paulo continuaient à être fortement liés. Il me fallait également suivre les traces de ces anarchistes italiens en me rendant à mon tour sur place, pour tenter d'établir le contact, malgré l'éloignement dans le temps, et pour trouver des témoignages qui pourraient compléter les traces écrites que j'étais en train de rassembler. Enfin, et c'était une nouveauté pour moi, il me fallait plonger dans l'univers des archives.

Si j'étais bien consciente des difficultés et de l'ampleur du travail à accomplir, je repartais aussi avec un bilan positif derrière moi : le jury m'avait jugée apte à poursuivre mes recherches, et j'avais pris beaucoup de plaisir à réaliser ce travail. J'étais pleine d'enthousiasme pour la suite et me sentais en somme "sur les rails".

## I-3 Impressions de voyage

### I-3-1 Première publication

Le premier article que j'ai publié, « Samba italiano » dans la revue *Les Langues Néolatines* en 1991, n'est cependant qu'indirectement lié à ma thèse. À mon retour du Brésil, où j'ai pu séjourner deux mois grâce à une aide financière que Mario Fusco et Jean-Charles Vegliante m'avaient obtenue<sup>16</sup>, j'ai été vivement sollicitée par Jean-Charles Vegliante pour produire un article. Je me suis vite rendue à ses arguments : on m'avait donné un coup de pouce, il me fallait prouver que j'avais su en tirer profit.

Traiter un aspect de la présence des anarchistes italiens au Brésil était prématuré à cette phase de ma recherche. Mais lors de mes « pèlerinages émus sur les lieux qui ont vu passer des milliers d'immigrants », selon une phrase de cet article, je m'étais intéressée aussi, en simple témoin, certes curieux et attentif, au « visage actuel de l'émigration italienne ». Ce sont donc ces sensations que j'ai utilisées, ainsi que tous les lieux, les personnes et les choses qui m'avaient « parlé italien ». C'était déjà, sans le savoir, une étape vers les problématiques qui me préoccupent aujourd'hui.

Par un dimanche pluvieux de juillet, j'ai visité le port de Santos et la gare, désormais inutilisée, où des milliers d'émigrants ont transité. De ces deux endroits je garde encore une forte impression de mélancolie. Je suis allée ensuite à l'*Hospedaria dos imigrantes* qui accueillait les émigrants à leur arrivée à São Paulo. La plus grande partie de cet immense édifice a été transformée en centre d'accueil et dépend des services sociaux. Quelques pièces sont réservées au *Centro Historico do imigrante*. C'est là que sont conservés les registres d'entrée des étrangers : leurs descendants, surtout des Italiens et des Japonais, viennent les consulter ou en demander une copie, souvent pour des nécessités administratives. Les renseignements portés sur ces registres – lieu d'origine et de destination, profession, date d'arrivée – représentent un matériel très riche, pour des recherches statistiques par exemple, et ils étaient alors en cours d'informatisation<sup>17</sup>. J'ai parcouru les rues des quartiers de la capitale de l'État de São Paulo, autrefois habités par les Italiens. L'un de ces quartiers est devenu un lieu de vie nocturne très à la mode, où sont concentrés les restaurants – les *cantinas* –, les bars à musique, les cinémas d'essai. Sont également très appréciées les fêtes populaires organisées

---

<sup>16</sup> Au titre des Aires Culturelles.

<sup>17</sup> En 1998 a été créé le *Memorial do imigrante*. Voir le site internet <http://www.memorialdoimigrante.sp.gov.br>. Des données statistiques sont disponibles sur le site, ainsi que des témoignages.

dans ce quartier, qui était majoritairement habité par les Calabrais, ainsi que dans le quartier napolitain : Santa Achirópita, patronne d'un petit village de Calabre, et San Gennaro attirent les foules. À moins que ce ne soit les saucisses calabraises, qu'on déguste dans les deux fêtes, ou encore le vin qu'on désigne sous l'étiquette de vin italien. Peut-être plus authentiques, les chansons napolitaines que j'ai entendues aussi bien à la fête de San Gennaro qu'à celle de Santa Achirópita, mais beaucoup moins savoureuses que le « samba italiano », une chanson du chanteur compositeur Adonirã Barbosa, fils d'Italiens émigrés à São Paulo, de son vrai nom João Rubinato. Voici un court extrait de cette chanson qui permet de goûter à un italien fort imprégné de portugais :

<i>Gioconda, piccina mia,</i>	Joconde, ma petite,
<i>Va' a brincare nel mare e nel fondo.</i>	Va jouer dans la mer et au fond de la mer
<i>Ma attenzione a quel tubarone, hai visto ?</i>	Mais attention à ce requin, tu as vu ?
<i>Hai capito ? Mio San Benedito !<sup>18</sup></i>	Tu as compris, par Saint Benoît !

---

<sup>18</sup> Cité dans Isabelle Felici, « Samba italiano », *Les Langues Néo-latines*, Paris, n° 276, premier trimestre 1991. Pour des œuvres plus anciennes en « portugais macaronique », voir Juó Bananere, *La Divina Increnca et Galabaró*, Zan Baolo, 1915 et 1917. Sur Bananere, voir Mario Carelli, *Carcamano e comandadores. Os italianos de São Paulo : da realidade à ficção (1919-1930)*, São Paulo, Atica, 1985, p. 103-122. Voir aussi la production en dialecte vénitien d'Aquiles Bernardi, *Nanetto Pipetta, nassuo in Italia e vegnudo in Merica per catare la cuccagna*, Universidade de Caxias do Sul, 1976. Voir à ce propos Antônio Hohlfedt, « La letteratura di lingua italiana in Brasile », in *La letteratura dell'emigrazione. Gli scrittori di lingua italiana nel mondo*, (sous la direction de Jean-Jacques Marchand), Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, p. 205-212 ; et Luís A. De Boni, Rovílio Costa, « La letteratura dell'emigrazione », *Euroamericani*, vol. 3, *La popolazione di origine italiana in Brasile*, Turin, Fondazione Giovanni Agnelli, 1987.

### I-3-2 Récits d'émigrants

Dans l'État de São Paulo, je n'ai eu qu'un petit aperçu de l'arrière-pays, à São José do Rio Pardo et à Ribeirão Preto, si peu significatif que je n'avais pas cru bon d'en faire mention dans mon article de 1991. Pourtant, le dépaysement que l'on y ressent est encore plus fort que dans la capitale et, avec le recul, j'y vois là aussi une trace de l'expérience migratoire : le dépaysement devait être du même ordre pour les émigrants de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il est tout d'abord climatique car durant l'hiver austral, j'ai constaté plus de vingt degrés d'écart entre la capitale de l'État et l'intérieur des terres. Les choses les plus courantes de la vie à la campagne – les vaches par exemple – sont différentes de ce que connaît un Européen, sans parler de la végétation, partout luxuriante. C'est sans doute au cimetière, que j'ai voulu visiter malgré l'étonnement de mes hôtes, que j'ai été le moins dépaycée étant donné l'architecture des tombes, pour moi banale, et les nombreux patronymes à consonance italienne.

Ribeirão Preto s'est développé grâce à la culture du café et à l'immigration italienne. J'ai pu me faire une idée de ce qu'était l'économie du café et la vie des travailleurs des *fazendas*, les colons, en accompagnant une enseignante de l'Université de São Paulo originaire de Ribeirão Preto, dans sa famille d'origine italienne. À travers moi, elle a repris contact avec l'histoire de sa famille, non sans émotion et non sans découvrir des épisodes inconnus d'elle. Qu'on me permette, en hommage à ces personnes qui, très simplement, m'ont confié leurs souvenirs, de raconter l'histoire de cette famille. Je n'ai rencontré qu'une seule fois chacun de mes interlocuteurs, sur le mode de la conversation et non de l'entretien sociologique, et mon but était plutôt d'essayer d'approcher une réalité, seulement entrevue à travers des journaux ou des livres d'histoires, que de faire le portrait d'une famille dans l'émigration. Pour des raisons de temps, je n'ai pas multiplié ce genre d'entretiens et les gens que je pouvais rencontrer ne m'auraient de toute façon pas renseignée directement sur l'époque qui m'intéressait, trop éloignée dans le temps. Ces témoignages sont malgré tout d'une grande valeur et illustrent la fin de la vague d'émigration italienne vers les *fazendas* de café de l'intérieur de l'État de São Paulo, bien distincte de celles qui se sont dirigées vers la capitale ou vers les États du sud du Brésil.

Mon intermédiaire et moi avons eu pour interlocuteurs son père, Caetano, sa tante paternelle, Justina, une vieille dame qui ressemblait étrangement à ma grand-mère, et sa tante maternelle, Nega. Ses grands-parents paternels s'étaient mariés au Brésil, à Ribeirão Preto. La femme, née à Mantoue, était arrivée au Brésil enfant avec sa famille qui venait retrouver le

grand-père, Edoardo Dornelli, le premier maître de musique de Ribeirão Preto. Le mari y était arrivé jeune homme. Après leur mariage et la naissance de leur fille Justina en 1905, le mari a été rappelé à Trévise par ses parents pour gérer le bar familial. Le bébé avait à peine quatre mois. La famille s'installe dans la province de Trévise, où elle connaît les traumatismes de la Première Guerre mondiale. Trois garçons sont nés pendant cette période. En 1917, le mari tombe gravement malade et, mal soigné à cause de la guerre, il meurt, laissant sa femme et quatre enfants. La jeune veuve décide de repartir au Brésil : elle avait vu mourir tellement de gens pendant la guerre qu'elle avait peur que ce pays lui prenne aussi ses enfants, raconte Justina. De plus, elle, qui avait grandi à Ribeirão Preto, n'avait jamais pu s'habituer au rude climat de la Vénétie. Par l'intermédiaire d'un parent émigré au Brésil, elle s'installe à la *fazenda* Schmidt de Ribeirão Preto. Mes deux interlocuteurs se souviennent très précisément de la date de leur arrivée : le 7 septembre 1921. Caetano était encore enfant. Il se rappelle qu'il a eu très peur au passage du détroit de Gibraltar : la mer était démontée et il pensait que le bateau allait couler. Justina était déjà jeune fille et a gardé un souvenir très gai de la traversée. Le voyage était certes très long mais elle a passé son temps avec d'autres adolescents à parcourir le bateau et à chanter des chansons. Nous avons insisté pour savoir quelles chansons elle chantait ; elle nous a récité alors le refrain de « Addio bella addio » :

<i>Addio bella addio</i>	Adieu ma belle adieu
<i>Cantava partendo la gioventù</i>	Chantait la jeunesse en partant
<i>Ti lascio il cuore mio</i>	Je te laisse mon cœur
<i>Forse non volto<sup>19</sup> più.</i>	Peut-être ne reviendrai-je plus.

Lorsque j'ai fredonné les premières notes d'une chanson que chantait ma grand-mère, *Chi vuole con le donne*<sup>20</sup>, elle a immédiatement enchaîné tout le refrain. La famille a passé trois jours à l'*Hospedaria dos Imigrantes*, à São Paulo, où tout le monde dormait dans une grande salle. La nourriture a beaucoup déplu à Justina, aussi bien la soupe de l'*Hospedaria*, que personne n'a mangée (on envoyait le jeune frère acheter du pain), que le repas préparé par sa tante à leur arrivée à Ribeirão Preto : riz, haricots, pain de *fubá* (maïs). Arrivée à la *fazenda*, elle a beaucoup pleuré et voulait repartir aussitôt. La saleté l'a énormément marquée à cause de la terre, à la couleur si particulière à Ribeirão Preto, violette (*roxa*), et si différente de celle qu'elle venait de quitter. La maison qu'on mettait à la disposition des colons, assez grande (trois pièces) mais très rudimentaire, était construite directement sur cette terre, même

---

<sup>19</sup> *voltar* = revenir en portugais

<sup>20</sup> Voir III-1.

pas battue. De là le souvenir d'une saleté envahissante. Justina n'a jamais travaillé à la *fazenda*. Elle accompagnait les colons, mais au lieu de faire le travail auquel on l'avait destinée dans la plantation, elle s'asseyait et chantait. Le *fazendeiro* Schmidt se détournait de son chemin pour venir l'observer. Ce sont peut-être les chansons de Justina qui ont décidé le *fazendeiro* à lui faire épouser son chauffeur, un Italien, orphelin de père, qu'il avait élevé en même temps que ses propres enfants et qui était devenu son homme de confiance. Dès le mois d'avril 1922 – elle avait dix-sept ans – Justina était mariée. Matériellement, sa situation s'est améliorée puisqu'elle a habité dans une vraie maison où elle est restée vingt ans. Les autres membres de la famille ne sont restés que cinq ans dans la *fazenda*. Ils se sont ensuite installés à Ribeirão Preto.

Aussi bien Justina que Caetano n'ont que des mots de reconnaissance envers le *fazendeiro* Schmidt qu'ils définissent comme un homme bon. C'était un Allemand qui possédait soixante-cinq *fazendas*. Son intendant ne frappait jamais personne. Les *capangas* (hommes de main), un noir et un mulâtre, étaient là par souci de sécurité. En vingt ans qu'elle a passés à la *fazenda*, Justina n'a jamais vu frapper personne. Cependant les histoires, parfois à faire dresser les cheveux sur la tête, ne manquent pas, mais elles se sont (ou se seraient ?) toutes passées dans les *fazendas* de l'autre *fazendeiro* de la région, Junqueira. Tout le monde craignait cette famille Junqueira dont les membres avaient la triste réputation de faire exécuter les gens. Caetano et Justina ont raconté, avec quelques variantes, l'histoire d'un colon, Natale Sala, qui pour, défendre son père, avait tué un *fazendeiro* qui le menaçait avec ses *capangas*<sup>21</sup>. Ils évoquent aussi le Casino Antártica et les femmes que l'on faisait venir de France pour le plaisir des *fazendeiros*<sup>22</sup>.

Caetano a d'abord exercé quelques petits métiers en ville, puis il est entré à la brasserie Antártica. Sa véritable passion est la musique : il a joué dans la *banda italiana* et dans un *Jazz band*. Son autre passion est Benito Mussolini pour lequel il a une admiration sans faille et dont il possède les œuvres complètes en italien. Il n'a d'ailleurs pas d'autres livres à part une bible, elle aussi en italien. Selon lui, les Italiens ont beaucoup souffert au Brésil avant l'arrivée de Mussolini au pouvoir. Grâce à Mussolini, les « Italiens à l'étranger<sup>23</sup> » ont été

---

<sup>21</sup> Les journaux anarchistes que j'ai étudiés regorgent d'histoires de ce genre. L'épisode raconté par Caetano et Justina ressemble beaucoup à l'histoire d'Angelo Longaretti qui, en 1900, avait tué par légitime défense le frère de Président de la République de l'époque, Campos Salles.

<sup>22</sup> Le roman de Julio José Chiavenato, *Coroneis e carcamanos*, São Paulo, Global Editora, 1982, qui se passe à Ribeirão Preto, rapporte des histoires de ce cabaret et de ces Françaises, « carne fresca para os coronéis ».

<sup>23</sup> Voir Angelo Trento, « I Fasci in Brasile », in *Il fascismo e gli emigrati* (sous la direction d'E. Franzina et M. Sanfilippo), Bari, Laterza, 2003, p. 152-166. Voir aussi G. Bergamo, *Addio a Recanati*, Bologne, Cappelli, 1974.



mieux considérés. Les Consuls n'étaient plus des *sem vergonha* et se sont mis à défendre les droits des Italiens.

Son mussolinisme<sup>24</sup> lui a valu une dispute avec son futur beau-père, le grand-père maternel de mon intermédiaire, lorsqu'il a voulu demander la main de celle qui est devenue sa femme. De ce grand-père, on sait peu de choses. Sa fille Nega est fière de dire qu'il était le petit-fils d'un comte calabrais. Il est venu au Brésil rejoindre son père qui était parti seul et qui avait fondé là-bas une autre famille. Nega se rappelle que la maison était toujours pleine d'immigrés calabrais et que son père lisait beaucoup, des journaux en portugais et des livres en italien (dont un sur le nihilisme russe). Son désir était de partir pour l'Argentine retrouver une tante qui avait émigré là-bas, mais il a dû rester à Ribeirão Preto.

---

<sup>24</sup> Jean-Charles Vegliante emploie ce terme à propos de Ungaretti dans « Le poète émigré. Notes sur Giuseppe Ungaretti », *Gli Italiani all'estero. Passage des Italiens*, cit., en le rattachant à l'absence du père (voir aussi Jean-Charles Vegliante, « Ancora sul sogno africano... », *Narrativa*, 19, *Giuseppe Ungaretti*, Paris 10-Nanterre, 2001).

### **I-3-3 Dépaysement social**

À Ribeirão Preto, j'ai vu les hautes grilles dont on entoure les maisons par peur des cambriolages. Ces hautes grilles représentent une autre forme de dépaysement, qu'on pourrait qualifier de social, que j'ai ressenti partout au Brésil. J'étais moi-même hébergée dans les beaux quartiers de São Paulo, bien protégée à l'intérieur de grilles invisibles. Certes, j'étais plus préoccupée par mes recherches que par l'observation des relations sociales, mais les contrastes sont si violents qu'on ne peut pas ne pas être constamment interpellé, notamment par le spectacle des rues où mendient de tout petits enfants, où des personnes handicapées, souvent non appareillées, sont réduites à ramper pour demander l'aumône. Les rues de São Paulo sont très « sales », m'a-t-on expliqué : la municipalité précédente avait réussi à tout « nettoyer », mais le parti de l'actuel président Lula, qui venait de gagner les élections municipales, avait cessé de faire la chasse aux « indésirables », si bien que les abords de la gare routière et les rues du centre ville étaient à nouveau emplis de mendiants et de vendeurs à la sauvette de chocolat, lames de rasoirs, friandises grillées, bimbeloterie. Mes conversations avec la femme de ménage de la maison où l'on m'hébergeait m'ont permis d'entrevoir les difficultés de la vie de tous les jours, pour se soigner par exemple, ou pour envoyer ses enfants à l'école. Les enfants des quartiers protégés vont dans des écoles privées. Les autres vont à l'école à tour de rôle, par demi-journée. Les mieux encadrés emploient leur demi-journée libre à empaqueter les courses des clients des supermarchés et à les porter jusqu'à leur voiture, en échange de quelques pièces de monnaie.

Il est vraisemblable que ce dépaysement social était déjà perceptible du temps de la grande vague d'émigration italienne vers le Brésil, sans doute sous des formes différentes. Les descendants d'Italiens que j'ai rencontrés étaient du "bon" côté des grilles. Ai-je croisé, sans le savoir, des descendants d'Italiens parmi ces personnes que je voyais en proie à la pauvreté et à la misère ? Étant donné mes activités de recherche, qui me conduisaient surtout dans les bibliothèques, les centres de documentation et les universités, j'ai eu peu d'occasions de rencontrer les descendants d'émigrés italiens en dehors de ces milieux, et je n'ai pu mesurer, même de façon empirique, la proportion de ceux qui n'ont pas échappé à la misère et qui survivent dans les banlieues de São Paulo, regrettant peut-être les choix migratoires de leurs ascendants. J'ai cependant constaté, dans les milieux aisés, que nombreux étaient ceux qui envisageaient un retour en Italie, si tant est qu'on puisse parler de retour pour des descendants

d'Italiens nés à l'étranger<sup>25</sup>, comme ce professeur d'université qui, grâce aux origines italiennes de sa femme, a pu faire toutes les démarches pour que tous les membres de la famille aient aussi la nationalité italienne car, me disait-il en me montrant son passeport italien, on ne sait jamais.

---

<sup>25</sup> Beaucoup de Brésiliens et surtout d'Argentins ont réalisé ce « retour » dans les années quatre-vingts. Voir par exemple Miguel Angel García, *Gli argentini in Italia, una comunità d'immigrati nella terra degli avi*, Bologne, Synergon, 1992, et, plus récemment, certaines associations d'émigrés italiens donnent, sur leurs sites Internet, des informations très précises et concrètes, pour les jeunes candidats au retour. Voir par exemple <http://www.veneti nel mondo.org>.

### I-3-4 Recherches au Brésil

Je n'ai pas eu non plus beaucoup d'expériences linguistiques liées à l'italien. Les *oriundi* que j'ai rencontrés ne m'ont guère parlé dans la langue de leurs parents ou de leurs grands-parents, ou s'ils l'ont fait, après quelques mots, ils sont vite repassés au portugais. Je n'ai parlé italien qu'avec des italophones et mon italien n'a donc pas trop souffert du dépaysement linguistique, contrairement à mon français qui a beaucoup pâti : durant mon séjour de nombreuses personnes ont eu plaisir à parler français avec moi, mais ne me comprenaient que si j'articulais chaque mot ; mon débit s'est ainsi considérablement ralenti. Quant à l'anglais, je l'ai purement et simplement mis entre parenthèses : alors qu'avec le professeur Michael Hall, que j'ai rencontré à l'Université de Campinas au début de mon séjour, nous avons communiqué en anglais, au bout de deux mois passés au Brésil, je l'ai prié de bien vouloir me parler en portugais, comme si, suite à la pression linguistique du portugais, l'anglais était tout à coup devenu une langue de trop.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'étais à Campinas, située à une centaine de kilomètres de São Paulo, autrement dit, selon l'échelle d'évaluation des distances sur le continent américain, à peine à la périphérie. Ma première expédition dans les transports en commun n'avait pas manqué d'effrayer la famille qui m'accueillait à l'idée des aventures qui pourraient m'arriver. Et je dois dire que mon vocabulaire s'est vite enrichi dans le domaine des transports.

De Paris, j'avais déjà pris contact avec le professeur Michael Hall, dont je connaissais les travaux<sup>26</sup>, qui a été très accueillant et m'a prodigué des conseils très utiles pour effectuer mes recherches. J'attendais beaucoup des Archives Edgard Leuenroth, un centre de documentation spécialisé en histoire sociale, hébergé à la faculté de philosophie et de sciences humaines de l'université de Campinas. Ce centre a été créé en 1974, en pleine dictature militaire, par quelques enseignants de l'Université de Campinas, épaulés par le recteur, grâce auxquels l'Université a pu racheter la bibliothèque de l'anarchiste brésilien Edgard Leuenroth. Le fonds s'est ensuite largement enrichi des archives d'autres militants politiques, de partis politiques, de syndicats et grâce aux échanges avec d'autres institutions, comme l'IISG (*Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis*/Institut International d'Histoire Sociale) d'Amsterdam, le centre de documentation le plus important en Europe sur l'histoire sociale,

---

<sup>26</sup> Citons, parmi d'autres titres, Michael M. Hall, *The Origins of mass immigration in Brazil, 1871-1914*, Columbia University, 1969 ; et « Emigrazione italiana a San Paolo tra 1880 e 1920 », *Quaderni Storici*, n° 25, 1974, p. 138-159.

où je n'allais pas tarder à me rendre<sup>27</sup>. Le centre Leuenroth est en constante évolution et s'est considérablement modernisé puisque le catalogue est maintenant consultable sur Internet et que les archives ont été transportées dans un nouvel édifice<sup>28</sup>.

Mais au moment de ma visite, la recherche était techniquement difficile et mes attentes ont été en partie déçues : seul le catalogue alphabétique était disponible, ce qui supposait que le chercheur sache déjà précisément quoi chercher. L'autre problème technique était celui de la lecture des microfilms. Si j'avais eu le moindre retard dans les transports en commun, je pouvais considérer ma journée perdue car il fallait arriver tôt pour pouvoir utiliser l'appareil le moins défectueux, très prisé des lecteurs (il permettait une lecture prolongée des microfilms sans infliger d'horribles maux de tête).

Les collections de la bibliothèque de la faculté d'histoire de l'Université de São Paulo m'ont aussi été très utiles, ainsi que les rayonnages de la Bibliothèque municipale Mario de Andrade de São Paulo, qui présentait l'intérêt d'être ouverte le samedi et de posséder une photocopieuse. J'y ai consulté des documents qui n'étaient certes pas des raretés, selon des critères brésiliens, mais que je n'avais pas repérés en France.

J'ai encore complété ma documentation dans des centres plus spécialisés, aux Archives de l'État de São Paulo, à l'*Arquivo Histórico Geográfico Brasileiro*, au *Departamento do Patrimônio histórico* de la ville de São Paulo et au *Centro de Cultura Social*, héritier des cercles anarchistes du début du XX<sup>e</sup> siècle. À l'Institut Culturel Italien de São Paulo, j'ai consulté des périodiques italiens non-anarchistes, en particulier *Il Secolo*, dont le directeur, Antonio Piccarolo, socialiste bon teint et grande figure de la colonie italienne du début du XX<sup>e</sup> siècle, a été souvent malmené par les rédacteurs des journaux anarchistes en italien. Son portrait, que j'ai vu trôner dans la petite salle de lecture de l'Institut, se superposait, plaisamment pour moi, aux caricatures que j'avais rencontrées dans la presse anarchiste. La collection du *Fanfulla*, le journal de la colonie italienne à São Paulo de 1893 à 1969, avait été versée à un centre de recherche de l'Université de São Paulo où j'ai pu le consulter en même temps que d'autres quotidiens de São Paulo.

Je n'avais matériellement pas de temps pour la recherche en archives : il fallait demander une autorisation qui était très difficile et très longue à obtenir. On m'avait aussi avertie qu'une bonne partie des archives policières et judiciaires avait été détruite pendant la dictature militaire. Aux Archives Nationales de Rio de Janeiro, j'ai cependant pu consulter

---

<sup>27</sup> Voir II-2-1.

<sup>28</sup> Pour l'historique des Archives Edgard Leuenroth et tous les autres renseignements concernant ce centre de documentation, voir [www.ael.ifch.unicamp.br](http://www.ael.ifch.unicamp.br).

quelques dossiers d'expulsion ou d'interrogatoires d'Italiens, et surtout le registre n° 40 de l'*Hospedaria da Ilha das flores*, l'hôtel des immigrants de Rio de Janeiro. Dans ce registre sont mentionnés les noms des émigrants qui avaient voyagé sur le *Città di Roma*, parti de Gênes le 20 février 1890, et qui avaient transité à l'*Hospedaria dos Imigrantes*. Parmi eux se trouvait un émigrant bien particulier, Giovanni Rossi, venu fonder la colonie Cecilia.

J'ai plaisir à conclure ces impressions de voyage avec Giovanni Rossi et ces quelques lignes où il décrit son arrivée dans la baie de Rio de Janeiro :

Finale­ment, comme passent toutes les choses de ce monde, passent aussi les dix-huit jours de traversée, et on entre dans le golfe majestueux de Rio de Janeiro. Ici, le spectacle est si imposant grâce à la haute ceinture de montagnes qui entoure le vaste miroir des eaux, si doux grâce à toutes les nuances de vert que présentent les collines ornées d'élégants palmiers, si éblouissant grâce au soleil qui flamboie entre l'azur du ciel et le vert glauque de la mer, si éloquent dans son langage universel que tous les passagers, quelle que soit leur condition et leur culture, tendent leur visage et disent : « Oh ! Comme c'est beau !<sup>29</sup> »

---

<sup>29</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 5<sup>a</sup> ed., Livourne, Tip. E. Favillini, 1891, p. 90. Sauf indication contraire, je suis l'auteur des traductions proposées dans ce travail de synthèse. Je remercie Michèle Monte de ses suggestions pour les traductions à partir du portugais.

## **II- Le travail de thèse et ses ramifications**

### **II-1 La Cecilia, enfant “adopté”**

Bien que mon projet de thèse fût au départ centré sur la presse anarchiste de langue italienne publiée au Brésil, j’ai fini par y intégrer l’étude de la colonie anarchiste fondée par Rossi en 1890. Cette “adoption” de la Cecilia a été motivée par les remarques qui ne manquaient pas de fuser lorsqu’on me demandait, par politesse ou par curiosité, quel était mon sujet de recherche : « Les anarchistes italiens au Brésil ? Mais bien sûr la Cecilia ! ». Cette réaction était systématique chez les personnes qui avaient vu, à sa sortie en 1976, le film de Jean-Louis Comolli « La Cecilia ». Par ailleurs, même si les liens entre cette communauté anarchiste, qui a existé jusqu’en 1894, et le mouvement anarchiste brésilien, à peine balbutiant dans cette dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient très ténus, la Cecilia constituait en quelque sorte la “préhistoire” de l’anarchisme italien au Brésil. Il n’était donc pas inutile de l’évoquer sous cet angle de vue, même si le sujet était déjà largement traité et que je ne pourrais guère, me semblait-il, apporter d’éléments nouveaux. Pourtant, le chapitre que j’estimais à une vingtaine de pages a, par la force de choses, pris de l’ampleur et a fini par devenir un petit livre qui bouleverse l’historiographie de la Cecilia.

En effet, les ouvrages sur la Cecilia que j’avais collectés donnaient quasiment tous une version de l’histoire de la communauté anarchiste qui ne correspondait pas à celle que je pouvais reconstruire à partir des documents de première main, en particulier à partir d’articles de journaux, de textes de Rossi et du registre n° 40 de l’hôtel des immigrants que j’avais consulté – sans me rendre compte alors que j’avais fait une trouvaille – aux Archives Nationales de Rio de Janeiro. Il m’a donc fallu mener l’enquête.

Selon cette version très répandue, Rossi aurait rencontré à Milan en 1888 l’empereur Pedro II, qui lui aurait fait cadeau de terres situées au Paraná, dans le sud du Brésil, pour y réaliser son projet de colonie. Après la proclamation de la République en 1889, les colons de la Cecilia auraient eu d’extrêmes difficultés financières parce que le nouveau gouvernement exigeait le remboursement des terres que l’empereur avait offertes. La colonie ayant été fondée en 1890, après la proclamation de la République, cette version est invraisemblable.

Il n’a pas été très difficile de rétablir la vérité qui est beaucoup moins poétique : les sources de première main montrent que Rossi et les pionniers de la Cecilia, qui sont partis au moment où la vague d’émigration italienne vers le Brésil était à son maximum, ont reçu des terres que, comme à tous les immigrants, italiens ou non, qui venaient s’installer dans le sud

du pays, le gouvernement brésilien, par l'intermédiaire de l'*Inspectoría de Terras e Colonisação*, leur a vendues à crédit<sup>30</sup>.

Les ouvrages que je consultais divergeaient sur de nombreux autres points par rapport aux sources de première main : sur les dates de l'expérience, avec lesquelles certains auteurs prennent beaucoup de liberté, sur le nom des participants, sur leur nombre et la durée de leur séjour, sur les causes de la faillite de l'expérience, sur la biographie de Rossi et des membres de sa famille. Mais il serait trop long, et d'ailleurs peu constructif, d'établir le "bêtisier" de la Cecilia. En revanche, du point de vue méthodologique, il est intéressant de comprendre comment s'est fabriquée la légende – véhiculée aussi bien par des historiens que par des militants anarchistes – et de voir de quelle façon on a pu interpréter et juger des contradictions idéologiques ou historiques, dues en fait au manque de fondement logique des données de départ. Je reprends donc les grandes lignes du raisonnement que j'ai eu l'occasion de développer à plusieurs reprises, avant et après la soutenance de ma thèse<sup>31</sup>, en le recentrant sur la façon dont les terres ont été octroyées aux membres de la Cecilia, car c'est le point qui a donné lieu aux envolées les plus spectaculaires et dont découlent beaucoup d'autres erreurs. Je rapporte les résultats de mon enquête sous la forme d'une chronologie commentée qui permet de suivre les chemins entrecroisés de la légende et de la réalité.

---

<sup>30</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*, p. 127

<sup>31</sup> Voir « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », *Les Langues néo-latines*, Paris, n°284, premier trimestre 1993, p. 131-140 ; « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », intervention à la journée d'études sur *Giovanni Rossi (Cardias) 1856-1943 e la comunità sperimentale anti-autoritaria*, organisée par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993 (le texte a paru dans *Rivista storica dell'anarchismo*, a.III, n°2, Pise, juillet-décembre 1996, p. 103-109) ; *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, 1994, première partie « La première manifestation de l'anarchisme italien au Brésil : la colonie Cecilia. 1890-1894 » ; « A verdadeira história da colônia Cecilia de Giovanni Rossi », *Cadernos AEL. Anarquismo e anarquistas*, Arquivo Edgard Leuenroth, Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade Estadual de Campinas (São Paulo), n°8/9, 1998, p. 9-64. (traduction Edilene T. Toledo) ; *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, ACL, 2001.



## II-1-1 Naissance de la Cecilia

La façon dont a germé l'idée de quitter l'Italie pour fonder la Cecilia et les premières étapes de la création de la colonie se dessinent très clairement si l'on s'appuie sur les sources de première main.

Vers la fin de l'année 1889, des membres de la colonie agricole socialiste Cittadella (à Stagno Lombardo, province de Crémone), première tentative, malheureuse, de Giovanni Rossi de mettre en pratique la théorie du socialisme expérimental qu'il développe depuis de nombreuses années, lui proposent « d'aller fonder une colonie en Amérique du Sud<sup>32</sup> ».

En décembre, Rossi écrit au socialiste Leonida Bissolati, déjà partie prenante dans la colonie Cittadella, pour lui annoncer qu'il part pour le nouveau monde tenter une nouvelle expérience de socialisme expérimental : « Aide-nous, mes amis et moi, qui allons fonder ce laboratoire grandiose dans les solitudes de l'Uruguay<sup>33</sup> », le supplie-t-il.

Le 20 février 1890, le *Città di Roma* quitte Gênes pour Rio de Janeiro, avec à son bord Rossi et quelques camarades<sup>34</sup>. Rossi ne s'est pas exprimé sur les raisons de ce changement de destination, peut-être dû au contexte politique en Uruguay, très troublé par des guerres civiles<sup>35</sup>, mais plus vraisemblablement au fait que le gouvernement du Brésil payait les frais de voyage des émigrants. Rossi revendique en tout cas ce statut d'émigrants pour lui et les autres pionniers de la Cecilia. En effet, lorsqu'ils font escale à Rio de Janeiro, le 20 mars, Rossi et ses compagnons choisissent d'être hébergés à l'*Hospedaria da Ilha das flores*, le centre d'accueil des émigrants au Brésil :

On croit souvent que le voyage gratuit de Gênes à Rio de Janeiro, et le passage à l'Île des Fleurs, implique une compensation, une espèce d'esclavage temporaire pour indemniser, à des taux usuriers, les frais du gouvernement du Brésil. Rien n'est plus faux. L'émigrant est libre à Rio de Janeiro, comme il l'est à l'Île des Fleurs, comme il l'est partout, et il ne doit rien à personne pour ses frais de voyage, qui sont pris en charge par une somme considérable que le budget de l'État alloue dans le seul but de faciliter le peuplement du pays. Nous, qui savions cela, avons accepté d'aller avec les autres émigrants à l'Île des Fleurs<sup>36</sup>.

---

<sup>32</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*, p. 86.

<sup>33</sup> Lettre publiée dans *L'Eco del Popolo*, n° 52, Crémone, 29-30 décembre 1889.

<sup>34</sup> Registre n° 40 de l'*Hospedaria da Ilha das flores*, l'hôtel des immigrants de Rio de Janeiro, Arquivo nacional, Rio de Janeiro.

<sup>35</sup> C'est la raison qu'avance Alessandro Cerchiai. Voir *I Quaderni della Libertà*, São Paulo, 1936. Sur Cerchiai et la Cecilia, voir II-1-2.

<sup>36</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*, p. 90.

Le 22 mars, Rossi écrit à *La Révolte*, journal anarchiste publié à Paris, et annonce qu'ils vont « partir demain pour Porto Alegre pour rechercher un terrain propice<sup>37</sup> ». Le *Desterro* quitte Rio le 23 et fait escale à Paranaguà le 26 où les pionniers débarquent, plus tôt que prévu :

Nous devons aller à Porto Alegre, mais le mal de mer faisait tellement souffrir deux de nos compagnons que nous avons décidé de leur épargner cinq ou six jours de navigation, et de descendre ici pour fonder notre colonie sociale dans quelque endroit du Paraná, où nous sommes sûrs de trouver un climat doux et salubre<sup>38</sup>.

C'est donc bien le hasard qui fait naître la Cecilia au Paraná. Mais il s'agit encore d'un embryon de communauté qu'il faut faire grandir. Rossi profite d'un voyage en Italie qu'il effectue entre octobre et juillet 1891 pour publier un premier compte rendu sur l'expérience en cours au Brésil. Son texte paraît dans la revue du géographe Arcangelo Ghisleri, *La Geografia per tutti*<sup>39</sup>, et en brochure<sup>40</sup>. Rossi y donne énormément de détails sur le voyage des pionniers et sur les premiers jours d'existence de la Cecilia. Il adopte le point de vue d'un témoin – inspecteur de l'émigration ou journaliste – qui voyagerait avec les émigrants afin de rendre compte des conditions qui leur sont faites : qualité de l'accueil, démenti de certaines rumeurs (sur les dangers mortels, les bêtes féroces), qualité de la nourriture, dimensions des pièces où sont accueillis les émigrants, démarches à faire pour obtenir des terres à cultiver, etc. On a ainsi des détails sur les terres qui sont attribuées aux colons de la Cecilia : « une zone de dix km<sup>2</sup>, constituée de prairies et de bois, qui nous est réservée au prix moyen de 15 lires l'hectare, payables à crédit<sup>41</sup> ».

Il s'agit donc d'un véritable récit d'émigration, très complet, pour ne pas dire pointilleux. Le directeur de la revue, Arcangelo Ghisleri, annonce d'ailleurs un texte qui porte sur « les conditions réservées à nos émigrants et [sur] les possibilités climatiques, économiques et civiles quant à la fondation de colonies agricoles dans ces régions<sup>42</sup> ». En somme, un témoignage vécu, comme c'est alors fréquent dans la presse d'émigration.

---

<sup>37</sup> *La Révolte*, a.III, n° 37, 31 mai-6 juin 1890.

<sup>38</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*, p. 94.

<sup>39</sup> Giovanni Rossi, « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione » (ou « Note di viaggio e di colonizzazione »), *La Geografia per tutti, Rivista quindicinale per la diffusione delle cognizioni geografiche (geografia fisica, storica, coloniale, commerciale, militare, cartografia, insegnamento)*, Bergame, n° 2, 31 mai 1891, n° 3, 15 juin 1891, n° 7, 15 août 1891, n° 8, 31 août 1891, n° 10, 30 septembre 1891, n° 13, 16 novembre 1891.

<sup>40</sup> Rossi ajoute en fait un troisième chapitre à son roman de jeunesse qu'il publie pour la cinquième fois depuis 1878. Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 127.

<sup>42</sup> « Italiani al Paraná », *La Geografia per tutti*, Bergame, n° 1, 1<sup>er</sup> mai 1891.

Du point de vue politique, les propos de Rossi sont très édulcorés. Le mot socialiste ne figure qu'une seule fois, et ce n'est pas Rossi lui-même qui l'emploie :

Le médecin de Palmeira, le Dr Franco Grillo, est un Italien vaillant et bon, auquel la science doit être reconnaissante pour les informations et les collections qu'il a envoyées à la Société italienne de géographie et au Musée de sciences naturelles de Gênes. Cet homme au cœur d'or, qui est au Brésil depuis dix-sept ans, nous a ouvert la porte de sa maison comme à des amis, comme à des frères et nous a apporté une aide immense dans notre entreprise. Alors que nous le remercions, il a répondu : « Vous êtes pour moi des frères, parce que vous êtes les enfants de la même terre et de la même idée : en politique je suis républicain mais en économie, je suis socialiste<sup>43</sup> ».

Il y a fort à parier que pour la publication du compte rendu de Rossi dans *La Geografia per tutti*, c'est ce médecin, Franco Grillo, qui a mis Rossi en contact avec Arcangelo Ghisleri, républicain comme lui et membre de la société italienne de géographie.

Ce texte de Rossi est assez peu connu. Il a été publié hors des circuits anarchistes, sans doute parce que l'initiative de Rossi venait d'être purement et simplement condamnée par Errico Malatesta depuis son exil londonien<sup>44</sup> et surtout parce qu'il n'y est pas question d'anarchisme mais bien d'émigration. Ce texte fondamental pour bien comprendre la genèse de la Cecilia n'a pas été republié, sauf par CIRCE qui l'a proposé en prépublication<sup>45</sup>, et est donc beaucoup moins accessible que les autres textes de Rossi.

En 1892-1893, le journal parisien *La Révolte* publie d'autres récits de première main que lui fait parvenir Amilcare Cappellaro, membre de la Cecilia depuis 1892. Sur la question des terres octroyées à la communauté, son texte confirme celui de Rossi : « Le gouvernement du Brésil nous a cédé ce terrain, comme pour tous les colons, à la seule condition du paiement après cinq ans, mais quant à ça nous avons le temps<sup>46</sup> ».

En mai 1893, Giovanni Rossi rédige un deuxième compte rendu<sup>47</sup> en deux parties, la première, *Cecilia, comunità anarchica sperimentale*, qui dresse le bilan de l'expérience jusqu'en mai 1893, au moment où Rossi quitte la colonie, et la seconde, intitulée *Un episodio*

---

<sup>43</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*, p. 103.

<sup>44</sup> Errico Malatesta, « La colonia Rossi », Londres, 7 mars 1891, *La Rivendicazione*, Forlì, 18 mars 1891.

<sup>45</sup> *La colonia Cecilia, troisième chapitre de l'ouvrage de Giovanni Rossi*, *Un comune socialista*, 5<sup>e</sup> édition, Livourne, Tip. E. Favillini, 1891, introduction et notes d'Isabelle Felici, CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1994.

<sup>46</sup> « Colonia Cecilia, 8 décembre 1892 », *La Révolte*, a.VI, n° 23, 18-24 février 1893. Des comptes rendus figurent aussi dans *Il Grido degli oppressi* de New York (1<sup>o</sup> janvier, 10 février et 1<sup>o</sup> mars 1893), dans *El Perseguido* de Buenos Aires (29 janvier 1893) et *L'Eco del Popolo* de Crémone (12 février 1893).

<sup>47</sup> Giovanni Rossi, *Cecilia, comunità anarchica sperimentale, Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, Livourne, Biblioteca del *Sempre Avanti*, n° 7, Tip. S. Belforte, 1893.

*d'amore nella colonia Cecilia*. Le compte rendu de 1893 a été fréquemment réimprimé, contrairement au premier<sup>48</sup>. Sa dernière réédition date de 1993<sup>49</sup>. Rossi n'y résume pas les premières étapes, déjà exposées dans le texte de 1891 ; il dresse un bilan de l'expérience de mise en pratique du socialisme expérimental. Lorsqu'on commence à s'intéresser à la Cecilia, c'est souvent ce texte que l'on rencontre d'abord, et si l'on ne lit pas aussi celui de 1891, beaucoup moins accessible d'un point de vue pratique, ni les textes de Cappellaro, on a forcément une vision partielle du bilan de la colonie. Dans ce texte de 1893 figurent aussi les résultats d'une autre expérience : la deuxième partie, *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, est consacrée à la « famille polyandre » à laquelle, incontestablement, la Cecilia doit, aujourd'hui encore, une grande partie de son succès. Voici, pour résumer très succinctement les grandes lignes de cette expérience, l'appel lancé par Rossi au moment où va paraître le compte rendu de 1893 :

Jeunes femmes courtoises et douces : le plus grand service que vous puissiez rendre à l'humanité est de vous laisser embrasser souvent et par beaucoup d'hommes, en plein jour – c'est une façon de parler – en conseillant à vos co-amants de garder leur calme. Camarades anarchistes, conspuez les maris uxoricides<sup>50</sup>.

Nous devons le travail bibliographique le plus complet sur la Cecilia à un jeune militant anarchiste, Alfred Sanftleben. Slovak, c'est son pseudonyme, s'intéresse à la Cecilia et recueille, dès 1896, tous les textes, publiés ou non, sur le sujet : les deux comptes rendus de 1891 et 1893, un manuscrit inédit de Rossi écrit en 1896, de nombreux articles de presse, anarchiste ou non, repris de journaux de nombreux pays, les lettres que lui-même a échangées avec Rossi et des lettres de Rossi à sa famille, etc. Il publie le tout en traduction allemande en 1897<sup>51</sup>. Les chercheurs curieux ont donc toute la bibliographie sur le sujet. Il est aisé de

---

<sup>48</sup> Des extraits, parfois le texte complet, sont publiés à plusieurs reprises : *Sempre Avanti !*, Livourne, 1893 ; *La Revue Libertaire*, Paris, 1894 ; Félix Dubois, *Le péril anarchiste*, Paris, Flammarion, 1894 ; *La Question Sociale*, Buenos Aires, 1894, qui publie aussi en 1896 la deuxième partie de la brochure en traduction espagnole ; *La Birichina*, São Paulo, 1896 ; *La Protesta Umana*, Chicago 1902-1903 ; *I Quaderni della Libertà*, São Paulo, 1932 ; Jean-Louis Comolli, *La Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890. Dossier d'un film*, Daniel & Cie, 1976.

<sup>49</sup> Aux éditions BFS de Pise, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Rossi. Notons que ce même éditeur avait renoncé à proposer une nouvelle édition du compte rendu de 1891, *Un comune socialista*, et de son troisième chapitre, si important pour l'histoire de la Cecilia, à cause de son titre, qui selon lui, n'aurait pas été compris des lecteurs modernes s'intéressant à l'anarchisme.

<sup>50</sup> Lettre datée d'avril 1893, *Sempre avanti !*, Livourne, a.II, n° 43, 4 juin 1893.

<sup>51</sup> Alfred Sanftleben, *Utopie und Experiment. Studien und Berichten von Dr Giovanni Rossi (« Cardias ») nebst Artikeln von : Sestilio Rossi, Filippo Turati, Ettore Guindani, Luigi Molinari, Leonida Bissolati, C. Timmermann, Johann Most, Peter Kropotkin, A. Cappellaro, François Coppée, Georges Montorgueil, Rouxel, Jean Grave, Errico Malatesta. Gesammelt und übersetzt von Alfred Sanftleben (« Slovak »)*, Zürich, 1897. Réédition à Berlin par Karin Kramer Verlag en 1979.

retrouver les originaux afin de retracer l’histoire de la Cecilia telle qu’elle nous a été transmise par Rossi lui-même et quelques autres, et de voir comment elle a été reçue par ses contemporains de tout bord. Les seuls originaux que je ne suis pas parvenue à trouver sont ceux des lettres, écrites en italien, de Rossi à Sanftleben. Il a donc fallu se contenter d’une retraduction à partir de l’allemand. Cela n’a pas manqué d’un certain piquant : une amie allemande dont j’ai abusé des services pour connaître le contenu des lettres a trouvé très poétique, mais aussi très mystérieuse, une expression de Sanftleben, à propos d’un genévrier. Sanftleben ne connaissait visiblement pas l’expression italienne « ficcarsi in un ginepraio ».

La lecture des lettres, même “trahie” par la traduction, est indispensable car on y trouve des précisions sur les péripéties de la Cecilia évoquées dans les comptes rendus, sur les disputes, sur les départs. Rossi y est souvent moins discret sur certains sujets épineux ou polémiques, car il ne ressent plus le besoin de ménager qui que ce soit. On apprend par exemple que la famille polyandre n’était pas composée seulement d’une femme, Elèda, palindrome d’Adele, et deux hommes – Rossi lui-même et Annibale, le premier compagnon de la jeune femme –, comme cela apparaît dans *Un episodio d’amore nella colonia Cecilia*, mais bien de trois hommes. Les lettres contiennent aussi des informations plus personnelles sur Rossi et sa famille, sur la mort de sa petite fille de quatorze mois en 1896, sur sa solitude dans l’attente des visites d’Adele et de ses enfants, car l’expérience de la famille polyandre se poursuit après que Rossi et Adele ont quitté la Cecilia. L’IISG conserve l’original d’une seule des lettres de Rossi à Sanftleben, que celui-ci n’a d’ailleurs pas traduite dans son recueil, sans doute parce que Rossi y proposait d’acheter des femmes indiennes contre de l’alcool pour peupler la nouvelle colonie qu’il comptait fonder dans le Mato Grosso<sup>52</sup>.

On reparle de Rossi et de la Cecilia dans des périodiques en italien en 1902<sup>53</sup>, 1913<sup>54</sup>, 1916<sup>55</sup>, 1917<sup>56</sup>, puis en 1932, dans *I Quaderni della Libertà*, une revue publiée à São Paulo par une figure importante de l’anarchisme italien au Brésil, Alessandro Cerchiai. Le numéro 2 de la revue, publié le 5 juin 1932, reprend quelques extraits de la première partie du compte rendu de 1893 et toute la deuxième partie, *Un episodio d’amore*. Dans la présentation du texte de Giovanni Rossi, on cite aussi les références de l’ouvrage de Sanftleben. Mais les seules nouvelles, d’ailleurs postérieures à la Cecilia et déjà partiellement fausses, que les éditeurs de

---

<sup>52</sup> Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 29 novembre 1896, IISG, Archives Rossi. La lettre est publiée en traduction allemande dans la réédition du livre de Sanftleben (voir note ci-dessus). Le texte original est reproduit en annexe de ma thèse de doctorat.

<sup>53</sup> *Protesta Umana*, Chicago puis San Francisco, septembre 1902-juin 1903.

<sup>54</sup> *L’Avvenire anarchico*, Pise, 1913.

<sup>55</sup> *Critica Sociale*, Milan, 1916.

<sup>56</sup> *Università Popolare*, Milan, 1917.

la revue ont de Rossi concernant la mort de ses enfants : « En dernier, il était pratiquement devenu fou de douleur parce qu'il avait perdu les deux enfants qu'il avait eus avec sa compagne Elleda et qu'il avait embaumés et emmenés avec lui<sup>57</sup> ».

Remarquons que jusqu'en 1932, nous ne rencontrons aucune trace de l'empereur du Brésil dans l'histoire et dans l'historiographie de la Cecilia. La première mention date de 1936.

---

<sup>57</sup> *I Quaderni della Libertà*, São Paulo, 1932.

## II-1-2 Naissance d'une légende

Dans son numéro 5, paru en 1936, entièrement dédié à Alessandro Cerchiai qui vient de mourir, la revue *I Quaderni della Libertà* de São Paulo publie une lettre, datée du 22 octobre 1934, que Cerchiai avait écrite du Paraná. Quarante ans après la fin de l'expérience, Cerchiai était allé visiter les vestiges de la Cecilia et rencontrer des membres de la colonie disparue et leurs descendants. C'est lui qui parle pour la première fois du rôle qu'aurait joué l'empereur dans la création de la Cecilia. Cerchiai connaît, de façon indirecte, le roman utopiste de Rossi qu'il désigne sous un "titre valise" : *Il comune in riva al mare*. Ce roman, signé de son pseudonyme Cardias, s'intitule en réalité *Un comune socialista* et se déroule dans une ville imaginaire, Poggio al Mare. Selon Cerchiai, un exemplaire de cette brochure tomba entre les « augustes mains de l'empereur ». Suite à cette lecture, continue Cerchiai, le monarque « peut-être pour s'amuser des illusions dorées de l'anarchiste, lui écrivit, l'invitant à venir réaliser son rêve dans la province du Paraná ». C'est aussi Cerchiai – ou ses informateurs – qui tire la conséquence financière de cet arrangement entre l'anarchiste et l'empereur : « Après la chute de l'empire et l'avènement de la république, le nouveau gouvernement exigea – c'était en réalité bien peu – le paiement des terres qui avaient été données ». Enfin, dans cette lettre de Cerchiai apparaît pour la première fois l'image d'un Rossi musicien : « Plusieurs années après, alors qu'il était loin de ses enfants et de sa compagne, on l'a vu invoquer leurs âmes au piano<sup>58</sup> ».

Le décor est planté et c'est à partir de ce schéma que la légende va prendre de l'ampleur. En 1942, paraît le roman d'un auteur brésilien Afonso Schmidt, *Colônia Cecília, uma aventura anarquista na América*<sup>59</sup>. Schmidt indique en annexe les sources qui lui ont servi à élaborer l'histoire qu'il raconte et précise la part qu'a pris la fiction dans son roman. Il connaît les deux numéros de *I Quaderni della libertà* (1932 et 1936) qui évoquent la Cecilia. Son projet était initialement de traduire en portugais *Un episodio d'amore nella colonia Cecília*, reproduit par cette revue, le seul texte de Rossi qu'il ait eu à sa disposition dans son intégralité. Mais il s'est pris au jeu : « En peignant des paysages, en accentuant des caractères, en commentant des situations, j'ai fini par me trouver devant une œuvre qui m'était propre <sup>60</sup> ». S'il a trouvé peu de renseignements sur la Cecilia, ce n'est pas faute d'avoir cherché. Il n'a

---

<sup>58</sup> *I Quaderni della Libertà*, São Paulo, 1936.

<sup>59</sup> *Colônia Cecília, uma aventura anarquista na América*, São Paulo, Anchieta Universidade, 1942, réédité en 1980 par l'éditeur Brasiliense de São Paulo sous le titre *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista*.

<sup>60</sup> Afonso Schmidt, *op. cit.*, 1980, p. 106.

pas réussi à se procurer l'ouvrage de Sanftleben et ne connaît le roman de Rossi que sous le titre erroné donné par Cerchiai. Quelques notables des États du sud du Brésil qu'il a contactés, dont certains ont connu Rossi lorsqu'il enseignait dans des écoles d'agronomie ou qu'il était le directeur d'une revue d'agriculture, ne peuvent lui donner que des informations postérieures à l'expérience de la Cecilia et n'ont pas de nouvelles récentes de Rossi, qui est alors encore en vie<sup>61</sup>. Schmidt rencontre enfin un certain *comendador* Francisco Pettinati qui lui parle des relations que Cardias (c'est sous son pseudonyme que Schmidt désigne Rossi dans son roman) aurait eues à Milan avec le musicien brésilien Carlos Gomes<sup>62</sup>, « élève de son parent le professeur Rossi<sup>63</sup> ».

À tout cela, Schmidt ajoute des éléments romanesques pour faire tenir ensemble les morceaux recueillis : ainsi Rossi, qu'on avait déjà vu devant un piano sous la plume de Cerchiai, devient un virtuose issu d'une famille de musiciens. Chez son prétendu oncle, professeur au conservatoire, qui l'héberge lorsqu'il se rend à Milan, il rencontre Carlos Gomes. Un soir, Gomes et Cardias font quelques pas ensemble. Le musicien parle de son pays et de son empereur à Cardias. Celui-ci se décide à écrire à l'empereur qui séjourne alors à Milan. Quelque temps plus tard, l'empereur retrouve le nom de Cardias sur la couverture d'une brochure qu'il achète à un bouquiniste du quai Malaquais à Paris, *Il comune in riva al mare*. De retour au Brésil, l'empereur écrit à Cardias pour lui proposer des terres au Paraná : « Peu de temps après, dans les derniers mois de la Monarchie, fut fondée la colonie Cecilia à Palmeira, Province du Paraná<sup>64</sup> ». L'erreur de date a déjà été relevée : 1889 fin de la Monarchie, 1890 création de la Cecilia. Cette erreur est d'autant plus étonnante de la part de Schmidt qu'il donne aussi la date du 20 février 1890 pour le départ des pionniers de la Cecilia. Certes les plus grands romans ne sont pas exempts d'erreurs semblables et il n'y a pas de quoi tenir rigueur à Schmidt. Son désir était de mieux connaître et faire connaître un épisode de l'histoire du Brésil et il a parfaitement atteint son objectif, donnant une seconde vie à la Cecilia. Restait aux historiens le soin de parfaire cette tâche.

---

<sup>61</sup> Il meurt en 1943. Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, *ad nomen*.

<sup>62</sup> Une recherche sur la toile me conduit à un site familial : <http://pettinato.hypermart.net/francesco.htm>. Un descendant de ce Francesco Antonio Maria Pettinato, né à Rivello (Potenza) en 1898, devenu Francisco Pettinati après son arrivée au Brésil en 1922, a construit un site où il a recueilli les reproductions des tableaux peints par des membres de la famille, les poésies, les photos... et la biographie de l'ancêtre italien, un artisan en fer forgé. On apprend ainsi que ce Pettinati « aimait beaucoup la lecture : il lisait beaucoup de journaux et de revues. [...] Il avait beaucoup d'amis et aimait raconter des anecdotes véridiques [*sic*] à ses clients. Il y avait parmi ceux-ci des médecins, des avocats et même des militaires. Tous s'asseyaient sur les banquettes en bois pour écouter ses histoires. » Notons aussi que la mère de ce Pettinato s'appelait Rossi.

<sup>63</sup> Afonso Schmidt, 1980, *op.cit.*, p. 107.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. 28.



### II-1-3 La seconde vie de la Cecilia, entre réalité et légende

Sur le Vieux Continent, on s'intéresse à la Cecilia dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Milena Perina rédige une thèse de *laurea* en 1947 ou 1948, qu'elle soutient à la Faculté d'Économie et Commerce de l'Université de Florence<sup>65</sup>. Je n'ai des échos de ce travail que par un article de Gigi Damiani paru dans le périodique anarchiste, *Umanità Nova* en 1948<sup>66</sup>. Un travail universitaire italien ne pouvant être consulté qu'après autorisation de l'auteur, je n'ai pas eu accès à ce texte. Habituellement Rossi intéresse plutôt les historiens que les économistes. On peut supposer que dans ce cas, le chercheur s'est intéressé aux propositions que Rossi développe, en matière d'organisation économique, dans les différentes versions de son roman utopiste et dans ses derniers textes, qui ont d'ailleurs de moins en moins à voir avec l'anarchisme<sup>67</sup>. Mais c'est deux décennies plus tard, après 1968, que commence la période dorée de l'histoire de la Cecilia, aussi bien en France, qu'en Italie et au Brésil.

En 1969, paraît le premier tome de l'ouvrage de Pier Carlo Masini sur l'histoire des anarchistes italiens<sup>68</sup>. Deux paragraphes y sont consacrés à Rossi et à la communauté brésilienne. Pour évoquer la période antérieure à la Cecilia, Masini s'appuie sur les passages consacrés à Rossi dans l'ouvrage d'un certain Badaloni paru quelques années plus tôt<sup>69</sup> ; pour la Cecilia et la fin de la vie de Rossi, il utilise les informations contenues dans le numéro de 1932 de *I Quaderni della Libertà*. S'il mentionne l'ouvrage de Sanftleben, il ne semble pas l'avoir utilisé. Le numéro de 1936 de *I Quaderni della Libertà* et le roman de Schmidt lui sont inconnus. Sans doute n'ont-ils pas encore traversé l'océan.

En 1970, Newton Stadler de Sousa publie à Rio de Janeiro *O anarquismo da colônia Cecília*<sup>70</sup>. Cet ouvrage est important non pas en soi, mais parce qu'il a servi de référence pour de nombreux ouvrages qui l'ont suivi. Tout en présentant un vernis scientifique, il pêche par

---

<sup>65</sup> Milena Perina, *Esperimenti cooperativistici di un ignorato riformatore italiano del secolo XIX : Giovanni Rossi*, Tesi di laurea, Facoltà di Economia e Commercio della Università di Firenze, sous la direction d'Armando Saponi, [1947 ?]. Une approche économique a également été tentée par Valeria De Marcos dans sa thèse de doctorat *Alternative per la produzione agricola contadina nell'ottica dello sviluppo locale autosostenibile*, sous la direction de Massimo Quaini, Université de Gênes, 2004.

<sup>66</sup> Gigi Damiani, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova*, a.XXVIII, n° 6, Rome, 8 février 1948. L'article est repris en traduction française dans *L'Unique*, mai-juin 1948.

<sup>67</sup> Voir par exemple Cardias, « Il socialismo dei margini (Ai comuni socialisti) », *Critica Sociale*, 16-31 mars 1916. Rossi y propose l'exploitation des bords des routes dans les municipalités socialistes par de jeunes ouvriers et paysans.

<sup>68</sup> Pier Carlo Masini, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta*, Milan, Rizzoli, 1969.

<sup>69</sup> Nicola Badaloni, *Democratici e socialisti livornesi nell'Ottocento*, Rome, Editori Riuniti, 1966.

<sup>70</sup> Newton Stadler de Sousa, *O anarquismo da colônia Cecília*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1971.

de nombreux défauts et force est de constater que l'auteur ne s'applique guère la règle qu'il énonce en critiquant durement le travail d'Afonso Schmidt :

La légende a compliqué le travail des chercheurs peu soucieux de romantisme et qui se font une obligation, dans leurs tâches, de recueillir des semences dans la moisson des conteurs. La vérité relative des légendes, sacrifiée à la forme stylistique, à la pureté de l'intrigue romanesque, méprise souvent le contenu polémique, laissant à l'historiographe, au sociologue le soin de l'examiner de plus près, ce qui retarde le chercheur en quête de la vérité absolue qui est déjà en soi si difficile à appréhender<sup>71</sup>.

Malgré sa quête de vérité absolue, cet historien reprend largement les propos du romancier, sans d'ailleurs le citer, dans les passages qui tiennent plus au romanesque qu'à l'histoire : les démarches de Rossi auprès de l'empereur, Rossi musicien et le prétendu oncle milanais, la lecture de la brochure par l'empereur, la lettre de l'empereur à Rossi<sup>72</sup>. Bien qu'il remarque l'absence de documents qui pourraient expliquer la décision de l'empereur d'attirer des immigrants anarchistes au Brésil, il n'émet pas le moindre doute à ce sujet<sup>73</sup>. Il est cocasse de remarquer que l'historien contredit en revanche une vérité pourtant très « absolue » rapportée par Schmidt : la date du 20 février 1890 pour le départ de Rossi et des premiers colons de la Cecilia. Les doutes de Stadler de Sousa viennent des échanges qu'il a eus avec les enfants des premiers colons dont certains ont entendu parler d'autres noms de bateau et d'autres dates, ce qui est parfaitement normal étant donné que les membres de la Cecilia sont arrivés par vagues successives<sup>74</sup>. Cet ouvrage de Stadler de Sousa n'apporte donc rien de nouveau, à part quelques témoignages de personnes qui ont connu Rossi au Brésil, après la Cecilia, ou de descendants de colons. Il vaut même mieux l'éviter pour une première approche ou l'utiliser comme contre-exemple d'une véritable démarche scientifique qui implique de ne jamais se contenter de sources indirectes. La bibliographie n'y est pas non plus très utile car les sources sont citées de façon indirecte. Cet ouvrage est pourtant marquant dans l'historiographie de la Cecilia. La différence est très nette entre les auteurs qui se sont basés sur ce texte de Stadler de Sousa et ceux qui ont utilisé les documents de première main. Quant aux auteurs qui ont exploité les deux, ils émettent parfois quelques doutes ou relèvent déjà des contradictions, sans toutefois que le raisonnement soit suivi jusqu'au bout.

---

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>72</sup> *Ibidem*, respectivement p. 9, p. 18, p. 20-21 et p. 22.

<sup>73</sup> « Les hypothèses qui justifient la décision de Dom Pedro II de faire venir des émigrants anarchistes au Brésil sont précaires, car il n'existe pas de documents historiques. » *Ibidem*, p. 10.

<sup>74</sup> Avec l'informatisation des registres d'entrée au port de Santos par le *Museo do Imigrante* de São Paulo, plusieurs vérifications devraient maintenant être possibles.

Une année après la parution de l'ouvrage de Stadler de Sousa, Luisa Betri publie en Italie des documents inédits<sup>75</sup> liés aux deux expériences conduites par Rossi, Cittadella et Cecilia. Les documents, provenant d'archives privées, concernent pour la plupart Cittadella. Ils sont précédés d'un bref texte introductif qui fait l'historique des deux expériences. Le travail de Luisa Betri étant basé sur des sources de première main uniquement, il n'y est pas question de l'empereur.

D'autres documents inédits paraissent, toujours en 1971, au Brésil : Beatriz Pellizzetti publie des documents ou des résumés des documents<sup>76</sup> conservés par son père Ermembergo, qui a connu Rossi en 1900. Il y a très peu de choses sur la Cecilia et les écrits de Rossi de cette époque concernent surtout l'agronomie.

En 1974 paraît la deuxième édition de l'ouvrage de Pier Carlo Masini sur l'histoire des anarchistes italiens<sup>77</sup>. Les deux paragraphes consacrés à Rossi et à la Cecilia se sont enrichis grâce aux ouvrages parus entre les deux éditions, celui de Luisa Betri et celui de Newton Stadler de Sousa, et sont devenus un chapitre entier. Sur la Cecilia, Masini reprend très fidèlement la version de Schmidt telle qu'elle a été transmise à la postérité par Stadler de Sousa, sans émettre aucune réserve sur le caractère scientifique de l'ouvrage de l'historien brésilien, peut-être parce que l'historien italien ne lisait pas le portugais. On peut s'étonner aussi que Masini ne relève pas le "silence" de Rossi sur le rôle, prétendu, de l'empereur dans la naissance de la colonie : le texte paru dans *La Geografia per tutti*, avec tous ses détails sur le voyage des pionniers de la colonie lui est pourtant connu. La lettre de Cerchiai de 1934 lui est aussi parvenue et il est conquis par la vision de Rossi au piano. Dans cette seconde édition de son ouvrage, Masini donne plus de renseignements sur le sort de Rossi après son retour du Brésil. Mais ces renseignements, dont il ne cite pas la source, restent encore imprécis, en particulier sur la date de sa mort, qu'il fait remonter à la fin des années trente, alors que Rossi meurt en 1943.

C'est dans le dictionnaire biographique du mouvement ouvrier italien de Franco Andreucci et Tommaso Detti que la biographie de Rossi se précise grâce aux documents d'archives<sup>78</sup>. Dans cette notice biographique, pas de trace de la légende, pas plus que dans le

---

<sup>75</sup> Luisa Betri, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista*, Milan, Edizioni del Gallo, 1971.

<sup>76</sup> Beatriz Pellizzetti, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional*, Universidade Federal do Paraná, 1971.

<sup>77</sup> Pier Carlo Masini, *Storia degli anarchici italiani vol.1 Da Bakunin a Malatesta*, Milan, Rizzoli, 2<sup>e</sup> édition, 1974.

<sup>78</sup> Franco Andreucci, Tommaso Detti, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943*, Rome, Editori Riuniti, 1975-1978.

texte de Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia<sup>79</sup> », qui consacre un chapitre aux Italiens au Brésil. Robert Paris évoque la colonie Cecilia – l'intégrant dans le processus migratoire des Italiens au Brésil – en s'appuyant exclusivement sur les articles parus dans *La Révolte*, déjà évoqués plus haut (lettre de Rossi de 1891 et comptes rendus de Cappellaro de 1892-93), et en donne ainsi un compte rendu très complet.

1976 est l'année de la sortie du film de Jean-Louis Comolli consacré à la Cecilia. Partis d'une chanson qui évoque une « colonie sociale<sup>80</sup> », Comolli et son équipe retrouvent toute la bibliographie sur le sujet<sup>81</sup>. Toutes les contradictions leur apparaissent, qu'ils théorisent. Sur les dates par exemple :

Par rapport au fil de cette chronologie, nous avons “triché” : ramassé les temps, condensé la chaîne des événements, déplacé les synchronismes, constitué une temporalité historique fictionnelle qui est le soulignement, l'accentuation, la condensation de la temporalité historique référentielle (par la mise en lumière et l'articulation des contradictions principales). Il s'agissait de rendre une durée anecdotique (la durée de vie de la Cecilia) contemporaine des contradictions historiques de son présent, contemporaine de son histoire<sup>82</sup>.

ou sur Rossi qui ne parle jamais de l'empereur (et pour cause !) :

Nous avons tenté d'analyser les silences de Rossi. C'est un auteur qui se censure, qui ne veut pas voir les choses qui pourtant se produisent sous ses yeux. Ainsi, il ne parle jamais de l'empereur du Brésil – qui concède la colonie – ou du rachat des terres à la République<sup>83</sup>.

Cette fois encore, plutôt que de donner raison aux sources directes, c'est la version romancée que l'on suit – sans penser un seul instant qu'elle est romancée – et qu'on alimente d'ailleurs : l'empereur et Rossi, qui, chez Cerchiai, Schmidt puis Stadler de Sousa, n'avaient communiqué que par lettres, se rencontrent physiquement dans le film. Cela donne lieu à une scène magistrale : Rossi est musicien, nous dit-on ? La rencontre a donc lieu dans la loge de l'empereur à la Scala de Milan, où le noir du smoking des deux personnages se détache du fond rouge des fauteuils.

---

<sup>79</sup> Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia », *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 592-600.

<sup>80</sup> *La colonia Cecilia*, auteur anonyme, enregistrée pour l'Istituto Ernesto De Martino en juillet 1962 par Gianni Bosio auprès d'un vieil anarchiste toscan, Foresto Cinti. « Antologia della canzone anarchica in Italia. vol.2 *Quella sera a Milano era caldo* », I dischi del sole.

<sup>81</sup> Témoin de ce travail, l'ouvrage de Jean-Louis Comolli, *La Cecilia. Dossier d'un film*, op. cit.

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 91.

<sup>83</sup> « Entretien avec Jean-Louis Comolli », *Le Monde*, 15 janvier 1976.

Pour le reste, le film rend très bien compte des difficultés que rencontrent les colons de la Cecilia, aussi bien du point de vue matériel que relationnel. La lecture qui y est faite de l'expérience menée par Rossi est intéressante dans la mesure où elle nous éclaire sur le succès qu'a connu la Cecilia dans les années soixante-dix du XX<sup>e</sup> siècle :

Je crois que ce qui m'avait vraiment accroché, c'est le fait que, parce que précisément son théoricien y était impliqué, cette expérience pouvait renvoyer directement à une certaine pratique, un type de gauchisme en Europe et en France. Donc pour moi le film avait un double référent historique. D'une part, Rossi, la Cecilia, ce mouvement anarchiste-là. D'autre part, j'y voyais, à tort ou à raison, un certain rapport avec une problématique que je traversais ou que j'avais traversée, celle de l'intellectuel engagé, militant ou proche du militantisme, et ayant à se poser des questions sur son rapport aux masses, sur la façon dont les idées entrent dans le réel : disons les questions que les maoïstes pouvaient se poser à ce moment-là. Ces questions-là, je ne les trouvais pas dans l'histoire de Rossi, bien sûr, mais j'y trouvais une situation qui pouvait renvoyer à celle que je vivais et qui pouvait aussi l'éclairer, qui pouvait donc constituer un débat<sup>84</sup>.

Une année après le film, en 1977, paraît le travail de Rosellina Gosi<sup>85</sup>. Sa bibliographie est très complète et sa recherche répond à tous les critères scientifiques. Elle s'enrichit du témoignage qu'elle a recueilli, avec Luisa Betri, de la fille de Giovanni Rossi, Ebe<sup>86</sup>. En se fondant sur les activités de Rossi juste avant son départ (il était, rappelons-le, très impliqué dans l'expérience de Cittadella qui avait débuté en 1888), sur le fait qu'il n'était pas du tout issu d'une famille de musiciens, ni passionné de musique, elle juge que l'« hypothèse » de Stadler de Sousa, reprise par Masini, est « suggestive mais qu'elle n'est pas fondée sur des faits concrets<sup>87</sup> ». Contrairement au documentariste du film de Comolli, elle ne perçoit pas la contradiction au niveau des dates, ce qui aurait sûrement rendu son jugement plus affirmatif.

La fortune de la Cecilia connaît une nouvelle envolée en 1979 avec la parution des souvenirs de Zélia Gattai<sup>88</sup>, largement enrichis, en ce qui concerne l'arrivée à la Cecilia de la famille de son grand-père Francesco, par la lecture du roman de Schmidt, d'ailleurs réédité l'année suivante<sup>89</sup>. On peut dire qu'au Brésil, la Cecilia "s'institutionnalise" : elle devient le

---

<sup>84</sup> « Ce qui m'intéresse dans l'utopie, ce n'est pas de savoir si elle réussit ou si elle échoue », entretien avec Jean-Louis Comolli par Daniel Serceau, *20 ans d'utopie au cinéma. Cinémaction*, n°25, 1985.

<sup>85</sup> Rosellina Gosi, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia anarchica Cecilia*, Milan, Moizzi, 1977.

<sup>86</sup> Témoignage d'Ebe Rossi recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974 et conservé à l'Istituto Ernesto De Martino.

<sup>87</sup> Rosellina Gosi, *op. cit.*, p. 64.

<sup>88</sup> Zélia Gattai, *Anarquistas, graças a Deus*, Rio de Janeiro, Record, 1979, pour la traduction française, *Zélia*, Paris, Stock, 1982 et pour la traduction italienne, *Anarchici grazie a Dio*, Milan, Frassinelli, 1983.

<sup>89</sup> Citons aussi le paragraphe sur Rossi dans l'ouvrage d'Edgard Rodrigues, paru en portugais en 1984 (*Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil*, São Paulo, Global Editora) et en italien en 1985, *Lavoratori italiani in Brasile*, Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1985. Il avait déjà écrit en 1969 *Socialismo e*

sujet d'une série télévisée (produite par la chaîne Bandeirantes) et d'une pièce de théâtre<sup>90</sup>, celle-ci subventionnée par le gouvernement régional du Paraná.

En 1989, l'histoire de la Cecilia est traitée dans une thèse de doctorat au Brésil. Son auteur, Helena Mueller, a mené des recherches en Europe et au Brésil. Sa bibliographie est donc très complète et s'enrichit de témoignages de descendants qui nous indiquent ce que sont devenues les familles des membres de la Cecilia restés au Paraná. L'ensemble est plutôt une réflexion sur utopie et anarchisme qu'Helena Mueller illustre avec le parcours de Rossi. Sur le point qui nous occupe, elle reprend le jugement dubitatif de Rosellina Gosi qu'elle étaye : « Il nous paraît plus cohérent de dire que Rossi et ses cinq compagnons ont choisi le Brésil, influencés par la propagande sur les facilités accordées aux immigrants par le gouvernement brésilien à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>91</sup> ». On peut s'étonner toutefois qu'elle regrette de ne pas avoir pu établir la façon dont s'est organisée la venue de Rossi au Brésil<sup>92</sup> puisqu'elle a eu en main tous les documents de première main, qu'elle cite d'ailleurs amplement, sauf sur ce point précis.

---

*sindicalismo no Brasil. 1675-1913* (Rio de Janeiro, Laemmert), paru la même année que le livre de Newton Stadler de Sousa, mais qui avait connu moins de retentissement. Si le paragraphe rédigé en 1969 était entièrement basé sur le roman d'Afonso Schmidt, celui de 1984 "s'enrichit" des "informations" contenues dans le livre de Stadler de Sousa.

<sup>90</sup> Renata Pallottini, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília*, Porto Alegre, Editora tchê !, 1987. Notons que le texte de la pièce de théâtre ne doit rien à la légende. Les sources utilisées ne sont pas indiquées, mais on peut déduire du texte qu'il s'agit de journaux.

<sup>91</sup> Helena Isabel Mueller, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília*, thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989, p. 244.

<sup>92</sup> *Ibidem*, p. 243.

## II-1-4 Mon apport à l'histoire de la Cecilia

Ma propre recherche se concrétise dès 1992. Elle prend d'abord la forme d'une projection du film de Jean-Louis Comolli, suivie d'un débat avec l'auteur. J'ai très égoïstement organisé cette projection à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, car c'était le seul moyen pour moi de visionner le film qu'il avait été très compliqué de retrouver, le réalisateur lui-même n'en ayant plus les droits<sup>93</sup>. Jean-Louis Comolli s'est montré d'une grande disponibilité, se prêtant à un débat à l'issue de la projection. Ironie du sort, il a dû nous raconter la fin de son film, les bobines, pourtant numérotées 5/5, étant incomplètes. Sur les conseils de Jean-Charles Vegliante, j'ai aussi concrétisé ma recherche sous la forme d'un article<sup>94</sup>. Cela a été pour moi l'occasion de résoudre une question que je me posais depuis que j'avais en main les résultats de mon enquête : comment trouver le ton juste, sans agressivité ni fausse modestie, pour démentir cette légende dorée, solidement ancrée, même chez un historien de l'envergure de Pier Carlo Masini ?

La même année, j'ai à nouveau croisé la légende à Brescia, lors d'un colloque auquel j'étais invitée à intervenir sur un autre sujet<sup>95</sup>. Marcello Zane était venu en voisin, de Gavardo, Province de Brescia, où Rossi avait exercé les fonctions de vétérinaire avant son départ pour le Brésil, et où Marcello Zane, chroniqueur pour le journal local<sup>96</sup>, a suivi ses traces<sup>97</sup>.

Mais c'est l'année suivante, en 1993, date du cinquantenaire de la mort du vétérinaire anarchiste pisan, que se produit le choc. La Biblioteca Franco Serantini de Pise m'invite à participer au colloque organisé autour de la figure de Giovanni Rossi<sup>98</sup>. À la tribune, la mise en scène semble avoir été préparée à mon avantage : Pier Carlo Masini prend la parole le premier, comme l'imposent la bienséance et le respect pour l'âge et la notoriété. Il évoque la figure de Rossi, rappelle l'intervention de l'empereur du Brésil dans la création de la Cecilia et annonce un scoop : il vient de retrouver le programme de la soirée à laquelle l'empereur a assisté à la Scala (l'empereur sans doute, mais pas Rossi, pensé-je). Suit l'intervention de

---

<sup>93</sup> Jean-Louis Comolli a depuis racheté les droits du film et projetterait d'en assurer la diffusion sur un support numérique.

<sup>94</sup> « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », *Les Langues Néo-latines*, art. cit.

<sup>95</sup> Voir note 145. Le colloque, qui s'est tenu à Brescia du 25 au 27 novembre 1992, portait sur *Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970*.

<sup>96</sup> Voir dans la rubrique culturelle Marcello Zane, « La colonia Cecilia. Anarchici. I bresciani in Brasile al seguito di Giovanni Rossi », *Bresciaoggi*, 3 juillet 1990.

<sup>97</sup> Marcello Zane, « Anarchia e nostalgia. La diaspora degli anarchici italiani in Brasile dopo l'esperienza della Colonia sperimentale Cecilia di Giovanni Rossi (1890-1907) », *Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970*, Brescia, 25-27 novembre 1992. Suite à cette intervention, *Umanità Nova* a publié un article sur Rossi où l'empereur avait encore la part belle : Giuseppe Galzerano, « Giovanni Rossi e la colonia Cecilia », *Umanità Nova*, 28 mars 1993.

<sup>98</sup> *Giovanni Rossi (Cardias) 1856-1943 e la comunità sperimentale anti-autoritaria*, Pise, 27 mars 1993.

Marcello Zane, qui retrace le parcours de Rossi avant et après la Cecilia, puis la mienne<sup>99</sup>, centrée sur l'expérience brésilienne et sur la démystification de la légende. Si on en croit le compte rendu établi par un auditeur du colloque, Furio Biagini, je suis parvenue à faire passer mon message :

Masini a ensuite discuté avec Isabelle Felici de la question des rapports entre Giovanni Rossi et l'empereur du Brésil Dom Pedro II qui, selon une tradition bien ancrée, aurait concédé les terres sur lesquelles se serait ensuite édifiée la colonie Cecilia. Dans son intervention (*La colonia Cecilia fra leggenda e realtà*), après avoir démystifié, grâce à une documentation méticuleuse, les inexactitudes et les légendes qui ont été diffusées à propos de la colonie après la fin de l'expérience, Isabelle Felici a mis en évidence le fait que la colonie Cecilia appartient certes à l'histoire de l'anarchisme, mais constitue surtout un épisode de l'histoire de l'émigration italienne. Cela est prouvé par les problèmes, les difficultés contre lesquels luttèrent les colons de la Cecilia, la misère dans laquelle ils ont vécu, leur parcours depuis le port de Gênes jusqu'à l'*Hospedaria dos Immigrantes* et leur passage par le bureau de colonisation qui leur attribue les terres. Du reste Rossi lui-même revendique à plusieurs reprises cette qualité d'émigrant<sup>100</sup>.

Les termes *demolizione* ou *bulldozer*, qui ont été prononcés lors de débat qui a suivi mon intervention, donnent une idée des réactions que j'ai suscitées en démantelant la légende, les légendes devrais-je dire, car j'ai aussi malgré moi anéanti quelques illusions en révélant la suite des aventures de la famille polyandre. Le seul que je n'aie pas réussi à convaincre, ce jour-là du moins, est Masini, mais la polémique s'est arrêtée là.

1994 est l'année où je soutiens ma thèse, dont la première partie, consacrée à la Cecilia, suit un schéma différent de celui que je propose ici. Je resitue d'abord le parcours de Rossi dans le contexte du socialisme italien. Lorsque Rossi propose sa théorie du socialisme expérimental, il la conçoit comme une troisième voie à côté du socialisme anarchiste et du socialisme parlementaire, au moment où le mouvement est en train de se scinder en deux tendances distinctes. J'étudie ensuite la façon dont son projet est reçu, avant même la Cecilia, alors qu'il déploie des efforts constants et tenaces pour le réaliser. L'expérience au Brésil tient évidemment la place centrale : je brosse, dans la mesure du possible en fonction des informations disponibles, un portrait de la Cecilia mois par mois, parvenant ainsi à établir un graphique des présences à la colonie que je reproduis ci-après, sous une forme moins artisanale qu'alors :

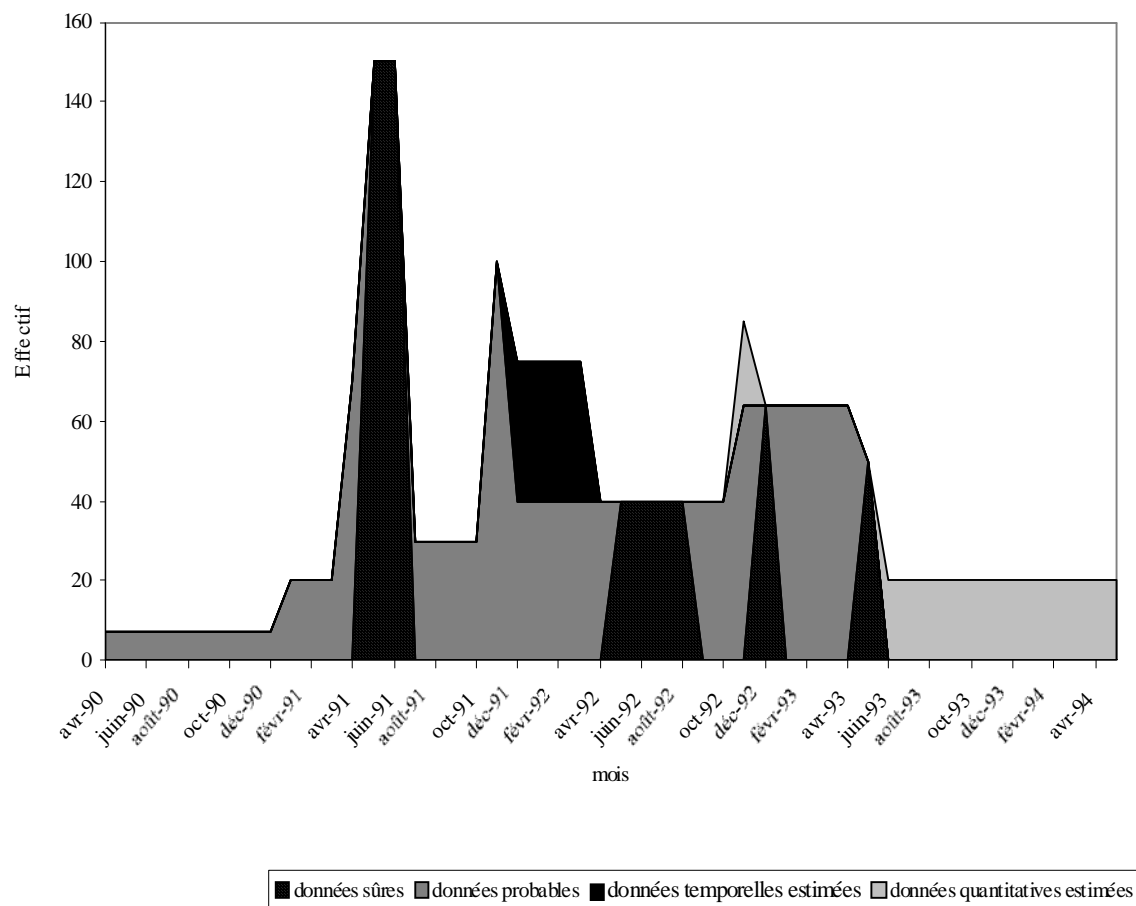
---

<sup>99</sup> Intitulée « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », cette intervention a été publiée dans la *Rivista storica dell'anarchismo*, a.III, n°2, Pise, juillet-décembre 1996.

<sup>100</sup> Furio Biagini, « Pisa. Un convegno su Cardias », *Rivista A*, n° 200, maggio 1993.



Evolution de la population de la Cecilia



Avec des sources de première main, je dresse une liste nominative (incomplète mais dûment vérifiée) des membres de la colonie. Je compare les différents bilans de l'expérience, sur le plan financier, scientifique et politique, que Rossi a dressés au fil du temps. Je m'intéresse ensuite à l'évolution idéologique, par bien des aspects surprenante, de Rossi après la Cecilia, en étudiant ses derniers textes utopistes et je m'occupe enfin de démentir la légende. C'est sans doute là l'élément le plus original de cette partie de ma thèse de doctorat, le plus représentatif des méthodes de travail que j'ai utilisées. J'ai pu rétablir des erreurs ou démontrer ce que certains ne faisaient que supposer grâce à quelques règles auxquelles je n'ai jamais dérogé :

– J'ai eu le souci de l'exhaustivité des sources, auxquelles je suis systématiquement remontée et que j'ai pris la peine de lire. Je n'ai pas eu à cet égard d'obstacle linguistique : j'avais l'avantage du français par rapport aux chercheurs italiens ou brésiliens, j'avais fait en

sorte de pouvoir manier le portugais, et j'ai pu, en étant largement épaulée, mettre à profit les quelques notions d'allemand que je possède.

– De par ma formation littéraire, j'avais l'habitude de confronter les textes et de ne pas considérer de façon univoque les informations qu'ils contiennent, comme le font parfois les historiens. J'ai appliqué aux textes de Rossi les méthodes de l'analyse textuelle, en prêtant attention aussi bien à l'auteur qu'au narrateur<sup>101</sup>.

– Je n'ai pas approché le personnage de Rossi de façon hagiographique. Je n'avais pas d'idée préconçue à son égard, ni de thèse à défendre à travers l'expérience de la Cecilia.

– Enfin, mon point de départ était Rossi émigrant plus que Rossi anarchiste, ce qui a de toute évidence changé l'éclairage que j'apporte au personnage. Pier Carlo Masini faisait déjà le lien entre le départ des pionniers vers la Cecilia et la grande vague d'émigration : « petite patrouille d'éclaireurs des grandes masses d'Italiens qui traversèrent alors l'océan en quête de pain et de travail<sup>102</sup> » ; Robert Paris situe également la Cecilia dans le contexte de la grande émigration : « Il faut compter, parmi les raisons de l'échec, les mêmes difficultés qu'ont rencontrées presque partout les immigrés italiens<sup>103</sup> ». J'ai quant à moi affiné le portrait de Rossi émigrant, faisant ressortir un profil psychologique propre à tous les émigrants. Rossi se transforme d'ailleurs, selon un processus assez classique, en agent recruteur, attirant des familles entières sur les routes de l'exil. Il s'en vante vers la fin de sa vie, avec des chiffres sûrement exagérés, lorsqu'il brigue le poste de vice-consul du Brésil en Italie :

En 1890, en accord avec le gouvernement brésilien, j'ai conduit le premier noyau d'organisation dans la commune de Palmeira, État du Paraná. À la suite de ce premier noyau, après la série de conférences publiques que j'ai tenues sur l'agriculture au Paraná durant mon premier retour en Italie, suivirent peu après plus de mille colons<sup>104</sup>.

---

<sup>101</sup> Voir Jean-Charles Vegliante, *La traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 100 : « Les données littéraires, qui ne sont jamais à utiliser comme prétexte (à informations par exemple), valent donc aussi en tant qu'autres qu'elles-mêmes, en tant qu'elles désignent précisément à distance un "autre", de l'"autre" (sens), tout en restant dans la pure visée du poétique. Certaines historiens plus subtils commencent d'ailleurs à interroger ce poétique en tant que tel, comme seule manifestation complète de ces données. Celles-ci concernent donc tout spécialement les linguistes que nous tenons à être, surtout lorsque nous nous occupons plutôt de leur production, de leur transformation et du style, mais aussi en tant qu'interprétants de leurs valences proprement culturelles (historiques). »

<sup>102</sup> Pier Carlo Masini, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> édition, p. 255.

<sup>103</sup> Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia. Gli italiani in Brasile », *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 596.

<sup>104</sup> Notice biographique rédigée en portugais par Rossi en 1926, en annexe à une lettre à Ermembergo Pellizzetti du 28 avril 1926, reproduite dans Beatriz Pellizzetti, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional*, Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 16-17.

Dans sa jeunesse, Rossi avait pourtant, comme beaucoup d'anarchistes, tenu des propos anti-émigrationnistes, mais c'était pour défendre son projet de communauté agricole en Italie : « Aidons ces paysans à devenir collectivement maîtres du sol aujourd'hui presque improductif, et nous maintiendrons sur place les forces qui émigrent<sup>105</sup> ».

Il est un autre point de vue pour aborder la Cecilia : celui de la mémoire. Les descendants des colons de la Cecilia ont souvent été sollicités par les chercheurs brésiliens (de Stadler de Sousa à Mueller) ou ont eux-mêmes publié des récits, comme Zélia Gattai. En 1996, c'est un autre descendant, Candido de Mello, qui publie une lecture suivie des textes de Rossi et des articles et ouvrages scientifiques parus à son sujet, le tout enrichi par les témoignages qu'il a recueillis<sup>106</sup>. Beaucoup de renseignements inédits concernent les mariages, les naissances et les décès, les dates d'arrivée au Brésil des colons de la Cecilia et de leurs descendants. Candido de Mello se montre bien convaincu que la rencontre entre Rossi et l'empereur du Brésil n'a jamais eu lieu et reprend à ce propos ma démonstration, qu'il connaît d'après le texte de mon intervention au colloque de 1993 à Pise.

C'est une satisfaction de constater que son travail a porté ses fruits<sup>107</sup>, même s'il reste encore beaucoup d'étapes à franchir, en particulier face à l'invasion d'informations sur la toile<sup>108</sup>.

En 2001, la première partie de ma thèse, entièrement revue, a été publiée par les éditions de l'Atelier de Création Libertaire à Lyon, sous le titre *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*. La publication de cet ouvrage (plus de 400 exemplaires vendus à ce jour) m'a donné l'occasion de participer à plusieurs tables rondes et débats dans un cadre non universitaire<sup>109</sup>. Les échanges survenus à ces

---

<sup>105</sup> *Il Secolo*, [février 1885], cité dans Romeo Candelari, *Una colonia agricola sperimentale in Italia. Progetto di Giovanni Rossi*, Milan, Ribolzi, 1885, p. 62. Les rares voix qui s'élèvent contre l'émigration le font le plus souvent pour défendre des intérêts économiques ou politiques plutôt que pour des raisons humanitaires, comme en témoignent les documents recueillis dans Zeffiro Ciuffoletti et Maurizio Degl'Innocenti, *L'Emigrazione nella storia d'Italia 1868-1975*, Firenze, Vallecchi, 1978.

<sup>106</sup> Candido De Mello Neto, *O anarquismo experimental de Giovanni Rossi*, Ponta Grossa, Paraná, Editora da Universidade Estadual de Ponta Grossa, 1996.

<sup>107</sup> Je me réjouis également de constater que la notice (rédigée par Marcello Zane) consacrée à Rossi dans le *Dizionario biografico degli anarchici italiani* publié en 2003-2005 (2 tomes) par les éditions BFS de Pise n'en appelle pas à la légende. Je note aussi la phrase suivante dans l'ouvrage Luigi Balsamini, *Una biblioteca tra storia e memoria. La "Franco Serantini" (1979-2005)*, Pise, BFS, 2006, p. 25 : « [A Isabelle Felici] va il merito di aver sfatato la leggenda secondo cui Rossi si sarebbe recato in Brasile su invito dell'imperatore Don Pedro II ».

<sup>108</sup> Parmi les nombreux sites qui évoquent la Cecilia sur la toile, souvent avec la version de l'empereur, citons celui de l'entreprise Cini, du nom d'Egizio Cini, membre de la Cecilia, installé à Curitiba où il a fondé un journal, *Il diritto*, et une fabrique de boissons aujourd'hui gérée par ses descendants. <http://www.cini.com.br>.

<sup>109</sup> Radio Libertaire et Librairie Publico, Paris, 17 mars 2001, CIRA, Marseille, 5 mai 2001, Café-lecture, Toulon, 18 mai 2001, Librairie La Gryffe, Lyon, 26 mai 2001, Association Ballon Rouge, Aubagne, automne 2001, Café-théâtre Constroy, La Seyne sur mer, 29 mars 2002, La Comédie du Livre, Montpellier, 21 mai 2005.

occasions ont été plaisants et fructueux, surtout lorsqu’y participaient des personnes ayant vécu l’expérience des communautés dans les années soixante-dix du XX<sup>e</sup> siècle et qui retrouvaient, à travers la Cecilia, des situations qu’elles avaient elles-mêmes vécues. Lors de ces débats, les questions ont souvent porté sur les motivations des colons qui ont suivi Rossi et qui ne se sont pas exprimés directement. J’ai pu répondre à cette question pour Francesco Gattai<sup>110</sup>, devenu célèbre par l’intermédiaire de sa petite-fille Zélia. Son parcours est emblématique puisqu’après l’expérience, pour lui malheureuse, de la Cecilia où il ne reste que quelques mois, il part pour São Paulo où il établit un atelier de réparations. Il soutient alors, autant qu’il lui est possible, la presse et le mouvement anarchiste qui commencent à prendre de l’ampleur au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Ce retour, à l’occasion de la présente synthèse, sur la première partie de ma thèse de doctorat et sur les ramifications que j’ai pu donner à ce travail de recherche<sup>111</sup>, m’a permis de faire, après coup, “l’histoire de l’histoire” de la Cecilia, et de situer mon travail, ainsi que le livre qui en est né quelques années plus tard, dans la riche historiographie autour de ce thème. Mon approche est forcément différente pour présenter la deuxième partie, la presse anarchiste de langue italienne publiée au Brésil, qui n’avait pas encore été directement l’objet d’une étude<sup>112</sup>.

---

<sup>110</sup> Voir Isabelle Felici, « Anarchistes italiens au Brésil. Le parcours emblématique de Francesco Gattai », *Dialoghi*, vol. 5, n°1/2, Rio de Janeiro, 2003, p. 51-58 et « Anarchici italiani in Brasile. Il percorso emblematico di Francesco Gattai », *Rivista storica dell’anarchismo*, Pise, juillet-décembre 2003, p. 59-64.

<sup>111</sup> La dernière en date est mon intervention aux journées d’études « *Migrations et intergénération* ». *Représentations croisées de la famille dans les pays de culture latine (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)* organisées par l’Université de Clermont 2 les 8 et 9 février 2007. J’y décris l’image de la femme qui se dégage des écrits de Rossi et y développe l’étude du modèle familial innovant qu’il propose, témoin de sa grande ouverture d’esprit, à une époque où même les plus progressistes se montrent d’une grande ringardise en matière d’émancipation féminine. Dans le prolongement de cette intervention, je participerai aux deuxièmes journées d’études organisées sur ce thème les 24 et 25 janvier 2008. Les actes de ce colloque prévoient la publication des deux interventions en un seul article qui s’intitulera « La famille italienne et la Cecilia. Histoire, réception, représentations ».

<sup>112</sup> Lors de ma soutenance de thèse, Angelo Trento, membre du jury, a d’ailleurs fait remarquer « l’absence de tout travail organique sur ce sujet » et « la désolante rareté des études sur la presse périodique prolétaire au Brésil, quel qu’en soit l’idiome », Rapport sur la Soutenance de Thèse de Doctorat de Mademoiselle Isabelle Felici, Université de la Sorbonne Nouvelle, 4 août 1994. À citer toutefois la synthèse sur l’histoire du mouvement anarchiste italien au Brésil que propose Leonardo Bettini en annexe de son ouvrage *Bibliografia dell’anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all’estero (1872-1971)*, Firenze, Crescita politica editrice, 1976, p. 277-280.

## II-2 Périodiques anarchistes de langue italienne publiés au Brésil

J'avais noté combien les historiens qui s'étaient intéressés à la question de l'émigration italienne, par le biais de l'histoire économique ou politique du Brésil par exemple, jugeaient importants ces journaux publiés en italien<sup>113</sup>, qu'ils présentaient souvent très succinctement. J'y voyais aussi une façon différente d'aborder la question de l'émigration italienne au Brésil : ces journaux offrent un reflet du groupe social dont ils émanent : une partie non négligeable de la communauté italienne les lit et participe activement à leur élaboration et à leur survie, par le biais des souscriptions notamment. On retrouve dans ce groupe des personnages qui sont des figures importantes de l'anarchisme italien et dont le séjour brésilien est souvent mal connu. Enfin, en tant qu'italianiste, il me fallait aussi traiter d'un corpus en italien. Les milliers de pages des trente journaux anarchistes publiés à São Paulo de 1892 à 1920 m'ont comblée.

### II-2-1 Autour des journaux

Si la recherche documentaire a été relativement simple pour la Cecilia, dans la mesure où le sujet était loin d'être vierge, il n'en a pas été de même en ce qui concerne les journaux, difficilement repérables. Pour les trouver, j'avais quelques outils à ma disposition : le catalogue des périodiques anarchistes en langue italienne, pays par pays, dressé par Leonardo Bettini<sup>114</sup>, qui décrit l'état des collections et indique leur localisation, et la liste élaborée par Angelo Trento<sup>115</sup> des périodiques en italien publiés au Brésil, classés par date de première publication, avec leur étiquette politique. J'avais déjà exploité les fonds de la BDIC. Mes recherches avaient été peu fructueuses, pour les périodiques, à l'*Arquivo Edgard Leuenroth* de Campinas. J'ai trouvé quelques numéros à l'*Archivio Storico del Movimento Operario Brasiliano* (ASMOB), centre de documentation hébergé à la Fondation Feltrinelli à Milan<sup>116</sup>,

---

<sup>113</sup> Citons par exemple Maria Luiza Marcilio, « Industrialisation et mouvement ouvrier à São Paulo au début du XX<sup>e</sup> siècle », *Le Mouvement Social*, n° 53, octobre-décembre 1965 ; Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia », *Storia d'Italia. Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 599 ; Angelo Trento, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940*, Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984, en particulier le chapitre « La stampa operaia italiana », p. 374-391.

<sup>114</sup> Leonardo Bettini, *op. cit.* Pour le Brésil, voir p. 49-77.

<sup>115</sup> Angelo Trento, *op. cit.* Pour l'État de São Paulo, voir p. 454-467. Il existe d'autres listes ou descriptifs de la presse en italien au Brésil, mais ils ne sont pas fiables, en particulier en ce qui concerne la presse anarchiste que certains n'évoquent même pas.

<sup>116</sup> Depuis 1994, l'ASMOB a regagné le Brésil. <http://www.cedem.unesp.br/novosite/asmob.htm>

et au Centre Giuseppe Pinelli<sup>117</sup>, à Milan également. Mais c'est à l'IISG d'Amsterdam que sont conservés les périodiques qui m'intéressaient. Cet Institut de recherche est une référence pour les chercheurs en histoire sociale du monde entier. Il est né dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle et s'est enrichi, en particulier pour l'histoire de l'anarchisme, des archives personnelles de Max Nettlau, acquises en 1935<sup>118</sup>. Un document d'archives nous permet d'assister à la naissance de l'Institut vue par la police fasciste et les services diplomatiques italiens aux Pays-Bas :

Les informations parvenues au Ministère quant à l'activité et aux buts de l'« Institut International d'Histoire Sociale » correspondent en grande partie à la vérité. Il s'agit d'un institut de propagande démocratico-socialiste appuyé par la Franc-Maçonnerie qui, dans les milieux rouges de la Municipalité d'Amsterdam, a immédiatement trouvé des aides généreuses, comme le prouve la mise à disposition gratuite des beaux locaux situés sur le Keizersgracht, lesquels ont été solennellement inaugurés il y a une semaine à peine, en présence du bourgmestre De Vlugt et d'un grand nombre de personnalités en vue dans ce monde culturel et scientifique. La tâche de l'Institut International d'Histoire Sociale est de recueillir des livres, des revues, des publications de toute sorte qui puissent servir à l'étude de l'histoire sociale et soient mis à la disposition du public qui s'intéresse à ces questions. Apparemment, cette Institution n'a aucun caractère politique, mais en réalité elle est affiliée aux organisations socialistes internationales<sup>119</sup>.

L'Institut a survécu aux péripéties du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. S'il a dû quitter, pour des raisons d'espace, le prestigieux édifice sur Keizersgracht – l'un des plus beaux canaux d'Amsterdam – après plusieurs déménagements, il s'est installé, en 1989, dans un bâtiment très moderne. Les services offerts aux lecteurs sont également très modernes et efficaces. De nombreux documents sont déjà microfilmés et peuvent être facilement reproduits. Le lecteur peut aussi demander le microfilm des documents trop anciens pour être photocopiés<sup>120</sup>.

Ces services ont bien sûr un coût que, grâce à la compréhension de plusieurs bibliothécaires, je n'ai pas eu à supporter seule. La Bibliothèque d'Italien et de Roumain de l'Université de Paris 3 a fait l'acquisition, pour le fonds CIRCE, de plusieurs titres sur microfilms ou microfiches, ainsi que la BDIC, qui possède maintenant la collection la plus

---

<sup>117</sup> <http://www.centrostudilibertari.it> Ce centre possède des documents en propre et s'est aussi enrichi de journaux microfilmés à l'IISG.

<sup>118</sup> <http://www.iisg.nl> Sur ce site, on peut lire notamment l'histoire de l'Institut et le descriptif du fonds Nettlau.

<sup>119</sup> Dépêche du ministère des affaires étrangères au Ministère de l'intérieur, Rome, 8 avril 1937, Archivio Centrale dello Stato, Ministero dell'Interno, Pubblica Sicurezza, Serie G1, IIHS Amsterdam, busta 315. Voir aussi la dépêche de Paris, datée du 31 décembre 1935, même localisation.

<sup>120</sup> Avec le développement d'Internet, de nombreux services sont maintenant disponibles à distance. Voir <http://www.iisg.nl>.

complète, hormis celle de l'IISG, sur la presse anarchiste de langue italienne publiée au Brésil<sup>121</sup>.

J'ai pu corriger et compléter de manière définitive les listes et catalogues existants, mais il ne suffisait pas d'avoir découvert les journaux, encore me fallait-il pouvoir matériellement les lire. L'autre institution sans laquelle il m'aurait été impossible d'avancer efficacement est la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Pompidou : grâce aux horaires d'ouverture très larges, j'ai pu y lire les bobines dont j'avais le double (et acquérir une grande dextérité dans le maniement souvent délicat des appareils de lecture).

Procédant à un dépouillement systématique, j'ai mis en fiche les milliers de pages que représentent les trente titres qui constituent mon corpus<sup>122</sup>. Ce souci d'exhaustivité aurait pu rendre la lecture fastidieuse si le contenu des journaux ne présentait un intérêt indiscutable. Si chaque numéro comporte plusieurs articles de fond traités sur un ton sérieux, voire austère, il offre aussi une "récréation" sous la forme d'un article, parfois d'une page, où il est question de satire sociale et politique.

Cette lecture m'a également permis d'observer les hommes qui sont derrière ces journaux et dont j'ai vu, au fur et à mesure que j'avançais, se profiler la silhouette. J'ai repéré les qualités (et les défauts) de plume de chacun, j'ai cru pouvoir discerner certains traits de caractères qui me les rendaient sympathiques ou antipathiques. J'ai en quelque sorte réussi à faire "vivre" les rédacteurs des journaux. Les portraits que j'ai pu faire d'eux se sont précisés grâce au travail d'archives que j'ai effectué par ailleurs.

---

<sup>121</sup> Je profite de cette occasion pour remercier à nouveau mesdames Danièle Valin et Anne-Marie Blanchenay pour leur aide indéfectible et pour la sympathie qu'elles m'ont témoignée au cours de mes années de thèse, et au-delà.

<sup>122</sup> Je n'ai pas pu traiter alors le contenu des journaux par l'outil informatique. Les résultats n'en auraient sans doute pas été grandement changés. La constitution d'une base de données aurait cependant facilité la recherche postérieure des documents et articles.

## II-2-2 Travail d'archives

Si ma thèse mérite d'être considérée comme un travail de première main, c'est sans doute grâce à la recherche et au traitement systématique des journaux, particulièrement difficiles à repérer, que j'ai collectés, mais surtout grâce aux documents d'archives que j'ai rassemblés, à l'*Arquivo Nacional* de Rio de Janeiro, aux Archives Nationales et aux Archives du Quai d'Orsay à Paris, où j'ai fourbi mes armes, à l'IISG et enfin à l'*Archivio Centrale dello Stato* et à l'*Archivio Storico del Ministero degli Affari Esteri*<sup>123</sup> à Rome, où je me suis aguerrie. Le travail d'archives est un travail de création. On ne crée évidemment pas les documents, mais on peut inventer, avec beaucoup de recherche et de patience, avec de l'intuition et un peu de chance, une association de documents. Chaque document pris séparément n'a que sa valeur intrinsèque ; le travail le plus enrichissant est de reconstituer une sorte de puzzle de la "vérité historique", un puzzle sans modèle, dont il faut malgré tout retrouver les pièces.

Pour cela, un minimum de pratique est nécessaire. Les règles générales sont toujours les mêmes : les fonds ne sont jamais démembrés ni reclassés, mais répertoriés et décrits. On n'impose donc pas à un fonds d'archives une logique extérieure qui pourrait évoluer en fonction de la conjoncture ; il faut au contraire comprendre la logique du classement original et s'y tenir. Il faut aussi se fier à l'archiviste qui a établi l'inventaire. Si on lui a donné les moyens suffisants – en temps surtout –, il aura pu parcourir chaque document et lui donner un titre explicite. Pour le lecteur, la recherche sera alors plus facile. Avec la pratique, on arrive parfois à certains documents par des cheminements de pensées très fugaces, qu'il faut savoir saisir au bon moment et fixer sous peine de les perdre, un peu comme un rêve qui s'efface si on ne l'écrit pas dès le réveil. J'ai pu vérifier que mon système de recherche était au point : par exemple, certains n'ont pas retrouvé l'original d'un document publié par Leonardo Bettini<sup>124</sup>, alors que j'y étais arrivée sans difficulté.

À l'*Archivio Centrale dello Stato*, les fonds qui m'ont été les plus utiles sont ceux du Ministère de l'Intérieur, rubrique *Pubblica Sicurezza*, en particulier le *Casellario Politico Centrale*, c'est-à-dire le fichier des individus surveillés par la police institué en 1894<sup>125</sup>. Les

---

<sup>123</sup> Depuis 2000, ce centre d'archives s'appelle *Archivio storico diplomatico*. <http://www.esteri.it/archivi/servsto>

<sup>124</sup> Voir par exemple Angelo Trento, *op. cit.*, p. 339, note 43.

<sup>125</sup> Voir sur le site du ministère de l'Intérieur la rubrique « Lo schedario politico (1894) », [http://www.interno.it/sezioni/attivita/sicurezza/dip\\_ps/dcpp/s\\_000000293.htm](http://www.interno.it/sezioni/attivita/sicurezza/dip_ps/dcpp/s_000000293.htm) Pour un exemple d'utilisation de ce fonds pour l'étude de l'émigration italienne en France, et pour les limites d'une telle recherche, voir Éric Vial, « Le Casellario politico centrale. Source pour l'étude de l'émigration italienne dans le Sud-Est », in Émile



noms des personnes fichées, avec leur date de naissance, ascendance, profession, lieu de résidence et étiquette politique sont maintenant enregistrées sur support informatique, mais ne sont malheureusement à la disposition du public qu'en version imprimée. On peut cependant interroger la base de données par l'intermédiaire de l'archiviste responsable du fonds (par exemple : anarchistes nés ou résidant au Brésil). La liste que l'on obtient donne des indications numériques, mais n'est certes pas à prendre sans réserve : les étiquettes politiques sont souvent très vagues, de même que le lieu de résidence pour les suspects s'étant beaucoup déplacés. Au Ministère des affaires étrangères, j'ai consulté avec profit la *Serie Z contenzioso* et le fonds *Polizia Internazionale*.

Une fois repérés, grâce aux inventaires, les documents à consulter, il faut passer à la manipulation physique du document. En théorie, c'est plutôt simple. En pratique, cela demande beaucoup de souplesse et d'organisation, parfois de ruse : un nombre limité de cartons distribués à heures fixes est autorisé chaque jour. Il faut donc, pour consulter un maximum de documents en un minimum de temps, jongler entre les cartons dont on prévoit qu'ils seront longs à consulter et ceux qui seront *a priori* vite parcourus (malgré des titres alléchants dans l'inventaire, les dossiers sont quelquefois bien minces). Dans certains centres d'archives, la situation est encore moins confortable, comme à l'*Archivio Storico del Ministero degli Affari Esteri*, où les cartons ne sont distribués que le matin et à raison de quatre par jour et où, en outre, les inventaires sont souvent très succincts, ce qui augmente le nombre de cartons à consulter. Dans ces conditions, toute recherche sérieuse est impossible aux chercheurs "non subventionnés" ou qui ne résident pas sur place.

Les plaisirs que procure le travail d'archives, mis à part celui d'avoir, enfin, obtenu de vieux papiers à manipuler, ne sont pas immédiats. Il est rare d'avoir à crier « Eurêka » dans les salles de consultation, sauf si l'on rencontre, en annexe à un document d'archives, une photo ou un numéro manquant à une collection de périodiques ; c'est une trouvaille dans la mesure où, le plus souvent, les documents joints ne sont plus conservés dans les dossiers, soit parce qu'ils ont été reclassés par le fonctionnaire qui les a reçus, soit parce qu'un lecteur peu scrupuleux les a emportés.

Le plaisir commence lorsque, après la "cueillette" de documents, on peut procéder au travail d'élaboration et d'interprétation, de rapprochement avec des documents d'autres natures, et que l'ensemble qui se dessine prend un aspect cohérent. Il faut malgré tout garder présent à l'esprit que le travail d'archives n'est jamais acquis définitivement : il peut y avoir

---

Temine et Teodosio Vertone (sous la direction de), *Gli italiani nella Francia del Sud e in Corsica (1860-1980)*, Milan, Angeli, 1988, p. 17-28.

de nouveaux versements (fin des délais de réserve, nouveaux fonds), et donc de nouveaux documents. Une nouvelle source peut aussi ouvrir une nouvelle piste. Lors du travail d'élaboration et d'interprétation des documents d'archives, il faut garder à l'esprit qu'on est en possession d'une arme à double tranchant, à manier avec prudence<sup>126</sup>. Si les documents d'archives permettent parfois de rétablir certaines confusions, souvent, les dossiers sont truffés d'erreurs. On y remarque des exagérations et des changements de ton radicaux, selon le contexte politique ou selon la nature des relations entre les pays concernés. Les cas de figure sont très variés et parfois cocasses : tel individu jugé inoffensif pour l'ordre public devient du jour au lendemain un dangereux agitateur lorsqu'on inscrit son nom sur la liste des membres d'un prétendu complot ; de tel autre, mort depuis des années, on affirme qu'il continue de ne pas être un danger pour l'ordre public ; d'un autre encore, recherché par la police de plusieurs pays, on signale la présence simultanée en de nombreux endroits.

Quelques fois, les erreurs et exagérations sont dues à l'excès de zèle et à beaucoup de cynisme et de mauvaise foi. C'est le cas dans un rapport du consul de São Paulo en 1894, Edoardo Compans de Brichanteau. Alors que son prédécesseur, Antonio Stanislao Rozwadowski, écrivait à peine deux ans plus tôt qu'il ne pouvait, en toute conscience, conseiller à un paysan italien d'émigrer dans cet État<sup>127</sup>, Brichanteau affirme que « dans l'État de São Paulo, on ne voulut plus que des Italiens lesquels, dans leur grande majorité, trouvèrent ici un travail rémunérateur, un bon climat, et une relative aisance<sup>128</sup> ». Cette affirmation, démentie par tous les observateurs de l'époque, donne le ton de tout ce rapport, véritable morceau d'anthologie<sup>129</sup>. Il y est question de l'arrestation des principaux anarchistes italiens présents au Brésil, désignés par Brichanteau lui-même à la police brésilienne, et des conséquences de leur éventuelle expulsion sur les relations italo-brésiliennes :

S'agissant d'une lourde responsabilité que j'assumerai si j'agissais sans l'autorisation du gouvernement royal, je prie Votre Excellence de bien vouloir me faire savoir par télégramme si ma proposition a été approuvée et si je peux donc

---

<sup>126</sup> Robert Paris, lors de ma soutenance de thèse, a bien voulu souligner l'« effort remarquable, quoiqu'il ne s'agisse pas d'une thèse d'histoire, pour exploiter les principaux fonds d'archives (IISG d'Amsterdam en particulier) et utiliser avec succès certains grands dépôts, et, au premier chef, le Casellario Politico Centrale. Le type de document que constituent les sources policières exige en effet un surcroît de précautions. Or M<sup>elle</sup> Felici a su apparemment déjouer les pièges qui pouvaient lui être tendus. » Rapport sur la Soutenance de Thèse de Doctorat de Mademoiselle Isabelle Felici, Université de la Sorbonne Nouvelle, 4 août 1994. Voir aussi II-3-2.

<sup>127</sup> Antonio Stanislao Rozwadowski, « San Paolo », in *Emigrazione e colonie : raccolta di rapporti dei RR. agenti diplomatici e consolari*, Rome, 1893, p. 168, cité par Michael M. Hall, *The origins of mass immigration in Brazil, 1871-1914*, Phd, Columbia University, 1969.

<sup>128</sup> Brichanteau au Ministère des Affaires étrangères, 28 mars 1894, Archivio Storico Diplomatico, Serie Polizia Internazionale, busta 47.

<sup>129</sup> J'ai publié ce rapport en annexe de ma thèse.

assurer formellement au gouvernement de l'État que le gouvernement royal n'émettra aucune réclamation quant à l'expulsion, le premier mai, de tous les principaux anarchistes italiens qui se trouvent ici ; et s'il vaut mieux que le gouvernement de l'État les déporte au Pará ou en Amazonie, où le climat se chargerait de prononcer une sentence sans appel, ou qu'on les expédie en Italie à la disposition de la justice punitive du Royaume<sup>130</sup>.

Beaucoup moins de cynisme mais au moins autant de mauvaise foi anime un autre rapport, digne lui aussi de figurer dans une anthologie<sup>131</sup>. L'auteur est cette fois le *cavaliere* Cesare Alliata-Bronner, commissaire de police envoyé en 1907 en « Service de surveillance des anarchistes au Brésil<sup>132</sup> ». Cesare Alliata-Bronner succède à Francesco Rughini qui avait inauguré ce service en septembre 1901. L'ambassadeur d'Italie avait alors tenté de masquer la véritable mission du fonctionnaire :

Comme la présence fréquente de Rughini à la Légation n'ira vraisemblablement pas sans donner lieu à des commentaires ni sans éveiller la curiosité du public, j'ai cru bon de faire répondre à toute question indiscrete que sa mission est liée à la question de l'émigration. Cette explication sera immédiatement acceptée et crue d'autant plus fermement que, depuis quelques semaines, toute la presse brésilienne s'inquiète vivement des conditions de nos émigrants et du but de mon récent séjour à São Paulo. Rien de plus naturel, donc, aux yeux du public brésilien et des Italiens établis ici, que l'on ait mis à ma disposition un agent spécial chargé de visiter les bateaux d'émigrants à leur arrivée, d'inspecter l'"Hospedaria" où ils sont hébergés, de parcourir périodiquement les régions où l'élément italien est prédominant, etc., occupations qui coïncident exactement avec les véritables tâches de Rughini, afin de permettre qu'il les accomplisse librement, sans éveiller le moindre soupçon<sup>133</sup>.

Malgré ce stratagème, qu'il faut bien qualifier de cynique étant donné les conditions misérables des émigrés italiens au Brésil qui mériteraient justement qu'on s'en préoccupe, la véritable mission de Rughini avait très vite été connue des anarchistes : un journal de l'époque parle d'un « Rughini quelconque que, sous le masque d'un inspecteur de l'émigration, le gouvernement envoie parmi nous, expatriés par dégoût ou par misère, pour instaurer un service spécial de surveillance anarchophobe<sup>134</sup> ». L'instauration de ce service a vite porté ses

---

<sup>130</sup> Brichanteau au Ministère des Affaires étrangères, doc. cit.

<sup>131</sup> Leonardo Bettini a reproduit ce document en annexe de son ouvrage. Leonardo Bettini, *op. cit.*, p. 298-302.

<sup>132</sup> Alliata-Bronner à l'ambassadeur d'Italie, Luigi Bruno, São Paulo, 30 juin 1909, Archivio Centrale dello Stato, Pubblica Sicurezza, busta 4, fascicolo Brasile.

<sup>133</sup> Ambassadeur Di Cariati au Ministère des Affaires Étrangères, Légation d'Italie, Rio de Janeiro, 4 octobre 1901, Archivio Storico Diplomatico, Serie Polizia Internazionale, busta 28, fascicolo Moti anarchici. Brasile, 1889-1901.

<sup>134</sup> « Agenzia di ricatti », *Germinal*, a.I, n° 15, 20 septembre 1902.

fruits puisque quelque temps après l'arrivée de Rughini, un complot est découvert, dont il n'est pas difficile de montrer qu'il a été monté de toutes pièces<sup>135</sup>.

En 1907, l'arrivée d'Alliata Bronner est elle aussi vite connue des anarchistes<sup>136</sup>. Mais le "rendement" du commissaire ne semble guère satisfaire ses supérieurs. Pas le moindre complot ni la moindre arrestation. C'est très clairement pour se réhabiliter aux yeux de ses supérieurs qu'Alliata-Bronner rédige ce rapport sur les activités des anarchistes à São Paulo. À plusieurs reprises, il énumère et justifie ses activités :

Des semaines, des mois même peuvent s'écouler sans que mon activité je dirai épistolaire soit notable : mais en revanche, en fonctionnaire expérimenté, sans inquiétude ni vanité aucune, sans laisser-aller non plus, je connais mon affaire ; et je me sens en mesure, s'il le faut, en toute responsabilité, de répondre à mes Supérieurs de la confiance qu'ils ont mise en moi<sup>137</sup>.

Les déboires d'Alliata-Bronner ont peut-être à voir avec le passage à São Paulo de son prédécesseur Rughini<sup>138</sup>. Mais le commissaire peut encore compter sur l'appui du consul de São Paulo<sup>139</sup>. En effet, en transmettant le rapport du policier au ministre de l'Intérieur, le consul ne se contente pas de l'habituelle formule administrative précisant la date et l'objet de la missive ; il exprime également sa « satisfaction pour les services louables que le fonctionnaire en question prête ici avec prudence et régularité<sup>140</sup> ».

Dans un document postérieur de deux ans, découvert dans un autre fonds d'archives, le même consul, ne craignant pas de se contredire, tient sur lui des propos bien différents. Il nous apprend qu'il a été la cause du départ d'Alliata-Bronner et confirme que le commissaire avait bien perdu l'estime de ses supérieurs :

Malheureusement, et je ne dis pas cela pour m'acharner contre une personne déchue, mais pour affirmer la vérité, le *Cav. Bronner*, tout à son commerce, aux soins et aux soucis qu'exigeaient sa famille illégitime ici, sa famille légitime à Rome et un fils qu'il avait eu le tort de faire venir à São Paulo, n'a jamais rien fait, absolument rien ; on doit les quelques informations recueillies, durant son mandat,

---

<sup>135</sup> On trouve la première mention de ce complot en mai 1902. Ministère de l'Intérieur à la préfecture de Sienne, Rome, 21 juin 1902, Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, fascicolo Tobia Boni. Voir le chapitre de ma thèse intitulé « Le complot de 1902 », *op. cit.*, p. 153 et suivantes.

<sup>136</sup> « Occhio alla spia », *La Battaglia*, a.IV, n° 142, 27 octobre 1907.

<sup>137</sup> Alliata-Bronner à l'ambassadeur d'Italie, doc. cit.

<sup>138</sup> Un journal anarchiste annonce le retour de Rughini en 1909. « La spia infame », *La Battaglia*, a.V, n° 203, 14 février 1909.

<sup>139</sup> Il s'agit de Pietro Baroli, consul à São Paulo de mai 1907 à novembre 1911. Répertoire des personnels consulaires, Bibliothèque du Ministère des Affaires Étrangères, Rome.

<sup>140</sup> Consul de São Paulo au ministère de l'Intérieur, São Paulo, 6 juillet 1909, Archivio Centrale dello Stato, Pubblica Sicurezza, busta 4, fascicolo Brasile.

aux bureaux consulaires auxquels il s'adressait, et la surveillance ayant été abandonnée pendant cinq années consécutives, tous les liens sont rompus, de sorte qu'un fonctionnaire devra à présent non seulement effectuer son propre travail, mais aussi réparer ce qui a été perdu en cinq ans d'indolence et d'inactivité<sup>141</sup>.

C'est d'ailleurs à ce moment qu'arrive le successeur d'Alliata-Bronner, le *cavaliere* Adolfo Perilli<sup>142</sup>.

Lorsque l'on connaît les circonstances dans lesquelles a été écrit le rapport d'Alliata-Bronner, on en comprend mieux les étrangetés : le texte ressemble, comme certains travaux d'étudiants, à un collage de plusieurs documents, dont on ne cite pas la source, qui sont mis bout à bout, sans esprit critique ni effort de remaniement, à l'exception peut-être d'un adjectif ici et là. On pourrait difficilement deviner que la phrase qui suit, sortie de son contexte, a jailli sous la plume d'un fonctionnaire de police :

L'élévation des masses à la compréhension de plus hautes finalités politiques, économiques et sociales, est bien loin d'être atteinte ; de sorte que la plèbe ouvrière cède uniquement au choc d'une offense immédiate et trop criante de ses intérêts, mais elle n'est pas encore capable d'assurer, par l'organisation ou par d'autres formes d'élévation du Proletariat, la sauvegarde de son propre avenir. Cela entraîne des explosions inattendues et bien peu organisées [...] au cours desquelles, il faut bien le reconnaître, l'action provocatrice est, à quelques exceptions près, plus souvent du fait de la police que des grévistes eux-mêmes.

Quant à cet autre extrait, il est digne du pire ennemi de la bourgeoisie et des socialistes réformistes, qu'Alliata-Bronner qualifie par ailleurs d'« apprentis sorciers de la Politique économique » (*avveniristi della Politica economica*) et d'« opportunistes pour le gouvernement de la Chose Publique » (*possibilisti pel governo della Pubblica Cosa*), comme s'il était lui-même anarchiste :

Les Socialistes en général, subversifs par excellence il y a quinze ans, ont peu à peu démontré, comme cela est bien connu, du fait de la subdivision de leurs théories en castes et églises, des démolitions personnelles féroces et d'autres raisons, la vacuité de leurs tendances révolutionnaires et se sont adaptés, pour la plupart, à obtenir des réformes partielles en faveur des masses prolétaires ; des réformes proposées ou récupérées par la Bourgeoisie dominante, par assimilation ou pour éviter que les revendications ne deviennent plus importantes.

---

<sup>141</sup> Consul de São Paulo au Ministère des Affaires Étrangères, São Paulo, 23 novembre 1911, Archivio Storico Diplomatico, Serie Z, busta 49, fascicolo Brasile. La signature est illisible mais est identique à celle du certificat de bonne conduite de 1909.

<sup>142</sup> C'est Rughini qui devait remplacer Alliata-Bronner en 1911, mais il est mort durant le voyage. Ministère de l'Intérieur au Ministère des Affaires Étrangères, Rome, 19 décembre 1911, Archivio Storico Diplomatico, Serie Z, busta 49, fascicolo Brasile.

Après avoir éliminé de son système de surveillance les socialistes, qui ne sont plus de vrais révolutionnaires, et les républicains, « une véritable “quantité négligeable” », en français dans le texte, Alliata-Bronner rend compte de la présence et des activités au Brésil des syndicalistes révolutionnaires et des anarchistes. C’est sur ces derniers que ses renseignements sont les plus fournis et, somme toute, les plus précieux, quant au nombre, à la provenance sociale et aux activités. Quelle que soit la façon dont il a obtenu ces renseignements – par lui-même, en reprenant le travail des personnels consulaires, en lisant les journaux ou avec l’aide d’un espion à sa solde – ils sont utiles au chercheur d’aujourd’hui, qui peut les confronter avec d’autres sources.

Du tableau que dresse Alliata-Bronner, il ressort que les anarchistes sont bien peu dangereux, soit parce qu’ils finissent par devenir de bons bourgeois capables même d’exploiter le travail de leurs camarades, soit parce que la propagande des plus convaincus « délétère dans d’autres milieux, est au Brésil vide et dépourvue, heureusement, de résultats pratiques ». Alliata-Bronner en conclut que « jamais dans l’élément anarchiste tel qu’il se présente actuellement, il ne se formera au Brésil un quelconque complot véritable et réel qui viserait à démontrer de façon criminelle les théories les plus risquées de l’anarchisme ». Sans doute ces conclusions ne satisfont-elles pas les autorités italiennes. Ce pourrait être là l’origine de la déchéance d’Alliata-Bronner<sup>143</sup> qui n’a pas su, contrairement à son prédécesseur Rughini, inventer un beau complot ou un bel attentat. Heureusement, en attendant le nouveau commissaire chargé de la surveillance des anarchistes après la révocation d’Alliata-Bronner, le Consul de São Paulo prend toutes les précautions nécessaires :

Par deux voies totalement différentes, un haut fonctionnaire de la Franc-maçonnerie et deux prêtres, j’ai été averti que l’on tramait un attentat contre la vie de Sa Majesté et peut-être aussi un contre moi, et l’on me prévenait même de faire attention à moi et de m’abstenir d’aller au théâtre ou de recevoir trop facilement, comme je le fais habituellement, les personnes qui voudraient me parler en tête-à-tête<sup>144</sup>.

---

<sup>143</sup> Son dossier administratif au Ministère de l’intérieur nous montre qu’il est rappelé avec beaucoup d’insistance en 1911 et qu’il fournit en réponse des certificats médicaux. Voir Cesare Alliata-Bronner, Ministero dell’interno, Direzione generale pubblica sicurezza, Divisione del personale di pubblica sicurezza., Vers. 1949, busta 6, fascicolo 11. Voir aussi Francesco Rughini, Ministero dell’interno, Direzione generale Affari Generali e del personale, Fascicoli del personale, Serie II, busta 252, fascicolo 5921 e Adolfo Perilli, in Ministero dell’interno, Direzione generale Affari Generali e del personale, Fascicoli del personale, Vers. 1935, busta 21 bis, fascicolo 7309 ; Vers. 1947, busta 63, fascicolo 879.

<sup>144</sup> Consul de São Paulo au Ministère des Affaires Étrangères, São Paulo, 23 novembre 1911, Archivio Storico Diplomatico, Serie Z, busta 49, fascicolo Brasile.

### II-2-3 Les axes de la recherche

Ce travail d'archives et de dépouillement effectué, lorsqu'il s'est agi de mettre en forme les faits et données moissonnés, je n'ai pas développé les sujets communs à tous les périodiques anarchistes : la propriété privée, l'État, la famille, etc. J'ai en revanche privilégié les thèmes spécifiques à la situation brésilienne et ceux qui étaient liés à la communauté italienne de São Paulo, ce qui constitue les deux axes principaux de ma recherche. Très représentatifs de chacun de ces deux axes, le thème de l'organisation de la classe ouvrière, que j'ai d'ailleurs traité, avant même la soutenance de ma thèse, lors de ma première intervention à un colloque : « Gli anarchici italiani di San Paolo e il problema dell'organizzazione (1898-1917) », à Brescia en 1992<sup>145</sup>, et le thème des aspects culturels lié à la présence des anarchistes italiens à São Paulo que j'ai développé dans quelques articles, après la soutenance<sup>146</sup>.

#### II-2-3 a La question de l'organisation

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la question de l'organisation était en débat au niveau international ; il était intéressant de connaître sur ce point la position des journaux anarchistes de langue italienne publiés au Brésil. La démarche que j'ai adoptée, en tant qu'italianiste, avec un recours systématique aux textes, m'a permis aussi d'enrichir la question du point de vue historiographique. En effet, la façon dont elle avait été abordée jusqu'alors par les historiens m'a semblée très floue et imprécise dans la mesure où certaines affirmations, que l'on retrouve, reprises sans discussion, d'un auteur à l'autre, ne sont accompagnées d'aucune démonstration. J'ai donc pris beaucoup de recul par rapport à certains énoncés tels que : « le groupe majoritaire [était] constitué d'anarcho-syndicalistes<sup>147</sup> », ou « Socialistes, anarchistes et socialistes révolutionnaires monopoliseront (ces derniers surtout) l'organisation prolétaire

---

<sup>145</sup> Isabelle Felici, « Gli anarchici italiani di San Paolo e il problema dell'organizzazione (1898-1917) », *Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970*, Convegno storico internazionale di studi, Brescia, 25-27 novembre 1992, Teti editore, Milan, 1994.

<sup>146</sup> Voir en particulier Isabelle Felici, « Poésies d'émigrés italiens parues dans la presse anarchiste brésilienne au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *Ailleurs, d'ailleurs, Gli italiani all'estero*, n°4, *Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996, p. 69-81 ; et Isabelle Felici, « Anarchistes italiens au Brésil 1890-1920. Apports culturels », *Phénomènes migratoires et mutations culturelles (Europe-Amériques XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, sous la direction de Jean-Charles Vegliante, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 39-48.

<sup>147</sup> Azis Simão, *Sindacato e estado, suas relações na formação do proletariado de São Paulo*, São Paulo, Atica, 1981, première édition 1966, p. 112.

et les luttes jusqu'en 1920<sup>148</sup> », ou encore « l'hégémonie des anarcho-syndicalistes ». Par ailleurs, j'ai trouvé, chez les mêmes auteurs, des termes, encore aujourd'hui sujets à de vastes controverses, tels qu'« anarcho-syndicalistes » et « syndicalistes révolutionnaires<sup>149</sup> » employés indifféremment, parfois à la place d'« anarchistes » tout court, et pas toujours avec la même signification<sup>150</sup>. Je n'ai, pour ma part, utilisé que les termes figurant dans les documents de l'époque et ai donc éliminé le terme « anarcho-syndicalistes » dont il n'y a pas d'occurrence au Brésil à cette époque<sup>151</sup>. J'ai ainsi recadré le débat, tel qu'il avait lieu à l'époque, entre anarchistes organisateurs et anti-organisateurs<sup>152</sup>.

Dans l'ensemble, cette presse anarchiste de langue italienne est peu favorable aux organisations ouvrières telles qu'elles voient le jour à São Paulo. Comme les prises de position de chaque journal sont très liées aux personnes qui lui donnent sa ligne directrice, on voit des périodiques passer, suite au départ d'un rédacteur, d'une position favorable à l'organisation à une position défavorable. Il arrive aussi que certains périodiques, globalement opposés à l'organisation, publient malgré tout les informations des sociétés ouvrières ou des ligues de résistance lorsque celles-ci n'ont pas d'organe qui leur soit propre. À partir du moment où paraissent les premiers périodiques anarchistes en langue portugaise, presque une décennie après les titres italiens, l'opposition est très nette entre journaux en italien et journaux en portugais, les seconds étant nettement moins critiques à l'égard de l'organisation. Là encore, lorsque, pour des raisons variées, le confrère portugais ne paraît pas, le périodique italien offre l'espace de ses colonnes aux rédacteurs restés sans tribune.

Lorsqu'on avance dans la période étudiée, les polémiques, toujours nombreuses, autour de l'organisation portent de plus en plus sur les différences de conception entre l'organisation au sens anarchiste et l'organisation syndicaliste. Si les tentatives d'organisation syndicaliste sont fréquemment la cible de l'ironie des rédacteurs des journaux anarchistes, d'autres initiatives sont au contraire applaudies et encouragées. En 1906, le premier Congrès Ouvrier

---

<sup>148</sup> Angelo Trento, *op. cit.*, p. 327.

<sup>149</sup> Voir par exemple la brochure *L'anarcho-syndicalisme est-il soluble dans le syndicalisme révolutionnaire ?*, éditée par le Groupe Communiste-Anarchiste Errico Malatesta de la Fédération anarchiste, qu'on peut consulter à l'adresse suivante : <http://membres.lycos.fr/ereca/couv.htm>.

<sup>150</sup> Voir Sheldon Leslie Maram, *Anarquistas, imigrantes e o movimento operário brasileiro, 1890-1920*, traduction de l'anglais, Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979, par exemple la préface ; ou Angelo Trento, *op. cit.*, par exemple p. 352.

<sup>151</sup> Tout au plus trouve-t-on sous la plume des détracteurs de l'organisation, au moins depuis 1906, l'étiquette d'anarchistes syndicalistes ou de syndicalistes anarchistes, au pire de syndicalistes anarchoïdes.

<sup>152</sup> En Argentine, quelques années plus tôt, le débat s'exprime dans les mêmes termes : « pendant les années 1890, [...] la division fondamentale mit face à face organisateurs et anti-organisateurs », Edgardo Bilsky, *Esquisse d'histoire du mouvement ouvrier argentin : des origines jusqu'à l'avènement du Péronisme*, Institut des Hautes Études sur l'Amérique Latine, Documents de recherches du Centre de Recherche et Documentation sur l'Amérique Latine (CREDAL), n°16, février 1988, p. 12.



Brésilien – lors duquel on tente de donner un cadre institutionnel aux sociétés ouvrières qui naissent çà et là de façon désordonnée (regroupant typographes, ouvriers de la chaussure, menuisiers, coiffeurs, mécaniciens, forgerons, chapeliers, cordonniers) – est la cible de l’ironie cinglante de Tobia Boni, dans *La Battaglia*, qui évoque « un congrès international de batraciens<sup>153</sup> ». En revanche, on ne trouve pas de propos virulent à l’égard du Congrès anarchiste d’Amsterdam de 1907, où l’on doit débattre précisément de ce thème de l’organisation. Les anarchistes de São Paulo n’y participent cependant pas, préférant consacrer l’argent que représentent les frais de voyage d’un délégué pour chacun des deux courants anarchistes présents au Brésil à la propagande sur le terrain<sup>154</sup>.

À São Paulo, où la main d’œuvre ouvrière est en très grande majorité constituée d’Italiens, les représentants du courant anarchiste favorable à l’organisation ne sont pas, à quelques rares exceptions près, italiens. Parmi ces exceptions, Giulio Sorelli, directeur de l’organe d’une société ouvrière, *Il Falegname/O Carpinteiro* (juin-novembre 1905), fondateur et secrétaire de la Fédération Ouvrière de São Paulo créée en novembre 1905 et seul Italien parmi les dix représentants qu’envoie cette fédération au Congrès de Rio en 1906<sup>155</sup>. Sorelli est à ce titre souvent victime des diatribes des autres anarchistes de São Paulo qui l’accusent de véhiculer « un anarchisme diminué, une marchandise commode ou incommode, que l’on peut, comme l’ouvrier Sorelli, laisser dans sa bibliothèque ou aux latrines, sur les escaliers du siège d’une ligue de résistance ou dans la chemise d’une putain<sup>156</sup> ».

Nombreuses sont les occasions de relancer le débat sur l’organisation : le deuxième Congrès Ouvrier Brésilien de Rio de Janeiro en 1913, la création à São Paulo en 1914 de l’Union Générale des Travailleurs, du Comité de Défense Proletaire toujours en 1914, de l’Alliance Anarchiste en 1916, etc. Pour illustrer les positions de la presse anarchiste de langue italienne, citons ces propos d’Alessandro Cerchiai :

On entend dire fréquemment que les anarchistes qui s’occupent de ce journal sont des ennemis de l’organisation de classe. Rien n’est moins vrai. Nous sommes contre l’ouvriérisme qui a pour seul idéal le cercle vicieux des améliorations économiques en régime bourgeois. Nous combattons le syndicat qui met à la porte les idéologies. Même si de nombreux anarchistes sont pour la neutralité du syndicat en matière de doctrines politiques, nous sommes d’un avis contraire. Si l’Union

---

<sup>153</sup> « Un congresso internazionale di batraci a Rio », *La Battaglia*, a.III, n° 76, 22 avril 1906.

<sup>154</sup> « Un’ottima proposta », *La Battaglia*, a.III, n° 111, 10 février 1907.

<sup>155</sup> *Resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro efectuado nos dias 15, 16, 17, 18, 19 e 20 de abril de 1906*, Rio de Janeiro, Pap. Villas-Boas & C., 1906.

<sup>156</sup> A. Cerchiai, « Anarchismo o opportunismo », *La Battaglia*, a.III, n° 69, 25 février 1906. Le dossier de police de Sorelli nous informe qu’il devient par la suite directeur de lycée et qu’il abandonne ses idées « subversives ». Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, *ad nomen*.

Générale des Travailleurs dans cette ville [...] veut s'occuper d'une simple question alimentaire, d'une heure en moins et de dix centimes en plus, et de cela uniquement, qu'elle ne compte pas sur nous... Mais si non seulement elle tend à la conquête d'« un peu plus de pain » et qu'elle veut aussi associer les ouvriers, pour les éduquer aux batailles de la liberté, de toutes les libertés, à travers l'organisation économique, nous serons avec elle et pour elle, dans tous les domaines. Et nous crierons nous aussi : Ouvriers, organisez-vous !<sup>157</sup>

Sur le terrain des luttes sociales, les anarchistes italiens de São Paulo opèrent la même distinction en cas de grève : certains des mouvements de protestation qui éclatent à São Paulo dans les deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle sont suivis, voire appuyés, par leurs journaux et leurs rédacteurs, d'autres au contraire sont à peine évoqués. Tout dépend des caractéristiques des mouvements spontanés qui, pour obtenir l'aval des anarchistes, doivent concerner tout un corps social ou professionnel, ne pas être basés sur des revendications purement « alimentaires » et viser au changement social. Ces prises de position ne sont pas restées lettre morte. En effet, la grève de juillet 1917, qui prend les dimensions d'un véritable mouvement insurrectionnel, voit l'implication très forte des anarchistes italiens, en particulier de Gigi Damiani. C'est l'occasion de se réjouir du travail accompli pendant des décennies :

À São Paulo, l'organisation de classe ressort plus puissante, après un mouvement spontané qui s'est distingué par sa capacité révolutionnaire – ce qui ne nous fait pas regretter l'œuvre de propagande effectuée pendant de si nombreuses années, alors que la plupart la décriait et que d'autres, nombreux, la jugeaient stérile – et elle a avec des caractéristiques bien précises. Il est donc peu probable qu'elle dévie maintenant, mais il faut se préparer pour l'avenir<sup>158</sup>.

Tous ces espoirs sont cependant vite éteints par la répression. Quant à la presse anarchiste de langue italienne, elle arrive au moment de cette grève de 1917 quasiment à la fin de son parcours<sup>159</sup>.

### **II-2-3 b Questions culturelles**

L'autre thème que je développe tout au long de ma thèse de doctorat et dans mes travaux ultérieurs est celui des manifestations culturelles liées à la présence des anarchistes italiens à São Paulo. Celles-ci prennent des formes très variées, mais elles sont, au même titre que les publications périodiques ou les meetings politiques, destinées à la propagande de

---

<sup>157</sup> « Operai organizzatevi... », *La Propaganda Libertaria*, a.II, n° 18, 24 novembre 1914.

<sup>158</sup> « Meglio tardi che mai. Però in guardia », *Guerra Sociale*, a.III, n° 58, 6 septembre 1917.

<sup>159</sup> Voir II-2-4.

l'idéal anarchiste. En somme, il ne s'agit pas de faire de la culture pour faire de la culture, mais pour faire passer un message. Aucune exception n'est faite à cette règle. Qu'il s'agisse des fêtes champêtres ou des soirées théâtrales, le divertissement n'est jamais seul au programme : au moins une, voire deux conférences, ponctuent la soirée ; la loterie est précédée d'une pièce de théâtre dont le sujet n'est jamais anodin ; seul le bal qui conclut la soirée est « familial ». Dans son livre de souvenirs, Zélia Gattai raconte une soirée à la salle des fêtes des « Classes laboriosas » dans les années vingt du XX<sup>e</sup> siècle, à laquelle elle a participé enfant :

Ce soir-là, le comte Frola – c'était le nom du conférencier – parlerait aux masses ouvrières et aux intellectuels de São Paulo dans la salle de fêtes et de conférences "classes laborieuses", située au premier étage d'un immeuble de la Rua do Carmo, au centre ville. Il allait sûrement parler de l'affaire Sacco et Vanzetti. Le comte, selon papa, était un ardent antifasciste, une tête ! Son titre de noblesse n'empêchait pas qu'il eût des idées d'avant-garde.

Les gosses transformaient ces réunions politiques en amusement. Dans une ambiance de fête, chacun venait avec ses enfants, habitude – ou obligation – des gens pauvres qui, en général, n'ont personne à qui les laisser quand ils doivent sortir. [...]

Les soirées étaient divisées en deux parties et, pour moi, la première était la meilleure, car on y vendait les journaux. [...] Il y avait deux groupes dans le programme artistique : celui des Italiennes et celui des Espagnoles. Nous, logiquement, nous faisons partie du premier groupe, même si nous nous sentions complètement brésiliennes. Mais c'était ainsi qu'on nous appelait.

Je connaissais du monde et j'avais de l'audace, j'étais une vedette grâce à mes prestations dans la partie littéraire et musicale où je déclamais des poésies, je vendais donc à tire-larigot<sup>160</sup>.

En général, les périodiques anarchistes, surtout lorsqu'ils parviennent à paraître régulièrement, ont une page culturelle. Y figurent les livres et brochures qu'on peut se procurer par l'intermédiaire du journal, le programme des fêtes, s'il y a lieu, et leur bilan financier, souvent en déficit. Grâce à ces informations culturelles, on peut aussi suivre le parcours, la plupart du temps chaotique, et les activités des groupes, cercles, centres sociaux auxquels l'existence des journaux est liée. On y trouve aussi des nouvelles des expériences didactiques dont les anarchistes italiens sont à l'origine dans l'État de São Paulo<sup>161</sup>.

---

<sup>160</sup> Zélia Gattai, *Anarquistas, graças a Deus*, Rio de Janeiro, Record, 1979, p. 170, dans l'édition en portugais. Je traduis moi-même ce passage qui a été presque entièrement coupé dans la traduction française de Mario Carelli (*Zélia*, Paris, Stock, 1982).

<sup>161</sup> Voir sur ce point Regina Jomini-Mazoni, *Écoles anarchistes au Brésil (1889-1920)*, Atelier de Création Libertaire et Éditions Noir, Lyon-Lausanne, 1999.

Dans les colonnes des journaux sont reproduits des textes d'auteurs, parmi lesquels De Amicis, Hugo et Zola, mais aussi des productions locales qui méritent, pour la forme qu'on leur donne (poésies, théâtre, romans publiés en feuilleton, chansons, mais aussi chroniques sociales ou historiques, satires, parodies<sup>162</sup>) ou pour leur qualité intrinsèque, d'être considérées comme des productions littéraires. Souvent, ces textes, au style très ampoulé, sont empreints d'un fort sentimentalisme. Cependant, contrairement à d'autres journaux politiques, où l'on n'hésite pas à s'étendre sur le gémissement d'un enfant ou le sang qui coule d'un couteau qui a tué<sup>163</sup>, jamais on ne fait éclater un rire, jamais on ne fait verser une larme si ce n'est pour ridiculiser ou pour dénoncer le fonctionnement de la société bourgeoise, la misère, la répression, la corruption, l'horreur de la guerre. Certes, de façon assez conventionnelle, le rire éclate aux dépens des ignorants, des prétentieux et l'émotion repose sur le sentiment maternel, sur l'amour entre hommes et femmes, sur l'amour filial. Mais cela ne se fait jamais de façon gratuite. Dans le registre tragique, citons un texte magistral d'Alessandro Cerchiai, écrit à la mémoire de Gaetano Bresci, où il décrit la scène poignante d'une mère qui n'a plus que son sang pour nourrir son bébé. Un homme, Bresci, témoin de la scène, voit sur les lèvres ensanglantées du nourrisson le message : « Vengeance !<sup>164</sup> »

Le registre comico-burlesque a de bien nombreuses facettes. Les premiers périodiques anarchistes de langue italienne, qui voient le jour à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont des journaux plutôt satiriques que politiques (*Gli Schiavi Bianchi*, *La Birichina* et, dans une moindre mesure, *L'Asino Umano*). Leur ont succédé des périodiques plus strictement politiques, beaucoup plus austères. L'humour – souvent l'ironie cinglante – est malgré tout présent, avec des victimes de prédilection : les hommes d'église et les dogmes du catholicisme, ainsi que les personnages qui forment l'élite de la colonie italienne de São Paulo et leur patriotisme. Dans ces *macchiette sociali*, le procédé utilisé est souvent linguistique : on imite la langue et, à travers la langue, le mode de pensée du personnage que l'on veut ridiculiser, ou du groupe social qu'il représente, comme dans cet extrait tiré d'un prétendu discours inaugural à une conférence sur Dante Alighieri :

---

<sup>162</sup> Voir III-2-1 a et b.

<sup>163</sup> Voir l'*Avanti*, journal socialiste de São Paulo, par exemple le roman social de Vincenzo Vacirca, « Il disertore », *Avanti* !, 19 juin 1908, ou les faits divers, dignes du pire des journaux à sensations, rapportés, avec force détails sanguinolents, dans *Il Secolo*, d'Antonio Piccarolo, 1908-1909.

<sup>164</sup> Acratibis di Valninievole [Alessandro Cerchiai], « Gaetano Bresci », *La Rivolta*, 29 juillet 1903. Cité dans Isabelle Felici, « Anarchistes italiens au Brésil 1890-1920. Apports culturels », art. cit.

Lu Dante Linghiera foi lo mais grande poeta ‘taliano. Iddu foi o primeiro che teve a barbara coragem de escrever na lingua nossa un libro in terceira rima ditta la ddivina commedia, indove c’è l’inferno, lu purgatorio e lo paraizo. [...]

Recordare lu Dante, nessa terra onde nos encontramos, è fazere obra altamente patriottica ; estudiallo è affirmare o nosso amore alla patria e travagliare para non scurdare la lingua de li padri nostri che cu la penna, la spada, a carabina e lu cultieddu ce dittero a Italia nossa ch’è a primeira nazione dello mundo adepois do Brasile, nossa segunda patria, che amamos tantu, tantu, mas che non pode porem faccie esquecer e pelo qual estamos prontos a fare tudo aquillo che podemos, como sempre temos feito<sup>165</sup>.

C’est certainement dans ce domaine linguistique<sup>166</sup> que les journaux anarchistes de langue italienne sont les plus novateurs sur le plan littéraire. Les autres textes, les poésies en particulier et les pièces dramatiques, produites par les auteurs locaux, font preuve d’un grand formalisme. Encore une fois, la priorité est donnée aux thèmes traités, comme je le montre dans l’article que j’ai consacré à ce sujet : « Poésies d’émigrés italiens<sup>167</sup> ». L’inventivité n’est donc pas privilégiée en soi. Au contraire, se met en place un ensemble d’images récurrentes, d’expressions figées, de références, de personnages – un folklore – avec un modèle prédominant qui est très clairement Pietro Gori<sup>168</sup>, dont les œuvres poétiques et dramatiques sont très populaires, au Brésil comme ailleurs, et très souvent reproduites dans la presse anarchiste, récitées dans les fêtes de propagande, ou encore chantées, comme la célèbre *Addio Lugano bella*.

Le même folklore et les mêmes stéréotypes iconographiques et lexicaux se retrouvent d’ailleurs dans les textes non littéraires publiés dans les journaux : emprunts au domaine religieux et militaire, grande violence verbale, métaphores de la lumière, de l’aube. Les thèmes traités sont eux-mêmes très figés : l’Église, le patriotisme, l’alcoolisme, la franc-maçonnerie, le spiritisme. Plusieurs de ces maux sont parfois associés : « Sur quoi est établi l’esclavage du travailleur : sur la religion et l’alcoolisme. À l’église, on empoisonne l’esprit, à

---

<sup>165</sup> « Dante Alighieri fut le plus grand poète italien. Il fut le premier à avoir le grand courage d’écrire dans notre langue un livre en *terza rima* intitulé la *Divine Comédie*, où il y a l’enfer, le purgatoire et le paradis. [...] Rappeler le souvenir de Dante, dans ce pays où nous nous trouvons, c’est faire œuvre hautement patriotique ; l’étudier, c’est affirmer notre amour pour notre patrie et s’attacher à ne pas oublier la langue de nos pères qui, par la plume, l’épée, la carabine et le couteau, nous donnèrent notre Italie qui est la première nation au monde après le Brésil, notre seconde patrie que nous aimons tant mais qui ne peut cependant nous faire oublier le pays où nous sommes nés et pour lequel nous sommes prêts à faire tout ce que nous pouvons, comme nous l’avons toujours fait. » Cuyum Pecus [Gigi Damiani], « Italianismo coloniale », *La Battaglia*, a.VIII, n° 310, 5 juin 1911. Je propose ici une traduction littérale, toute tentative de donner une idée, par le biais du français, de la langue du conférencier étant vaine.

<sup>166</sup> Voir note 18.

<sup>167</sup> Isabelle Felici, « Poésies d’émigrés italiens parues dans la presse anarchiste brésilienne au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », art. cit.

<sup>168</sup> Sur Pietro Gori, voir Maurizio Antonioli, *Pietro Gori, Il cavaliere errante dell’anarchia, Studi e testi*, Pise, BFS Edizioni, 1995.

la taverne, on empoisonne le corps. Croyant et alcoolique, voilà l'ouvrier modèle, cher aux patrons et assassin de sa propre famille et de lui-même<sup>169</sup> ».

Dans cette masse de textes souvent conventionnels et stéréotypés, moins par manque de talent que parce que les articles sont souvent écrits dans l'urgence, lorsqu'il faut faire sortir le journal coûte que coûte, il y a quelques exceptions parmi lesquelles on pourrait citer un texte de Damiani, écrit sans doute à la faveur d'un voyage en train : « Viaggiando », reproduit dans un des recueils d'Études et de documents de CIRCE<sup>170</sup>. Sans faillir à la règle de l'écriture utile à la propagande, mais avec un grand sens de l'observation et beaucoup d'humanité, Damiani y brosse une série de portraits des voyageurs qu'il côtoie : un enfant apeuré, qui vient de quitter sa famille, contrainte par la misère de l'envoyer travailler au loin, une femme noire, réduite à la mendicité par l'alcool, et un émigré italien aux pieds nus, à la barbe mal soignée, au chapeau luisant de graisse qui demande à l'auteur, ébahi, le cours de la livre sterling car « cet homme qui n'a pas le courage ni la décence de s'acheter une paire de chaussures, cet homme sale et mal habillé, sur le visage duquel on peut lire toute une histoire de privations... cet homme qui va mourir d'un jour à l'autre d'insolation ou d'épuisement... cet homme achète tous les ans dix livres sterling... »

D'une manière générale, les deux axes de recherche que j'ai suivis conduisent à la même conclusion : le degré d'implication de la presse anarchiste de langue italienne dans la réalité brésilienne est très fort. Si, d'une part, les journaux contribuent, par leurs activités culturelles, à maintenir les liens de leur lectorat avec le pays d'origine, d'autre part, en répétant inlassablement la nécessité et l'urgence de changer les choses ici et maintenant, en participant très largement à la naissance d'une culture et d'une conscience ouvrières, ils créent des liens très forts avec la réalité brésilienne<sup>171</sup>. Il n'y a pas là de paradoxe : la presse anarchiste en italien est issue de la communauté italienne de São Paulo dont elle suit l'évolution. Les Italiens arrivent de façon très massive sur une courte période qui va de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, ils forment alors la communauté étrangère majoritaire à São Paulo, puis, au bout d'une génération, leur présence, bien que toujours perceptible, s'est fondue dans la société du pays d'accueil.

---

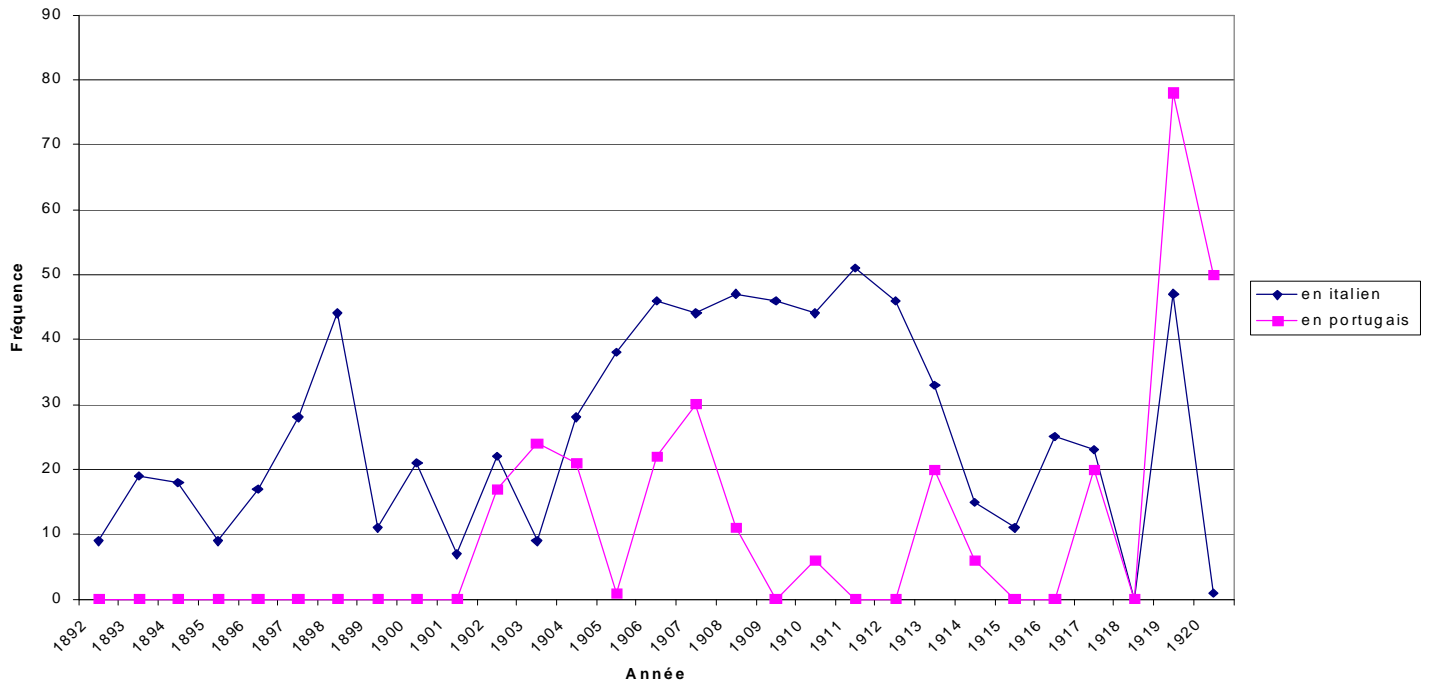
<sup>169</sup> s.t., *La Battaglia*, a.VI, n° 236, 7 novembre 1909.

<sup>170</sup> Gigi Damiani, « Viaggiando (La gente che s'incontra) », *La Battaglia*, São Paulo, a.V, n°208, 21 mars 1908, Introduction et notes d'Isabelle Felici, *Gli italiani all'estero*, n°4, *Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1996, p. 163-169.

<sup>171</sup> Voir sur ce point Isabelle Felici, « Anarchistes italiens au Brésil 1890-1920. Apports culturels », *Phénomènes migratoires...*, art. cit., en particulier p. 45.

## II-2-4 Portraits

Périodiques anarchistes publiés à S. Paulo



Ce graphique, que j’ai élaboré à partir des numéros publiés mensuellement pour chaque titre, en italien et en portugais, en comptabilisant évidemment les numéros absents des collections, mais effectivement publiés, permet d’avoir, en quelque sorte, un “portrait” de la presse anarchiste de langue italienne de São Paulo. On constate que les périodiques en italien, dont la publication est bien plus précoce que celle des périodiques en portugais, sont beaucoup plus réguliers et en nombre très nettement supérieur, jusqu’au moment où ils disparaissent, ou plus exactement fusionnent avec leur confrère portugais, *A Plebe*, fondé en 1917. Sur cette courbe apparaissent les “accidents” : l’arrestation des rédacteurs de *L’Avvenire* en avril 1895, le départ d’Alessandro Cerchiai, à la fin de l’année 1913, lequel a accepté un emploi d’instituteur dans une petite ville de l’État de São Paulo, la Guerre mondiale et la crise économique qui s’ensuit à São Paulo et surtout la répression qui suit la grève de 1917. De même sont visibles les périodes les plus fastes : ainsi à partir de 1904, avec l’arrivée à São Paulo d’Oreste Ristori, le fondateur du périodique le plus régulier et le plus durable : *La Battaglia*. Il n’y a en revanche pas de retombées négatives de son départ en 1911, puisqu’il est immédiatement relayé par Damiani et Cerchiai. Quant au pic que l’on remarque à la fin de la période, ce n’est que le chant du cygne : Angelo Bandoni fait paraître deux

derniers titres en italien, *Alba Rossa* et *Germinal*, qui d'ailleurs se concurrencent, alors que beaucoup de rédacteurs, dont Damiani, ont déjà compris qu'il était plus important de s'adresser à un public le plus large possible, qu'a cessé d'être désormais le public italoophone :

J'ai refusé de prêter mon concours à une nouvelle publication de *Guerra Sociale* [le journal qu'il avait créé en 1915] parce que j'avais la conviction, mûrement réfléchie, qu'au contraire il était urgent d'assurer l'existence d'un journal dans la langue du pays, journal qui soit à la hauteur du moment historique que nous traversons, journal bien fait et à large diffusion, *délivré de toute préoccupation financière*<sup>172</sup>.

En septembre 1919, Damiani inaugure la rubrique en italien dans le journal anarchiste *A Plebe* ; un mois plus tard, *Alba Rossa* et *Germinal* cessent de paraître, se ralliant à cet avis, non sans demander aux rédacteurs du périodique brésilien devenu quotidien, « d'élargir la section italienne<sup>173</sup> ». Le sort de la rubrique italienne est désormais lié aux vicissitudes de ce périodique. Au cours des décennies suivantes, quelques titres en italien paraîtront encore, mais de façon très épisodique : on peut considérer que l'histoire de la presse anarchiste de langue italienne publiée au Brésil est définitivement close lorsque Damiani est expulsé à la fin de l'année 1919.

Pour compléter ce graphique, il faut brosser le portrait en chiffres de cette presse anarchiste italienne : on compte onze numéros uniques, douze titres à la périodicité irrégulière et sept hebdomadaires. Pour chaque titre, hors bien sûr les numéros uniques, le nombre de numéros parus est très variable : huit titres font paraître moins de quinze numéros, dix titres en font paraître de vingt à soixante, et un seul, *La Battaglia*, dépasse les trois cents numéros. On connaît le tirage de dix périodiques et numéros uniques : la moyenne est d'environ deux mille cinq cents exemplaires, avec des pointes à quatre mille, un jour de premier mai par exemple, et à cinq mille lors de la période de gloire de *La Battaglia* en 1908.

Enfin, ces journaux ont entre eux beaucoup de points communs, en dehors des thèmes traités, à tel point qu'on pourrait être tenté de dire qu'il s'agit, malgré les incidents de parcours, d'un seul et même ruban qui se déroule pendant cette période de trente années. Le périodique-type serait un hebdomadaire de quatre pages, qui vit ou survit avec souvent de lourds problèmes de financement, dont la langue principale est l'italien, avec des incursions plus ou moins fréquentes en portugais et en espagnol, très rarement en français. Il est lié, par

---

<sup>172</sup> Gigi Damiani, « Due parole. Ai vecchi abbonati di *Guerra Sociale*. Ai compagni di lingua italiana », *A Plebe*, a.II, n° 1, 22 février 1919.

<sup>173</sup> « Ai nostri lettori », *Alba Rossa*, a.I, n° 22, 13 octobre 1919.



le biais de ses abonnés, à de nombreuses localités de l'intérieur de l'État de São Paulo, mais aussi d'autres États du Brésil, voire avec des villes d'Argentine et d'Europe. Ce sont souvent les mêmes hommes qui se retrouvent pour faire vivre les périodiques, s'épaulant dans les moments difficiles, soucieux de faire entendre, coûte que coûte, la voix de l'idéal anarchiste.

Ces militants, environ un millier dans tout le Brésil, avec une majorité dans la capitale de l'État de São Paulo, sont loin d'être tous passés à la postérité. Parmi ceux qui ont laissé le plus de traces, nous pouvons citer : Alessandro Cerchiai, Angelo Bandoni, Arturo Campagnoli, Giuseppe Consorti, Francesco Gattai, déjà évoqué<sup>174</sup>, Felice Vezzani, Gigi Damiani et Oreste Ristori<sup>175</sup>.

Prenons le temps de mieux connaître au moins les deux derniers : Ristori et Damiani. Ristori est le directeur de l'hebdomadaire *La Battaglia* pendant presque toute la durée des publications (de 1904 à 1911, alors que le journal paraît jusqu'en 1913). C'est certainement grâce à l'énergie qu'il déploie et à son enthousiasme que l'hebdomadaire a pu vivre aussi longtemps. Ristori en retire d'ailleurs, ainsi qu'Alessandro Cerchiai, l'autre pilier du journal, ses moyens de subsistance. Certes, ils ne s'enrichissent ni l'un ni l'autre et la tâche est considérable. Si Cerchiai prend en charge toute la partie administrative et toutes les questions pratiques liées à la bonne marche du journal, Ristori parcourt infatigablement les routes de l'État de São Paulo pour effectuer des tournées de propagande. Ristori est aussi l'auteur de nombreux articles, mais il est surtout passé à la postérité comme un excellent orateur, à la voix de basse, capable de captiver n'importe quel auditoire. Il est l'un des rares anarchistes à tenter d'établir des liens avec les colons des *fazendas* les plus reculées. La tâche est loin d'être simple et l'aventure prend parfois des allures de *western*. Lors d'une de ses premières tournées dans l'État de São Paulo, il envoie des nouvelles, rassurantes *a posteriori*, à ses amis de la capitale : après qu'un crime a été commis dans une localité où il a tenu une conférence, une rumeur parvient jusqu'à lui : on raconte partout que la propagande anarchiste est à l'origine de cette violence – de cette insécurité dirait-on aujourd'hui. Ristori décide donc, sur les conseils d'un ami, de ne pas suivre le programme qu'il s'était fixé :

J'ai immédiatement fait lire ce message aux amis de Bico das Pedras, qui ont décidé qu'il était prudent de suivre ce conseil et de ne pas se risquer sur la route de Jaú ou de Bocaina. Rester à Bico das Pedras, où la rumeur qu'on faisait courir sur

---

<sup>174</sup> Voir II-1-4.

<sup>175</sup> Pour tous ces noms, voir le *Dizionario biografico degli anarchici italiani*, tomes 1 et 2, Pise, BFS, 2003-2005. Je suis l'auteur de ces fiches biographiques sauf pour Vezzani (Maurizio Antonioli) et Ristori (Carlo Romani).

mon compte était déjà parvenue, n'était guère plus prudent. Que faire, donc, que faire ? Aller à Pederneira.

Mais la route qui conduit dans cette localité n'est pas plus sûre que les autres et il est possible que là aussi une embuscade ait été tendue. Alors mes bons amis ont décidé de m'accompagner jusqu'à Pederneira. Nous avons fait croire aux gens que nous partions pour Jaú, mais dès que nous sommes sortis du village, nous avons pris la route de Pederneira. Nous étions six : trois en voiture et trois à cheval, armés jusqu'aux dents de fusils de chasse, de couteaux et de revolvers : une véritable escadrille sur le pied de guerre. Bref, après trois heures de marche dans la forêt, nous sommes arrivés à Pederneira, où nous avons mangé un morceau. Mes amis s'en sont ensuite retournés à Bico das Pedras, non sans m'avoir embrassé, contents de me voir sain et sauf<sup>176</sup>.

Lorsqu'il arrive au Brésil en 1904 – il a trente-deux ans –, Ristori a déjà un lourd passé de militant qui remonte à sa jeunesse, passée à Empoli, et à son séjour en Argentine où il émigre clandestinement en 1902. Ces années sont riches en mésaventures, arrestations, mises en résidence surveillée, évasions spectaculaires, expulsions à tel point que la période passée à diriger *La Battaglia* apparaît plutôt calme, avec seulement quelques interrogatoires par la police de São Paulo. Malgré tout, cette période se termine dans le découragement et l'amertume pour Ristori, qui annonce, le 31 décembre 1911, qu'il se « retire spontanément de la bataille politique, et en particulier du journalisme », pour des « motifs simples et brefs » :

Je n'ai plus aucune confiance en l'émancipation du prolétariat et en la solution possible des grands problèmes sociaux qui constituent un sujet d'étude pour quelques penseurs passionnés et sincères. Les illusions d'autrefois quant aux bons résultats de la propagande et de l'éducation au sein des classes laborieuses ont complètement disparu de mon esprit. Il n'y reste désormais que l'amertume d'une horrible tromperie et l'impression froide et désolante de la terrible réalité<sup>177</sup>.

Ristori sort ainsi – presque – complètement du panorama de la presse anarchiste de langue italienne de São Paulo dans lequel il a eu pourtant un rôle prépondérant. Sa décision est largement commentée dans les colonnes de *La Battaglia* par de nombreux camarades qui s'en étonnent et qui regrettent le départ de Ristori.

La deuxième moitié de sa vie sera aussi mouvementée que la première<sup>178</sup>. Après le Brésil, Ristori ira en Argentine, en Uruguay, puis de nouveau au Brésil, toujours entre une expulsion et l'autre. En 1936, il est déporté vers l'Italie. À peine arrivé, il fuit vers la France.

---

<sup>176</sup> « In giro di propaganda », *La Battaglia*, a.II, n° 47, 18 juillet 1905.

<sup>177</sup> Oreste Ristori, « Lasciando il giornale. Ai compagni, agli amici, agli abbonati », *La Battaglia*, a.VIII, n° 335, 31 décembre 1911.

<sup>178</sup> Je tire ces renseignements du dossier de police d'Oreste Ristori conservé à l'Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, *ad nomen*. Voir aussi Carlo Romani, *Oreste Ristori, Una avventura anarquista*, São Paulo, FAPESP, ANABLUME Editora, 2002.

Là il erre d'un port à l'autre (Marseille, Le Havre, Bordeaux et s'aventure même sur le territoire belge jusqu'à Anvers), pour tenter de rejoindre sa compagne, Mercedes, restée au Brésil. À Paris, où il réside plus d'un an entre la fin de 1936 et 1938, il aurait même demandé l'aide de la LIDU et de Luigi Campolonghi. Certains racontent qu'il aurait pris part à la guerre d'Espagne, mais aucune source ne le confirme : clandestin en France, il avait intérêt à brouiller les pistes et à favoriser les rumeurs. La guerre qui éclate rend son projet de regagner le Brésil encore plus improbable. Il est parqué dans un camp à Paris, puis demande à regagner l'Italie. Après l'armistice du 8 septembre 1943, il est emprisonné à Florence. Le 26 novembre, il bénéficie d'une mesure de mise en liberté conditionnelle qui n'est pas appliquée du fait de ses antécédents politiques. Le 2 décembre, il est fusillé par mesure de représailles : la veille, un chef militaire fasciste avait été tué par des résistants.

La jeunesse de Damiani est presque aussi mouvementée que celle de Ristori. Ils se croisent d'ailleurs lors d'un séjour en résidence surveillée : peut-être à Porto Ercole ou aux Îles Tremiti en 1895<sup>179</sup>. Damiani a vingt et un ans lorsqu'il arrive au Brésil en 1897, et non en 1898, comme on l'écrit souvent, et comme il l'a dit lui-même à son biographe, tout en ajoutant qu'il n'a pas la mémoire des dates<sup>180</sup>. Damiani est une des plumes les plus efficaces de la presse anarchiste italo-brésilienne. Il est parmi ceux qui sortent le plus souvent du schéma de type journalistique, proposant de nombreux textes dramatiques, poésies, chroniques. Son premier texte publié au Brésil est d'ailleurs une poésie :

*T'ho conosciuta sudicia e cenciosa  
ricoperta di luridi brandelli,  
andar la fronte bassa... vergognosa  
gridando per le strade : I zolfanelli.*

Je t'ai connue sale et en loques  
couverte de haillons crasseux  
qui allait le front bas, honteuse,  
criant dans les rues : allumettes.

*Poi ti rividi al Corso : baldanzosa  
frustando una pattuglia di monelli ;  
superba d'una stola color rosa  
e cinti di un diadema i bei capelli.*

Puis je t'ai revue sur le Cours : audacieuse  
fouettant un groupe d'enfants ;  
superbe dans une étole rose  
tes beaux cheveux ceints par un diadème.

*Oh come avvenne ciò, chi t'ha comprata ?  
Tu vai tronfia sì tanto d'albagia...,  
quanto, figliuola mia, ti sei mutata !*

Oh, qu'est-il arrivé, qui t'a achetée ?  
Tu es toute bouffie de vanité et de suffisance  
Combien tu as changé, mon enfant !

*Bada però ch'un giorno non ti tocchi  
tornare in mezzo al fango della via*

Fais bien attention qu'il ne te faille pas, un jour,  
retourner dans la boue des rues,

<sup>179</sup> Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, fascicolo Oreste Ristori et fascicolo Gigi Damiani.

<sup>180</sup> Ugo Fedeli, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo*, Cesena, Edizioni « L'Antistato », 1954, p. 20-21.

*ricordati dei cenci e dei pidocchi*<sup>181</sup>.

n'oublie pas les haillons et les poux.

Damiani est aussi celui qui s'est sans doute le plus investi personnellement lors de son séjour brésilien. Curieusement, il n'a jamais été à l'origine d'aucun des périodiques auxquels il a collaboré (sauf, peut-être, des numéros uniques). C'est pourtant lui qui, en plusieurs occasions, prend la suite d'un directeur défaillant, empêchant la mort du journal. C'est le cas en 1898 avec *Il Risveglio*, en 1911 avec *La Battaglia*, en 1914 avec *La Propaganda Libertaria* et en 1916 avec *Guerra Sociale*. C'est aussi lui qui collabore le plus longtemps à la presse anarchiste de langue italienne publiée au Brésil, de 1897 à 1919 – les dates exactes de son séjour au Brésil –, avec à peine un ralentissement lorsqu'il s'installe au Paraná entre 1902 et 1908. Notons encore que son séjour au Brésil correspond à la période d'activité la plus intense pour la presse anarchiste en italien.

Enfin, Damiani connaît, contrairement à Cerchiai, Bandoni et Ristori, l'heure de gloire du prolétariat de São Paulo : la grande grève de juillet 1917. Il est aux premières lignes puisqu'il participe au Comité de Défense Prolétaire, qui négocie les revendications, aux côtés de deux autres Italiens, un socialiste et un anarchiste, et de trois anarchistes brésiliens. Après cette grève, et suite aux représailles qu'ont à subir les grévistes, commence pour Damiani une existence semi-clandestine qui se prolonge jusqu'à son expulsion en 1919. Plusieurs indices montrent que Damiani a en fait parfaitement mis en scène son départ : il a annoncé son désir de rentrer en Italie<sup>182</sup> à un moment qui lui semble propice, il a changé ses économies en liras, il a recueilli des documents et des témoignages, qui donneront d'ailleurs lieu à la publication d'une brochure<sup>183</sup> dès son retour en Italie. Et cette expulsion, au demeurant parfaitement illégale, comme celle de nombreux autres étrangers qui ont à subir les fureurs de la République brésilienne, arrive à propos pour Damiani puisqu'au Consulat italien, on aurait refusé de lui établir un passeport<sup>184</sup>. La page brésilienne est maintenant définitivement tournée, mais le répit est pour Damiani de courte durée. La nouvelle page qui s'ouvre est si longue et mouvementée, passionnante aussi, qu'elle mérite qu'on s'y attarde plus loin<sup>185</sup>.

Il n'y a malheureusement pas de portrait de femmes à proposer. Les femmes ont pourtant joué un rôle prépondérant dans l'histoire du prolétariat de São Paulo puisqu'elles représentaient une partie importante de la main d'œuvre, en particulier dans certains secteurs

---

<sup>181</sup> Gigi Damiani, « Ad una contessa », *La Birichina*, n° 25, 28 novembre 1897.

<sup>182</sup> « Ai compagni di lingua italiana », *A Plebe*, a.II, n° 1, 22 février 1919.

<sup>183</sup> Gigi Damiani, *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile*, Milan, Edizioni di *Umanità Nova*, juin 1920.

<sup>184</sup> « Dal Brasile », *Il Libertario*, La Spezia, a.XVII, n° 729, 4 septembre 1919.

<sup>185</sup> Voir III-2-1 b. Gigi Damiani est aussi au centre de l'inédit, *Poésie d'un rebelle*, joint à ce dossier.

comme le textile, qui a été à la pointe de la grève de 1917. Cependant, elles n'apparaissent guère de façon directe dans les journaux. Lorsqu'on croit voir une femme, l'apparition est souvent trompeuse : une signature féminine est en réalité le pseudonyme d'un rédacteur (par exemple Anna de' Gigli pour Alessandro Cerchiali), des femmes signent un texte qui a en fait été écrit par un homme. Lorsqu'une femme s'exprime directement, elle le fait souvent par rapport à son compagnon. De plus, sans s'autoriser à traiter une question de façon globale, les quelques femmes qui s'expriment abordent leur sujet en corrélation avec la question de la femme : la femme et la guerre, la femme et l'antimilitarisme, la femme et la religion, le travail de la femme, etc. D'autres textes signés par des femmes sont repris d'autres journaux (comme les textes de Leda Rafanelli) et ne reflètent donc pas la situation locale. Le sujet n'étant pas pertinent pris sous cet angle, j'aurais pu adopter une autre approche et étudier le discours sur les femmes. Malheureusement, les anarchistes italiens de São Paulo ne se distinguent guère de la majorité des hommes de leur temps et sont bien loin des propos et des pratiques avant-gardistes, sur ce sujet précis, de leur contemporain Giovanni Rossi, fondateur de la colonie Cecilia et promoteur de la famille polyandre. D'abord par des expressions qui sont tout à fait dans le ton de l'époque : la curiosité est un défaut exclusivement féminin ; la foule est comparée à une femme, « une femme de lupanar » ; pour éviter de subir ses actes imprévisibles, il faut « prendre la foule comme on prend une femme ». Il faut noter aussi les propos de certains rédacteurs qui, tout en affirmant que la femme est l'égale de l'homme, n'imaginent pas qu'elle puisse sortir du rôle de femme consolatrice, d'amie généreuse, de bonne mère et de compagne attentive, en somme du rôle de la bonne ménagère qui lénifie les fatigues de son homme. C'est d'ailleurs pour lui assurer ce rôle unique qu'on veut la sauver du « joug du capital ». L'homme est le sauveur et l'éducateur de sa compagne, qui est « comme l'argile dans les mains de l'homme qui l'aime<sup>186</sup> » et qui ne peut embrasser l'idéal anarchiste que par amour et non par prise de conscience politique. Le sujet là encore tournait vite court.

En reprenant dans cette synthèse les grands axes de ma recherche et en brossant ces quelques portraits, je fais apparaître les moments forts de mon travail, en particulier ceux que j'ai développés après la thèse. Le lien avec mes travaux ultérieurs et mes projets actuels, que

---

<sup>186</sup> Marcelle Cappy, « La scuola del marito », *Alba Rossa*, a.I, n° 15, 10 mai 1919. La femme qui signe cet article adopte pourtant des positions progressistes (féministes et socialistes) pour son époque. Voir <http://www.quercy.net/hommes/mcappy.html>.

je présente dans la troisième partie, apparaîtra ainsi plus clairement : dans d'autres zones géographiques et à des époques différentes, je continue à travailler sur le même groupe social, celui des classes non dominantes, à travers les aspects culturels essentiellement, tout en exploitant les méthodes de travail que j'ai "rodées" pour la thèse. Avant d'aborder cette troisième partie, et pour que cette synthèse soit complète, il ne me semble pas inutile d'évoquer aussi quelques questions pratiques liées à la thèse dont je retire quelques leçons et principes utiles pour aider les étudiants, dès le deuxième cycle, et pour suivre le parcours de futurs enseignants-chercheurs.

## II-3 Questions pratiques

J'ai apporté beaucoup de soin à la présentation de mon travail de thèse, bénéficiant jusqu'au bout des conseils de mes directeurs, toujours disponibles. Par souci de clarté, mais aussi pour rendre le texte vivant et accessible à tous, j'ai opté pour une présentation chronologique, tout en traitant ponctuellement quelques thèmes récurrents, pour éviter d'éventuelles répétitions. J'ai illustré le texte pour en faciliter la lecture : les cartes du Brésil et de l'État de São Paulo étaient indispensables ; d'autres documents donnent un aperçu du contenu des journaux (dessins humoristiques, entête des journaux, page culturelle) ; enfin les photographies, de personnages essentiellement, contribuent là encore à rendre le texte plus vivant et plus aéré. J'ai ajouté quelques documents annexes, privilégiant des documents d'archives particulièrement difficiles à consulter. J'ai enfin élaboré un index des noms, outil indispensable pour un travail de ce type, ainsi que des fiches bibliographiques pour chaque journal. Dans ces fiches, j'indique pour chaque titre quels sont les numéros disponibles et l'établissement où ils sont localisés. Je donne tous les renseignements concernant le journal lui-même : noms du ou des directeurs, des rédacteurs, sous-titre, devise, format, adresse, ainsi que les endroits, au Brésil et ailleurs, où les journaux ont des contacts.

Sur les conseils de Mario Fusco j'ai choisi de ne pas terminer dans l'urgence, pour "gagner" une année et ai paisiblement remis mon travail en février. La soutenance ayant été programmée en mai, sans la pression du mois de décembre, elle s'est déroulée dans une ambiance très agréable, d'ailleurs remarquée par l'un des membres du jury. Je garde donc un excellent souvenir de cette journée de mai 1994, ainsi qu'un sentiment de forte émotion et de grand bien-être, un peu comme le marcheur qui quitte ses lourdes chaussures après une journée de randonnée en montagne : le cœur et le corps sont à la fois légers et pleins de sensations liées à l'effort fourni et à la beauté de la tâche accomplie. Je suis très reconnaissante envers Mario Fusco d'avoir accompagné cet événement, pour lui presque routinier mais fondamental pour moi, de beaucoup de gentillesse et de chaleur humaine, d'une grande sensibilité aussi, et envers Jean-Charles Vegliante d'avoir évoqué les liens d'amitié qui se sont créés au fil des patients entretiens qu'il a eus avec moi pendant plusieurs années et des rencontres au sein du centre de recherches CIRCE.

Tous deux ont aussi apporté un grand soin à la constitution du jury. Eux-mêmes, ayant suivi de près mon travail depuis le début, en faisaient partie, l'un en tant que président, l'autre comme rapporteur, conformément aux habitudes de l'époque. Un troisième italianiste était présent, Gilbert Bosetti de Grenoble 3, qui a confié, le jour de la soutenance, avoir été touché

par le sujet car l'un de ses grands-pères avait connu une expérience migratoire au Brésil. Deux historiens complétaient le jury, Robert Paris de l'EHESS, spécialiste de l'Histoire des Idées et membre du CEDEI, et Angelo Trento, spécialiste de l'émigration italienne au Brésil, professeur à l'*Istituto Orientale* de Naples. J'avais eu l'occasion de les rencontrer tous deux au cours de mes recherches et ils s'étaient montrés très disponibles à mon égard.

Comme le veut la règle, le président du jury m'a donné la parole pour que je présente mon travail : j'ai exposé mes choix méthodologiques, les problèmes rencontrés, les hypothèses et les solutions proposées, et j'ai essayé de donner une idée de l'ampleur du travail accompli, en particulier du point de vue documentaire. Chaque membre du jury est ensuite intervenu à son tour. J'ai été d'autant plus sensible à la pertinence des questions et aux éloges que j'ai pu apprécier la lecture très approfondie que chacun a faite de mon travail. Dans le rapport de soutenance, on veut bien souligner l'originalité de la recherche, l'immensité du travail d'archives, la pertinence de l'analyse des textes, la qualité de la présentation et de l'expression, la qualité et la précision des traductions. Sont également mis en évidence le caractère précieux de l'appareil critique (en particulier les fiches bibliographiques des journaux) et de l'iconographie et le bon usage – un des membres parle de « flair<sup>187</sup> » – qui a été fait des sources, en particulier des sources policières.

La principale critique sur la forme concerne la conclusion qui n'est pas assez étoffée et se limite à quelques pages « très denses », qui témoignent d'un « art consommé de la synthèse ». Les membres du jury émettent des avis partagés sur le choix du plan chronologique : s'il est naturel et permet une « historicisation minutieuse » et un exposé « vivant », il présente l'inconvénient de disperser les réflexions<sup>188</sup>. Robert Paris s'est montré le plus pointilleux dans ses remarques, qu'il appelle des « regrets » et non des « reproches ». Il est aussi celui qui exprime le plus chaleureusement son souhait de voir ce travail publié. Je n'ai pas pu exaucer totalement ce souhait puisque seule la partie sur la Cecilia est devenue un ouvrage. Ma thèse est toutefois disponible en ligne sur le site RA (Recherches sur l'anarchisme) de l'Université de Montpellier 3<sup>189</sup>.

J'ai eu la chance de voir mon parcours de chercheur déboucher immédiatement après ma thèse sur un emploi d'enseignant-chercheur à l'Université. Le tour de France que j'ai

---

<sup>187</sup> Robert Paris s'exprime ainsi à propos de mon analyse du rapport d'Alliata-Bronner. Voir II-2-2.

<sup>188</sup> Je récusé cependant la critique d'Angelo Trento à propos de l'anarcho-syndicalisme, au sujet duquel je privilégie selon lui « trop exclusivement les sources primaires par rapport aux données historiographiques ». Sur ce point précisément, comme je l'ai rappelé plus haut, les sources primaires contredisent l'"éclairage" qu'apportent certains historiens, dont Angelo Trento lui-même suit les traces. Voir II-2-3 a. La critique me semble donc tomber d'elle-même.

<sup>189</sup> Voir [http://raforum.apinc.org/article.php3?id\\_article=661](http://raforum.apinc.org/article.php3?id_article=661) Merci à Ronald Creagh d'avoir accueilli mon texte sur le site qu'il a créé.



effectué pour me présenter aux auditions m'a permis de mesurer les différents fonctionnements des commissions de spécialistes, une expérience que j'ai depuis enrichie en étant moi-même membre de plusieurs commissions. J'avais à mon actif une bonne expérience dans l'enseignement secondaire et supérieur, une agrégation, une thèse avec la meilleure mention possible, quelques articles publiés, un profil scientifique cohérent. Malgré un service d'enseignement complet, je n'avais pas déserté les lieux de la recherche universitaire, en particulier à Paris 3. Pour l'oral qu'il me fallait encore présenter lors des auditions, je m'en suis tenue à ma règle d'or : rester soi-même<sup>190</sup>.

---

<sup>190</sup> Les ex-candidats à des concours de recrutement dans l'enseignement supérieur s'amuseront à visionner le court-métrage d'Emmanuel Bourdieu, *Candidature* (Cassette VHS, Paris, 4 à 4, 2001), qui décrit une campagne de recrutement dans une université de province. Trains, bus, couloirs, portes et escaliers se succèdent jusqu'à la petite salle où se décide l'avenir des candidats. Coups bas (et même un « coup de Jarnac » au sens propre puisque le candidat laisse son concurrent endormi dans le bus qui a pour terminus Jarnac), discussions dans les couloirs, échanges de bons procédés. Le jargon lui-même est authentique. Jusqu'à ce que des crus mots éclatent : « Ce n'est pas à vous qui organisez cette mascarade de me donner des leçons de correction. Je veux dénoncer ici des pratiques injustes. Vous savez très bien que le poste est réservé. »

### III- Installation en tant qu'enseignant-chercheur : l'italien parmi les langues

Ayant surmonté cette dernière épreuve, j'étais très heureuse d'arriver à l'Université, d'y retrouver les étudiants et un milieu propice à la recherche. J'ai aussitôt découvert un aspect du métier d'enseignant-chercheur que je ne connaissais pas, le travail administratif. Première italianiste titulaire à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Toulon, j'ai organisé l'enseignement de l'italien, procédé au recrutement d'enseignants vacataires, à l'accueil des nouveaux collègues. On m'a confié d'autres charges, en dehors de l'italien, parmi lesquelles celles d'encadrer la filière LEA. Cette responsabilité m'est revenue dans une période particulièrement enthousiasmante (de 2003 à 2005), puisqu'il s'est agi de mettre en place la réforme LMD, de proposer une nouvelle organisation des enseignements de Licence et des séjours à l'étranger pour les étudiants et de diriger une équipe pédagogique constituée d'une cinquantaine d'intervenants, en anglais, espagnol, italien et allemand, mais aussi économie, gestion, droit, etc. Mes activités ont été influencées par le contexte dans lequel j'ai évolué à l'Université de Toulon où j'ai eu à défendre « l'italien parmi les langues<sup>191</sup> », aussi bien sur le plan administratif, que pédagogique. Ce contexte a également eu des répercussions<sup>192</sup> sur mes choix dans le domaine de la recherche.

Au moment d'évoquer ma pratique de l'enseignement de la langue et de la civilisation italiennes et de montrer la façon dont s'articulent mes travaux de recherche depuis mon entrée à l'Université, il me faut aussi mettre en évidence l'imbrication très étroite de mes activités d'enseignant-chercheur avec mon parcours familial.

---

<sup>191</sup> Je tire l'expression du titre que j'ai donné à mon intervention au séminaire CIRCE : « L'italien parmi les langues. LEA : Quelles perspectives pour la recherche », 28 mai 2005. De cette intervention, j'ai tiré un article *Pour une recherche en LEA. Domaine italien*, CIRCE, septembre 2006, <http://circe.univ.paris3.fr> rubrique *Publications*

<sup>192</sup> Voir III-2.

### III-1 Enseignement : retour sur les origines

Je n'ai jamais eu d'expérience familiale linguistique liée à l'italien. Certes, j'avais entendu, dans ma petite enfance, le parler très étrange de ma grand-mère paternelle, qui a fini par ne plus parler ni sa langue ni le français, et j'avais aussi dans l'oreille l'accent de ma grand-mère maternelle qui, elle, parlait très bien français, et le lisait d'ailleurs. J'avais eu l'occasion de m'étonner que, sachant si bien le français, la *nonà*, comme nous l'appelions en famille, se soit toujours refusée à l'écrire : elle a vite pris l'habitude de me demander de lui écrire le brouillon des petits mots qu'elle envoyait à ses enfants ou petits-enfants, consciente qu'elle ne maîtrisait pas toutes les finesses de sa langue d'adoption. J'entendais la *nonà* prononcer des mots dans une autre langue que le français, en frioulan mais pas en italien. C'est en musique que j'ai surtout entendu l'italien, certaines chansons étant réservées aux grandes réunions familiales. Il y avait aussi quelques disques : des chanteurs à la mode et des chansons napolitaines. Je connaissais enfin les possibilités de communication, en italien ou en dialecte, de mes parents et, surtout, de mes oncles et tantes, tous plus âgés et, par conséquent, plus proches de la langue parlée par mes grands-parents. Mais je n'y avais pas moi-même accès, si ce n'est de façon indirecte, par l'influence de cette langue sur le français parlé en famille. Quelques expressions que j'entendais chez mes grands-mères m'amusaient parce que j'étais en mesure de percevoir qu'elles les calquaient sur l'italien. J'ai mis plus longtemps à découvrir que d'autres expressions que j'utilisais moi-même étaient imprégnées d'italien : par exemple *cafetière* ou *caler* une carte sur le tapis de jeu. À ce bagage linguistique sommaire, il faut ajouter les traditions culinaires, du Frioul et de l'Ombrie (du côté paternel), le jeu de *scopa*, la *morra*, ainsi que toutes les histoires du passé que ma grand-mère maternelle m'a racontées.

Mon propre parcours en italien commence véritablement avec l'apprentissage d'une deuxième langue au collège. L'alternative aurait été d'étudier l'allemand dont l'enseignement était fortement implanté en Moselle, ma région d'origine, liée linguistiquement et historiquement à l'Allemagne et au monde germanique. Mon bagage linguistique en allemand était d'ailleurs du même ordre que mon bagage en italien : des mots passés dans le langage courant, une oreille "dressée" aux sons germaniques, des influences culinaires, des traditions populaires, une présence très proche, dans la vie quotidienne, du Luxembourg – où, certes, on parle le luxembourgeois, mais où l'allemand a aussi une place prépondérante –, et même des attaches familiales par alliance.

Le hasard a voulu que mon passage en quatrième au collège Émile Zola d'Audun-le-Tiche (Moselle) coïncidât avec l'ouverture de l'enseignement de l'italien en deuxième langue. Nous avons été une vingtaine d'élèves à profiter de cette ouverture. Je ne pense pas me tromper en disant que le groupe n'était constitué que d'élèves d'origine italienne, de deuxième ou troisième génération<sup>193</sup>. Certes, tous les élèves d'origine italienne du collège ne choisissaient pas d'étudier l'italien. Sans doute cette idée circulait-elle déjà selon laquelle les bons élèves devaient étudier l'allemand. Certains, peu nombreux, maîtrisaient déjà l'italien oral de par leurs habitudes familiales. D'autres ne voyaient aucun intérêt à étudier cette langue<sup>194</sup>.

Dans les directives émanant de l'Inspection d'italien, le fait d'avoir des origines familiales italiennes n'a jamais été un argument pour inciter les élèves à étudier l'italien, toujours présenté comme langue de culture ou comme langue utile dans les milieux commerciaux et économiques, souvent non valorisée dans les familles elles-mêmes<sup>195</sup> où l'on ne parle pas « le bon italien ». Ce lien entre l'apprentissage de l'italien et l'origine des élèves est pourtant très facile à vérifier dans les faits, que ce soit de façon empirique<sup>196</sup> ou d'après une analyse statistique de résultats d'enquête<sup>197</sup>, aussi bien du point de vue de l'origine des élèves ou étudiants que de celle des enseignants. Selon les régions et la concentration de la présence italienne, même ancienne, les proportions sont bien sûr différentes. Mais quel enseignant d'italien n'a pas eu à faire avec des élèves ou des étudiants si attachés

---

<sup>193</sup> Cela m'a été confirmé par mon enseignante d'alors, Marie-Christine Trotta, elle-même fille d'Italiens émigrés dans la région thionvilloise. Le collège Émile Zola, dont les effectifs ont baissé de moitié par rapport aux années soixante-dix (moins de trois cents élèves en 2003-2004), continue de dispenser l'enseignement de l'italien et de l'allemand en seconde langue. L'enseignante en poste en 2003-2004, Ange-Lise Guerci, m'informe que, malgré d'assez fortes pressions de la part de collègues germanistes, environ un tiers des élèves choisissent l'italien en deuxième langue.

<sup>194</sup> Sur la question de la langue, voir les travaux de Jean-Charles Vegliante, en particulier « L'italien. Une italoophonie honteuse », *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, sous la direction de Geneviève Vermès, Paris, L'Harmattan, 1988 et « De l'entre-deux langues à une langue de plus : expression décentrée, expression poétique », *Bilinguisme : Enrichissements et conflits*, Actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var les 26, 27 et 28 mars 1998, réunis par Isabelle Felici, Paris, Éditions Honoré Champion, 2000.

<sup>195</sup> Je renvoie à nouveau aux travaux de Jean-Charles Vegliante. Voir aussi Klaus Gerth, « La société française face au bilinguisme : la réglementation de l'Éducation nationale en tant que reflet des interrogations d'une culture singulière et plurielle », *Bilinguisme : Enrichissements et conflits*, Actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var, *op. cit.*

<sup>196</sup> Depuis 1995, j'estime au tiers, pour quelques groupes à la moitié, le nombre des étudiants de licence et de maîtrise ayant au moins un ascendant italien, sur une moyenne par année de 19 étudiants en licence et 11 en maîtrise.

<sup>197</sup> Voir les résultats de l'enquête menée dans les années 1980 à Paris 3 auprès des étudiants d'italien. « Contribution à l'étude de l'intégration des secondes et troisièmes générations d'origine italienne en région parisienne », *Gli italiani all'estero n°2, Passages des Italiens*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, CIRCE, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1988. Voir aussi Jean-Charles Vegliante, « L'italiano e le altre lingue nel sistema francese », *Quelques autres Italies, Les Langues Néolatines*, 1983.

sentimentalement à l'Italie et à l'italien, au point de se déclarer prêts à partir le lendemain même pour l'Italie ?

Du point de vue officiel et administratif, cette dimension affective et humaine n'a pas été prise en compte. Au contraire, comme je l'ai constaté dans plusieurs collèges où j'ai enseigné, s'est plutôt répandue la pratique de décourager les bons élèves d'étudier l'italien réputé destiné aux classes de faible niveau. Il m'est ainsi arrivé d'intervenir auprès du principal d'un collège, à la demande de la famille, en faveur d'une bonne élève de cinquième, d'origine italienne et attirée par l'italien, qu'on essayait de dissuader de suivre la voie de son choix. Récemment, la Société des italianistes de l'enseignement supérieur a ajouté l'élément des origines familiales à son argumentaire en faveur de l'apprentissage de l'italien<sup>198</sup>, mais n'est-ce pas déjà trop tard ? On peut s'associer aujourd'hui encore aux regrets exprimés par Jean-Charles Vegliante à la fin des années quatre-vingts :

On se demande comment on a pu continuer d'enseigner une langue vivante sans profiter de la présence, parfois tout à côté des salles de classe, de parlants de langue maternelle. Par rapport à d'autres langues vivantes de notre système éducatif, cela n'aurait-il pas été un atout pour la langue italienne, qui en a traditionnellement si peu ? Et cela n'aurait-il pas valorisé quelque peu les enfants d'immigrés italiens, si souvent par ailleurs en difficulté scolaire ?<sup>199</sup>

J'ai pour ma part mis à profit le fait d'avoir une grand-mère italienne, qui m'a transmis l'histoire familiale et sans doute aussi ses regrets d'avoir quitté l'Italie. Ses récits ont laissé en moi une sensation de mystère que j'ai vite eu envie de percer : je me suis livrée, dès la classe de troisième, à ma première enquête orale et à mon premier travail de recherche. Le sujet en était la chanson *Chi vuole con le donne* que ma grand-mère avait, par le passé, beaucoup chantée et qui était redevenue d'actualité grâce au film de Luchino Visconti, *Mort à Venise* (1971)<sup>200</sup>. Le drame évoqué dans cette chanson s'était déroulé sous les yeux de ma grand-mère alors qu'elle était jeune ouvrière, vers 1915-1916 (elle avait treize ou quatorze ans), dans l'usine textile Gallo de Chivasso (province de Turin). Une de ses camarades de travail, enceinte des œuvres d'un jeune homme parti travailler à Turin où, disait-on, il avait trouvé une autre amie, s'était suicidée en se jetant dans le Pô. La description que ma grand-mère

---

<sup>198</sup> Voir les « Suggestions pour l'organisation d'un Forum Italie (Pour une redécouverte de l'Italie) », document diffusé sur le Bulletin électronique de la SIES en février 2004. Du côté italien, on peut noter que l'un des thèmes de la « III settimana della lingua italiana nel mondo » (octobre 2003) est lié à l'émigration italienne, mais uniquement « Per i paesi extra-europei, dove sono presenti importanti comunità di origine italiana (Nord e Sud America, Australia) », [http://www.esteri.it/4\\_28\\_67\\_80\\_89\\_176.asp](http://www.esteri.it/4_28_67_80_89_176.asp).

<sup>199</sup> Jean Charles Vegliante, « L'italien. Une italo-phonie honteuse », art. cit., p. 250.

<sup>200</sup> « Chi vuole con le donne aver fortuna. Ensemble folklorique D. P. », *Mort à Venise. Bande originale du film de Luchino Visconti*, Production Bast Records, s.d. Chanson déjà citée au I-3-2.

avait faite du cadavre de la jeune fille, et que je relis dans le petit texte que j'ai redécouvert au hasard d'un déménagement<sup>201</sup>, ôte tous les doutes que l'on pourrait avoir sur la validité du témoignage. J'ai éprouvé un grand plaisir en faisant écouter la chanson à mes camarades de classe, en leur expliquant l'histoire que m'avait racontée ma grand-mère et le texte de la chanson que j'avais moi-même retranscrit (et, à l'époque, tapé à la machine et reproduit au papier carbone), l'enseignante m'ayant laissé une liberté totale pour présenter mon travail.

Mon parcours scolaire s'est ensuite poursuivi au lycée en section scientifique – comme c'était alors le lot des bons élèves –, où l'apprentissage de l'italien a conservé pour moi ce statut d'activité récréative par rapport aux matières scientifiques pour lesquelles je n'avais finalement pas un très fort penchant. Au moment du choix de l'orientation post-baccalauréat, l'information m'est parvenue de l'existence de la nouvelle filière LEA. Mon goût pour les langues a fait le reste. Les universités de l'académie dont je dépendais n'offrant pas alors de filière LEA anglais-italien, ce fut un véritable parcours du combattant pour m'inscrire dans une université parisienne avec un baccalauréat obtenu en province. Mes parents, qui ne pouvaient m'aider à me frayer un chemin dans les méandres jargonnant des filières, des grandes écoles, des classes préparatoires m'ont, à cette occasion, apporté une aide très concrète en réussissant à convaincre une secrétaire un peu rigide, qui exigeait un document officiel certifiant que l'Université de Nancy n'offrait pas la formation qui m'intéressait (sans proposer d'autres solutions, téléphoniques notamment), de bien vouloir me donner malgré tout un dossier d'inscription à remplir pendant qu'eux-mêmes faisaient, dans la journée, l'aller et retour entre Paris et Nancy pour obtenir le dit document dans les délais. L'obstacle administratif ayant été surmonté, je me suis rapprochée de l'italien et de l'Italie à Paris, que j'ai pu connaître à travers le cinéma, les bibliothèques, les librairies et d'autres visages de l'immigration italienne, avant mes premiers voyages en Italie et mon année d'assistantat de français en Toscane. J'ai ensuite assez vite bifurqué vers un double DEUG LEA anglais-italien et LLCE italien, puis vers une licence et une maîtrise LLCE, les concours d'enseignement devenant alors le débouché naturel de ma formation. Je constate à ce propos que, si le thème de recherche sur l'émigration italienne m'est apparu comme une évidence, dès la maîtrise<sup>202</sup>, je dois plutôt mon entrée dans l'enseignement de l'italien à une série de coïncidences, comme si, pour le dire avec un certain fatalisme, une voie avait été tracée pour moi, que les circonstances m'ont poussée à suivre, avec un enthousiasme toujours renouvelé.

---

<sup>201</sup> Voir en annexe une reproduction de ce document.

<sup>202</sup> Voir I-1.

Les mois nécessaires à la préparation du concours de l'agrégation (d'octobre 1985 à juin 1986) restent cependant dans ma mémoire comme une parenthèse très abstraite par rapport à la réalité du métier d'enseignant que j'allais découvrir. J'étais entrée dans une sorte de jeu dont il était indispensable de bien maîtriser les règles. Ma formation à l'Université de Paris 3 et mon séjour de deux années en Italie m'y avaient particulièrement bien préparée. Ne venant à Paris qu'une fois par semaine pour suivre les cours à Paris 3, j'étais de plus géographiquement éloignée de l'atmosphère, somme toute infantilissante, de compétition qui régnait dans les couloirs et, surtout, dans les escaliers du Grand Palais, que certains s'acharnaient à monter et descendre pour suivre à la fois les cours de Paris 3 et Paris 4.

Être admise à ce concours n'était pas pour moi un but mais un moyen : enseigner, et donc être indépendante financièrement, pour continuer à mener des recherches. La pensée de reprendre bientôt un travail de recherches m'a soutenue tout au long des épreuves. C'est d'ailleurs le jour des résultats que s'est précisée l'idée de mon sujet de DEA : j'avais rencontré fortuitement Jean-Charles Vegliante à la bibliothèque du Grand Palais et la longue conversation que nous avons eue à ce propos m'a aidée à patienter jusqu'à l'heure fatidique.

Ma forte motivation pour la recherche ne m'a pas empêchée de prendre très à cœur mon travail d'enseignante. Cela m'a été d'autant plus facile que j'ai la chance de pouvoir faire le lien entre mon enseignement et mes recherches, à travers les cours de traduction<sup>203</sup> et surtout de civilisation que j'assure en premier et deuxième cycles<sup>204</sup>, comme en témoigne l'ouvrage paru en 2006, intitulé *Racines italiennes*<sup>205</sup>. Il s'agit d'un recueil de travaux d'étudiants effectués dans le cadre des cours de civilisation italienne. Pour cette publication, je n'ai sélectionné que des travaux ayant trait à l'émigration italienne et à l'immigration en Italie. Même s'il faut bien continuer à constater « le manque d'intérêt des universitaires en général – surtout italianisants – pour l'émigration italienne<sup>206</sup> », les étudiants y sont au contraire très

---

<sup>203</sup> Ma pratique pluriannuelle de la traduction s'est concrétisée en 2003 avec la publication d'une traduction par mes soins d'un ouvrage historique, Ettore Cinnella, *Nestor Makhno et la révolution ukrainienne*, Lyon, ACL, 2003, puis d'un entretien sociologique : « Éloge du cidre », Entretien avec Amedeo Bertolo (*professore associato* d'économie à la faculté d'agronomie de l'Université de Milan), Mimmo Pucciarelli et Laurent Patry, *L'anarchisme en personnes*, ACL, Lyon, 2006, p. 149-221. D'autres travaux de traduction sont en cours, en particulier l'entretien avec Giampietro Berti, *professore ordinario* d'Histoire contemporaine à l'Université de Padoue, toujours pour les éditions ACL.

<sup>204</sup> Par ailleurs, un projet d'école doctorale Droit-Lettres, actuellement à l'étude, a été élaboré en 2006 à l'Université de Toulon ; j'y ai été associée pour le domaine italien.

<sup>205</sup> *Racines italiennes*, textes recueillis par Isabelle Felici, Laboratoire Babel de l'Université du Sud Toulon-Var, 2006. Cette publication a pu voir le jour grâce à une subvention du Conseil Régional PACA. Je renouvelle ici mes remerciements à toutes les personnes qui ont appuyé cette initiative. Voir en annexe l'annonce de parution de cet ouvrage, ainsi que l'appel à contribution pour une deuxième publication dans le prolongement de *Racines italiennes*, intitulée *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*

<sup>206</sup> Jean Charles Vegliante, « L'italien. Une italophonie honteuse », art. cit., p. 239.

sensibles dans la mesure où ils peuvent s'y impliquer personnellement. Ces sujets sont abordés de façon très diversifiée :

– par le biais de l'actualité (présence des étrangers en Italie<sup>207</sup>, phénomènes très médiatisés des bateaux qui échouent sur les côtes italiennes et des étrangers en situation irrégulière, etc.) ;

– en faisant le lien avec l'autre langue étudiée en LEA (obligatoirement l'anglais à Toulon) et en s'intéressant à l'émigration italienne vers des pays anglophones<sup>208</sup> ;

– en étudiant l'immigration italienne dans leur pays d'origine (en Suède, par exemple, ou en Tunisie) ou leur ville d'origine<sup>209</sup> (La Seyne sur Mer ou les villages de l'arrière-pays toulonnais) ;

– enfin, des étudiants d'origine italienne, s'appuyant sur les témoignages de membres de leur famille, sur des documents familiaux soigneusement conservés, sur un ouvrage publié par un parent qui a déjà effectué cette recherche des origines<sup>210</sup>, choisissent de retracer l'histoire de leur famille. Cette démarche, que j'ai adoptée depuis des années dans le cadre de mes cours, est dans le droit fil de ce que propose Jean-Charles Vegliante, pour l'étude de l'immigration italienne en France :

par une série de petites recherches s'appuyant, si possible, sur des entretiens, des prosopographies, des archives familiales etc. et interprétées grâce à tous les outils à disposition : historiques, mais aussi sociologiques linguistiques psychologiques, « littéraires » et de théorie de la réception – y compris la traductologie – comme n'importe quel phénomène à large diffusion culturelle<sup>211</sup>.

Si ces travaux d'étudiants présentent un intérêt du point de vue de la recherche, ils ont aussi un intérêt pédagogique : le type de sources utilisées limite les défauts que les étudiants ont souvent bien du mal à corriger et la perspective de la publication incite à plus de rigueur dans l'expression et l'exposition des idées. De ce fait, la rédaction de ce dossier de civilisation, qu'il porte ou non sur un sujet lié aux mouvements migratoires, est une excellente

---

<sup>207</sup> Sur la présence albanaise, voir Rachèle Buttigieg, *Albanesi in Italia : alla ricerca di soluzioni*, mémoire de maîtrise sous la direction d'Isabelle Felici, Université de Toulon et du Var, 2001.

<sup>208</sup> A ce propos, notons qu'une étudiante, désireuse de mettre à profit la double formation reçue en LEA, a choisi de travailler sur les enjeux de l'intervention italienne en Irak aux côtés des États-Unis : Claudia Estellon, *Intervento americano in Iraq : l'Italia dice di sì*, mémoire de maîtrise sous la direction d'Isabelle Felici, Université du Sud Toulon-Var, 2004.

<sup>209</sup> Un mémoire de Master sur l'immigration italienne dans le Var est en cours en 2006-2008.

<sup>210</sup> Une étudiante s'est appuyée sur l'ouvrage rédigé par son père : René Mazzocchi, *Sillio. Roman*, Éditions Nicolas, Luisant, Imprimerie Durand, [1998].

<sup>211</sup> Jean-Charles Vegliante, « Italiani in Francia : assimilazione e identità, a seconda delle generazioni di immigrazione », Convegno *Altreitalie, Emigrazione italiana : percorsi interpretativi tra diaspora, transnazionalismo e generazioni*, Fondazione Agnelli, Turin, 29-30 mars 2004, actes à paraître.



préparation au mémoire de master de recherche que certains étudiants licenciés en LEA choisissent de rédiger, plutôt que de poursuivre leur cursus en master professionnel. Ce choix confirme les possibilités de recherche en LEA, rarement exploitées. C'est aussi pour moi l'occasion de m'aguerrir à la direction de recherches.

### III-2 Recherche : italianité et interculturalité

Les possibilités de recherche en LEA sont sous-estimées<sup>212</sup>, cette filière n'ayant pas encore acquis, en la matière, ses lettres de noblesse. Nombre d'italianistes, amenés à y enseigner, ont souvent pour seul souci de la quitter au plus vite. Sans doute se sentent-ils mal préparés à cet enseignement, étant donné la formation universitaire traditionnelle que la plupart ont reçue. Malgré tout, la filière recrute de plus en plus souvent des enseignants-chercheurs au profil civilisationniste, même s'il y a encore beaucoup de retenue, dans les milieux italianistes, à traiter les questions de civilisation au sens où l'entendent, par exemple, les anglicistes<sup>213</sup>. Le programme « L'Italie vue d'ici » du Centre de recherche CIRCE de Paris 3<sup>214</sup> reste une exception<sup>215</sup>.

L'ensemble de mes travaux se présente sous cette étiquette CIRCE, mon centre de recherche d'origine, ce qui n'empêche pas mon implication dans le laboratoire de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Sud Toulon-Var, Babel<sup>216</sup>. Cette double appartenance n'a rien de contradictoire et permet des échanges fructueux : des membres de CIRCE ont participé à tous les travaux (revues et colloques) interdisciplinaires que j'ai entrepris au sein de Babel et l'italien est fortement représenté dans les initiatives portées à terme par Babel. C'est dans ce contexte, à la fois italianiste et interdisciplinaire, que se déploient mes activités de recherche.

Les paragraphes qui suivent retracent les chemins parcourus depuis ma thèse, en intégrant les projets en cours, mais sans revenir sur les articles et ouvrages qui sont dans le prolongement de ce doctorat et qui ont déjà fait l'objet d'un compte rendu dans la deuxième partie de cette synthèse. Mes travaux concernent les déplacements de populations (émigration et immigration) dans l'Italie des XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Ce thème général se décline de

---

<sup>212</sup> Voir Isabelle Felici, *Pour une recherche en LEA. Domaine italien*, <http://circe.univ-paris3.fr>, cit.

<sup>213</sup> Voir sur ce point les textes réunis par Gilles Leydier dans *La civilisation : objet, enjeux, méthodes, Babel*, Revue de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Sud Toulon-Var, n°9, premier semestre 2004.

<sup>214</sup> Voir les interventions au séminaire CIRCE, dans le cadre du programme « L'Italie vue d'ici » : Carina Boschi, « L'enseignement des Langues Étrangères Appliquées, ou le Mythe d'une économie dans l'oubli civilisationnel : quelques *cas d'école* italiens », 17 janvier 2004 ; Carla Zudini, « L'approche de la presse quotidienne italienne dans le cadre de l'enseignement des Langues Étrangères Appliquées », 15 mai 2004 ; et ma propre intervention « L'italien parmi les langues. LEA : Quelles perspectives pour la recherche », 28 mai 2005. CIRCE prévoit une publication de ces interventions.

<sup>215</sup> C'est bien timidement que le programme du CAPES d'italien propose des questions de civilisation à l'écrit, d'ailleurs en liaison avec la littérature, contrairement à ce que pratiquent les hispanistes. Les manuels d'italien, des plus récents aux plus anciens, proposent pourtant tous une approche de la société italienne à laquelle les enseignants du secondaire doivent bien se préparer. Sur les concours d'enseignement, un travail de recensement a été amorcé par Georges Saro, *Pour une histoire de l'italianisme en France. Les programmes d'agrégation de 1900 à 1939*, Monographies du CIRMI, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1996.

<sup>216</sup> <http://babel.univ-tln.fr>

trois façons : à travers une approche littéraire ; par le biais de la mémoire, celle des immigrés eux-mêmes ou de leurs descendants et celle qui peut être “récupérée” par le travail d’archives ; enfin par la confrontation de l’expérience migratoire italienne à d’autres déplacements comparables. On retrouve cette articulation dans le recueil de publications joint à cette synthèse. La forte imbrication de ces trois thèmes entre eux montre la cohérence des travaux présentés et le dynamisme de ma ligne de recherche.

### III-2-1 Approches littéraires de l'émigration italienne

J'ai à plusieurs reprises traité de l'émigration italienne à travers des textes littéraires, qu'il s'agisse d'œuvres d'écrivains reconnus, qui évoquent la question du déplacement des populations, ou d'émigrés italiens, notamment de militants politiques.

#### III-2-1 a Production littéraire des anarchistes italiens au Brésil

Quelle autre épithète que « littéraire<sup>217</sup> » utiliser pour qualifier les nombreux textes non journalistiques, publiés par les journaux anarchistes de langue italienne au Brésil entre 1890 et 1920, qui prennent la forme de sonnets, d'odes, de textes dramatiques, etc. ? Même s'il ne s'agit pas de faire de l'art pour l'art, c'est sous cette forme poétique ou dramatique que s'expriment souvent le mieux les humeurs, les émotions, les révoltes et surtout qu'elles sont le mieux transmises, car « aujourd'hui le peuple lit, mal, mais il lit et il faut écrire aussi pour lui, pour les humbles pour qui les portes de la Tour d'Ivoire restent fermées et le Mont Thabor difficile à escalader<sup>218</sup> ». Par ailleurs, le peuple se rend aussi aux fêtes champêtres, soirées de propagande et autres manifestations culturelles déjà évoquées, qui sont autant de moyens de diffuser ces textes. Je renvoie ici au compte rendu des travaux que j'ai rédigés sur les questions littéraires et culturelles dans le prolongement de ma thèse de doctorat<sup>219</sup>.

#### III-2-1 b Biographie littéraire de Gigi Damiani

Parmi les rédacteurs italiens des journaux anarchistes au Brésil, Gigi Damiani est celui dont la production littéraire est la plus importante, comme cela a déjà été souligné<sup>220</sup>. Lors de mes recherches doctorales, j'avais recueilli, en même temps que le matériel concernant

---

<sup>217</sup> Sur cette question, voir l'article de Jean-Charles Vegliante dans « De l'entre-deux langues à une langue de plus : expression décentrée, expression poétique », *Bilinguisme : Enrichissements et conflits*, Actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var, *op. cit.*, p. 187-204.

<sup>218</sup> Gigi Damiani, « *Os Malditos*, Note bibliografiche », *La Battaglia*, n° 235, 31 octobre 1909.

<sup>219</sup> Voir II-2-3. Voir aussi « Poésies d'émigrés italiens parues dans la presse anarchiste brésilienne au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », Introduction et notes à Gigi Damiani, « *Viaggiando (La gente che s'incontra)* » et « *Anarchistes italiens au Brésil 1890-1920. Apports culturels* », art. cit.

<sup>220</sup> Voir II-2-4. Qu'il me soit permis de remercier ici le professeur Jean Guichard, empêché le jour de la soutenance de cette Habilitation à diriger des recherches, pour les encouragements exprimés dans son pré-rapport à propos de cette biographie littéraire de Gigi Damiani et de citer ses propos : « Ce travail nouveau contribue à ouvrir le champ de la recherche française à un domaine – généralement ignoré, sinon méprisé, par la culture dominante, par l'Université et par l'italianisme français –, celui de la culture « populaire » sous ses différentes formes, fables, proverbes, poésie, théâtre (dont le théâtre de marionnettes), chanson, etc. [...] Madame Felici enrichit ainsi l'étude des rapports entre littérature et politique, qui fut de grand intérêt dans les années 70, y compris chez quelques italianistes, mais qui a été plus négligée depuis par la recherche universitaire. » (p. 2)

Damiani dans sa période brésilienne, tous les textes publiés après son départ du Brésil et les documents de police établis après son retour en Italie. L'ensemble est suffisamment conséquent (plus d'une vingtaine de brochures et plusieurs cartons à l'*Archivio Centrale dello Stato*) pour avoir fait germer l'idée d'une étude entièrement consacrée à Damiani. Le rôle de premier plan qu'a tenu Damiani dans l'anarchisme italien, notamment aux côtés d'Errico Malatesta, est connu en particulier grâce à une biographie que lui a consacrée Ugo Fedeli en 1954<sup>221</sup>. Les documents d'archives, maintenant disponibles, permettent de compléter cette biographie. Pour avoir une vision exhaustive des écrits de Damiani, il m'a fallu aussi consulter les journaux auxquels il a activement collaboré ou qu'il a fondés après son retour en Italie, avec les problèmes pratiques déjà rencontrés pour ma thèse : conservation de collections incomplètes et éloignement des centres de documentation. J'ai centré mon étude sur Gigi Damiani, intitulée *Poésie d'un rebelle* (jointe à cette synthèse), sur sa production poétique, tout en retraçant son parcours biographique mouvementé.

Dès son retour en Italie<sup>222</sup>, Damiani assure un rôle important dans le mouvement anarchiste, toujours à travers la presse puisqu'il est l'un des principaux rédacteurs d'*Umanità Nova*, le périodique fondé et dirigé par Errico Malatesta. Mais cette activité est vite bouleversée par les événements politiques d'alors. En octobre 1920, la répression menée par le gouvernement Giolitti décapite le mouvement anarchiste : tous les autres rédacteurs d'*Umanità Nova* sont arrêtés. Damiani, aguerri par ses années passées au Brésil, échappe à l'arrestation en descendant d'un train avant son arrivée en gare<sup>223</sup>. C'est lui qui assure, dans la clandestinité, la continuité de la publication du périodique et qui organise la résistance à la répression anti-anarchiste décidée par Giolitti. C'est encore lui qui reprend les publications d'*Umanità Nova*, à Rome cette fois, en juillet 1921, quelques mois après la destruction du siège de la rédaction milanaise par les fascistes en mars 1921. La même année il publie *Il di dietro del re. Memorie di un mancato regicida raccolte e tradotte da Simplicio*<sup>224</sup>, un roman dont le style frise parfois le burlesque. Un homme, qui se fait passer pour un peintre, attend l'heure de son rendez-vous avec sa maîtresse en se reposant dans les jardins royaux. Le hasard veut qu'il surprenne le roi dans une situation ridicule. Alertée par son rire, la garde accourt.

---

<sup>221</sup> Ugo Fedeli, *Gigi Damiani. Note biografiche*, op. cit.

<sup>222</sup> Pour la période précédente, voir II-2-4 et, pour l'ensemble, la notice que j'ai rédigée pour le *Dizionario biografico degli anarchici italiani*, op. cit.

<sup>223</sup> Luigi Di Lembo, *Guerra di classe e lotta umana, L'anarchismo in Italia dal biennio rosso alla guerra di Spagna (1919-1939)*, Pise, BFS, 2001, p. 93.

<sup>224</sup> Simplicio, [Gigi Damiani], *Il di dietro del re. Memorie di un mancato regicida raccolte e tradotte da Simplicio*. Rome, Edizione Società Anonima Poligrafica Italiana, 1921. Il s'agit du deuxième roman de Damiani, le premier, *L'ultimo sciopero. Romanzo sociale*, rédigé pendant son séjour brésilien, ayant paru en épisodes dans *La Battaglia* entre 1905 et 1906.

La boîte qui contient les couleurs du peintre est prise pour un engin infernal. S'ensuit toute une série de quiproquos qui sont autant de prétextes à dénoncer le régime monarchique, la police, les journalistes à la solde du pouvoir, les mœurs dépravées de la bourgeoisie... Le ton satirique et léger du roman, les passages qui ne manquent pas d'une certaine sensualité – Damiani lui-même définit son livre en ces termes : « C'est un livre qu'on lit d'un trait. L'ironie et la vivacité d'esprit de l'auteur y explosent à chaque page<sup>225</sup> » – laissent penser que Damiani traverse, sur le plan personnel, une période heureuse dont son écriture se ressent. Sa vie affective est elle aussi bouleversée par son retour en Italie : il quitte Emma Menocchi Ballerini, qui avait été sa compagne au Brésil pendant vingt-deux ans, et se marie le 7 août 1922 avec la fille d'un ancien camarade du Brésil, Lidua Meloni. Il quitte une femme faite, de dix ans son aînée, divorcée d'un fonctionnaire de police, pour une jeune femme de vingt-six ans sa cadette. Un policier chargé de la surveillance de Damiani songe du reste à exploiter le dépit de la femme abandonnée : « On peut penser que, si elle était habilement abordée et stimulée, et si on lui garantissait le silence sur ses propos, madame Ballerini pourrait faire des révélations importantes sur le réseau anarchistes<sup>226</sup> », mais la démarche ne semble pas avoir été entreprise.

Dès les premiers mois, la vie du couple est liée aux aléas de la vie politique italienne. Le siège de la rédaction d'*Umanità Nova* à Rome est à son tour saccagé à la fin de l'année 1922. Damiani passe alors quelques mois à Palerme<sup>227</sup> où il reprend son métier de peintre décorateur et où naît son premier enfant. En septembre 1923, il rentre à Rome et fonde deux nouveaux périodiques – *Fede ! Settimanale anarchico di cultura e di difesa* et *Vita, mensile di politica ed arte*. A la même période il publie un recueil de poésies, *Voci dell'ora*, consacré aux horreurs de la guerre mondiale, s'adressant par exemple aux mères, dans la poésie, « Dopo la strage », les exhortant à ne plus enfanter de la chair à canon. Le recueil se termine malgré tout sur une petite lueur d'optimisme, sans doute parce que Damiani entre temps a lui-même connu les bonheurs de la paternité. Voici les derniers vers de la poésie intitulée « Al lavoro » :

*La mia piccina s'è desta  
essa vuole esser levata su... su...  
ché c'è il sole.*

Ma petite s'est éveillée, elle veut  
être soulevée en haut, en haut, en haut...  
parce qu'il y a du soleil.

*Lavoriamo...*

Travaillons...

<sup>225</sup> *Fede !*, Rome, a.II, n°61, 7 décembre 1924.

<sup>226</sup> Ministero dell'interno, 10 décembre 1924. Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, fascicolo Gigi Damiani.

<sup>227</sup> Pour les renseignements qui suivent, voir Archivio Centrale dello Stato, Ministero dell'Interno, Casellario Politico Centrale, *ad nomen*.

<p><i>lavora con me o lontano o vicino fratello, se hai dei bimbi o se l'ami ; ricostruiamo ancora una volta per essi, sfidando l'avverso destino, con lena, con fede, la torre che fu rovesciata dieci volte. L'edificio del giusto e del bello – al lavoro, fratello – rialziamo per quelli che nascono adesso !<sup>228</sup></i></p>	<p>travaille avec moi ô mon frère proche ou lointain, si tu as des enfants ou si tu les aimes reconstruisons encore une fois pour eux en défiant le destin adverse, avec ardeur, avec foi, la tour qui fut dix fois renversée. Relevons l'édifice du juste et du beau – au travail, mon frère – pour ceux qui naissent aujourd'hui.</p>
--	---

En 1926, Damiani parvient à échapper à la vague d'arrestations qui suit l'attentat de Gino Luccetti contre Mussolini, mais il est contraint de suspendre ses activités éditoriales et reprend le chemin de l'exil : en octobre 1926, il passe clandestinement en France où il renoue immédiatement avec la propagande antifasciste. Citons sa collaboration au périodique *Veglia* publié à Paris par Virgilia D'Andrea, la parution de trois numéros du *Non molliamo*, qu'il fait imprimer à Marseille et dont il organise la diffusion clandestine en Italie, une brochure, *Il re fascista*, et deux pièces de théâtre, *La palla e il galeotto* et *La Bottega. Scene della ricostruzione fascista*. Dans *La Bottega*, où on dénonce les turpitudes du fascisme, on atteint le sommet du tragique. Après avoir été le repaire des « rouges », la *bottega* devient celui des dignitaires du fascisme. La femme du cabaretier, dont le frère a été assassiné par les fascistes, ne partage pas les vues de son mari et lui reproche d'avoir engagé leur fils dans les rangs des avant-gardistes. Au cours d'un rassemblement, l'enfant est la cible des quolibets de ses camarades. Frappé et poussé à bout, il utilise l'arme qu'on lui a fournie, mais la foule en furie le frappe à mort. Le père est prêt à transiger et à accepter les trente mille lires qui lui sont offertes pour retirer la plainte. La mère, qui reçoit la visite du curé et d'un dignitaire du régime venus pour la convaincre, par tous les moyens, de signer à son tour le retrait de la plainte, fait mine d'accepter et met le feu à l'auberge, entraînant avec elle dans la mort le dignitaire fasciste qui était sur le point d'abuser d'elle. Grâce à un informateur de la police qui suit assidûment Damiani, y compris chez lui, on a le compte rendu de la représentation de cette pièce, le 26 mars 1927, à Marseille, compte rendu qui, par son ironie involontaire, mérite d'ailleurs autant d'attention que la pièce elle-même. C'est à Marseille que Damiani passe l'année 1927 et que naît son second enfant, mais à la fin de la même année, le séjour marseillais s'achève : Damiani est expulsé et conduit à la frontière belge, comme de nombreux anarchistes.

---

<sup>228</sup> Gigi Damiani, « Al lavoro », *Voci dell'ora*, Rome, Edizione di *Fede*, 1924.

Damiani effectue deux séjours en prison. Il est arrêté une fois à Liège en septembre 1928 et passe trois mois en prison sur les accusations d'un certain Senofonte Cestari, pour tentative d'homicide, et une seconde fois à Paris, en mars 1930 : il était rentré clandestinement en France en passant par le Luxembourg, sous une fausse identité et avait rejoint sa famille à Puteaux. À nouveau expulsé, il songe à retraverser l'océan, comme il le dit, peut-être pour plaisanter, dans une lettre à Errico Malatesta du 4 avril 1930, interceptée par la police :

Mon cher Errico,

Je sors d'un séjour de quelques semaines en prison pour infraction etc., etc.

Dans huit jours je devrai quitter le berceau des princes immortels, le berceau et le cimetière. Je m'y trouvais bien car tant Lidua (devenue ouvrière mécanicienne) que moi y avons trouvé du travail. Mais il n'y a pas de tranquillité en ce bas monde et, si les catholiques ont raison, pour moi, il n'y en aura pas non plus dans l'autre. Je disais donc que je me trouvais bien car il nous était possible de boucler nos fins de mois ; pas pour d'autres raisons. Les exilés d'aujourd'hui ne démentissent pas la tradition italienne des exilés d'autrefois. Racontars, mauvais coups et parfois pire. Inutile de compter sur nous. Je ne sais pas encore où j'irai car plusieurs frontières me sont fermées. Je te ferai savoir quand j'arriverai à destination. Que dis-tu d'un retour au pays des macacos ou d'une excursion en Patagonie pour y chercher l'or que toi-même y as trouvé, ou d'une visite au pays des automobiles et des mariages en série ?<sup>229</sup>

Malgré les difficultés matérielles, Damiani trouve le temps de fonder à Paris, en mai 1929, un nouveau périodique, *Fede!* et de faire publier deux autres pièces de théâtre et quelques brochures. En mai et juin 1930, il séjourne à nouveau en Belgique, où on ne l'autorise cependant pas à rester. Condamné à la clandestinité, Damiani donne de plus en plus de fil à retordre aux informateurs de la police en faisant courir des bruits largement relayés par ses camarades anarchistes. Reste-t-il en Belgique, séjourne-t-il à Hambourg comme l'affirme un informateur de la police politique, ajoutant qu'il y aurait même été soigné d'une très grave maladie ? Il est bien certain en revanche, malgré les doutes de l'informateur de Bruxelles – « Il faut garder présent à l'esprit que Damiani se sert du prétexte de garder le lit pour s'éloigner de son habitation, les informateurs de Barcelone peuvent donc avoir été joués<sup>230</sup> » – qu'il passe en Espagne à la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai 1931. Après l'abdication du roi Alphonse XIII et la proclamation de la République, la situation fait

---

<sup>229</sup> Lettre de Gigi Damiani à Errico Malatesta, 4 avril 1930, Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, fascicolo Gigi Damiani.

<sup>230</sup> Dépêche du 27 décembre 1931, Archivio Centrale dello Stato, Ministero dell'Interno, Polizia politica, fascicoli personali, Gigi Damiani. Notons que l'informateur en Belgique utilise un gallicisme « *guardare il letto* ».



naître en lui, comme en beaucoup d’anarchistes, beaucoup d’espoir. De Barcelone, il collabore activement au périodique anarchiste de langue italienne publié aux États-Unis, *L’Adunata dei refrattari*. Les espoirs sont cependant déçus et dès la fin de l’année, Damiani et sa famille traversent la Méditerranée.

Ils s’installent en Tunisie où Damiani gagne sa vie en peignant des coussins. La famille connaît alors une période de calme, qui n’est que de courte durée car la jeune épouse de Damiani meurt le premier décembre 1932. C’est cette triste nouvelle, largement répandue par la presse anarchiste, qui met fin aux rumeurs qui s’étaient intensifiées après la mort de Luigi Galleani (1931) et d’Errico Malatesta (1932) : Damiani étant désormais considéré par le pouvoir comme le chef du mouvement anarchiste, les informateurs de la police continuaient, par excès de zèle ou parce qu’ils étaient effectivement « joués », à le rencontrer dans les cafés et restaurants bruxellois ou dans de nombreux endroits en Europe, à Zurich, en Hollande, en Tchécoslovaquie, à Palma de Majorque, à Valence, Rotterdam, Alicante, Amsterdam, Genève, Paris...

Le séjour tunisien de Damiani se prolonge largement au-delà de la fin de la guerre et il a bien du mal à obtenir l’autorisation de rentrer en Italie. Il est toujours sans papiers depuis qu’il a quitté l’Italie clandestinement en 1926 et, si les autorités françaises lui octroient un laissez-passer, il essuie un refus de la part des autorités anglaises. En 1944, il a l’espoir que des membres du nouveau gouvernement italien qui ont eux aussi connu l’exil, Nenni par exemple, l’aident à régulariser sa situation, mais cet espoir est vite déçu<sup>231</sup> et il reste loin de l’Italie jusqu’en 1946. Dès son retour à Rome, on lui confie la direction de la nouvelle série d’*Umanità Nova*, et malgré une mauvaise santé et un glaucome qui lui fait perdre irrémédiablement la vue, il écrit jusqu’à sa mort, survenue à Rome en 1953.

Tout au long de sa période tunisienne, il continue à collaborer avec des périodiques anarchistes de langue italienne qui l’aident à faire front à ses difficultés financières car, étant sans papiers, il lui est impossible de trouver un emploi stable. Dans les années trente, il publie cinq brochures sur des sujets théoriques et reprend à caresser la muse vers la fin de la décennie et surtout dans les dernières années de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque seules les poésies parviennent à sortir des griffes de la censure. Deux recueils de poésies sortent juste après la guerre. *Sgraffi* est dédié à la compagne de Damiani :

*A chi mi fu compagna per i valichi*

À celle qui fut ma compagne dans les cols

---

<sup>231</sup> Lettre de Gigi Damiani à Giovanna Berneri, Tunis, 3 octobre 1944, *Volontà*, a.IX, n°1-2-3, Naples, 1<sup>er</sup> juillet 1955, p. 57.

*noti a' camosci ed a' contrabbandieri ;* bien connus des chamois et des contrebandiers ;  
*che i destinati all'esule,* dont les pensées tourmentées  
*tormentosi pensieri,* destinées au perpétuel exilé  
*mai piegarono al pianto e che, serena,* ne se transformèrent jamais en larmes  
*dei successivi esili la catena* et qui supporta sereinement à mes côtés  
*sopportò meco non perdendo fede...* la chaîne des exils successifs, sans perdre la foi.  
*A lei ch'oggi riposa in terra d'Africa*<sup>232</sup>. À celle qui repose aujourd'hui en terre d'Afrique.

Ce recueil et le suivant, *Rampogne*<sup>233</sup>, montrent que, malgré les coups du sort, Damiani n'a rien changé à sa ligne politique ni à son ton sarcastique, indigné, parfois amer. Il reste un « anarchiste impénitent » comme en témoignent les trois premiers quatrains de la poésie intitulée « Impenitente » :

*Ah ! se riaver potessi i miei vent'anni* Ah ! si je pouvais retrouver mes vingt ans  
*con tutte le illusioni, e le speranze ,* et toutes mes illusions, et mes espoirs  
*e le folli baldanze* et ma folle hardiesse  
*che m'han sospinto verso... i disinganni* qui m'ont conduit... au désenchantement

*lo giuro sopra tutti i miei rimpianti* je le jure sur tous mes regrets  
*su quello ch'ho sofferto e mai goduto,* sur tout ce que j'ai souffert et tout ce dont je n'ai  
jamais profité,  
*sul tempo ch'ho perduto,* sur le temps que j'ai perdu  
*su gl'ideali, cosidetti, infranti,* sur mes idéaux, comme on dit, brisés

*daccapo tornerei come un citrullo* Comme un imbécile, je referais depuis le début  
*la strada rifacendo ch'ho percorsa,* le chemin que j'ai parcouru,  
*sempre vuota la borsa* les poches toujours vides  
*e vecchio ritornando ognor fanciullo*<sup>234</sup>. malgré mon âge redeviendrais toujours un enfant.

Le dernier recueil de vers que Damiani publie, presque au soir de sa vie, en 1949, *Diabolica carmina*<sup>235</sup>, propose un sous-titre on ne peut plus clair : *Poesie paganeggianti e anticlericali*. Ces poésies païennes et anticléricales sont loin cependant d'être toutes prétextes à dénoncer les abus de l'église et de la religion. La poésie intitulée « Natale » s'élève plutôt contre les injustices sociales, dans un contexte catholique, il est vrai :

*Favola d'un presepe proletario* Fable d'une crèche prolétaire  
*che parli solo ai ricchi nel « cenone »,* qui ne parles qu'aux riches le jour du réveillon,  
*invano ti ripete il calendario.* c'est en vain que le calendrier te reproduit.  
*La fratellanza umana è un'opinione !* La solidarité humaine est une opinion !

<sup>232</sup> Simplicio, [Gigi Damiani], « Al lettore », *Sgraffi*, Newark, Edizione dell'*Adunata dei Refrattari*, 1946.

<sup>233</sup> Gigi Damiani, *Rampogne. Versi di un ribelle*, Turin, Ed. Gruppo Editoriale Anarchico Piemontese, 1946.

<sup>234</sup> Simplicio, [Gigi Damiani], « Impenitente » 18 mai 1945, *L'Adunata dei refrattari*, Newark, n° 32, 22 septembre 1945.

<sup>235</sup> Gigi Damiani, *Diabolica carmina. Poesie paganeggianti e anticlericali*, Rome, Ed. dell'autore, 1949.

*D'un fallito Messia, vecchio Natale,  
non cambiasti degli uomini la storia.  
Quanti muoion di fame !... mentre sale  
il « gloria a Dio » di quei che fan baldoria*<sup>236</sup>.

Vieux Noël d'un Messie qui n'a pas réussi  
tu n'as pas changé l'histoire des hommes.  
Combien meurent de faim !... tandis que monte  
le « Gloire à Dieu » de ceux qui font la fête.

A son retour en Italie en 1946<sup>237</sup>, ses camarades anarchistes pressent Damiani de rédiger ses mémoires<sup>238</sup>. Il s'y refuse mais rédige en revanche, en 1953, une sorte de testament théorique, alors que sa santé est déjà bien minée et qu'il est devenu pratiquement aveugle, *La mia bella anarchia*<sup>239</sup>, qui, comme l'ensemble de ses écrits, ne contient que quelques rares allusions autobiographiques. On peut rencontrer au passage sa fille, sa compagne, l'auberge que tenait son père à Rome, peut-être quelques personnages aux accents autobiographiques, comme celui du peintre dans *Il di dietro del Re*, et de plusieurs émigrés que Damiani pourrait avoir rencontrés<sup>240</sup>. Damiani n'est en effet pas inattentif au sort des émigrés que, par la force des choses, il a souvent partagé. Cependant, il n'écrit pas pour transmettre sa propre histoire. Quelle que soit la forme qu'il choisit, il veut, par ses textes, faire avancer l'idéal pour lequel il a combattu toute sa vie. On a toutefois bien du mal à croire, quand il répète inlassablement que le but de ses écrits n'est pas de le faire reconnaître par les « gens de lettres », qu'il n'a pas malgré tout des préoccupations esthétiques. Voici l'adresse qu'il rédige pour les pages du recueil de poésies *Voci dell'ora* :

Et si les prêtres de l'art pur et les gardiens des lignes classiques crachent sur vous [mes poésies] leurs sarcasmes, prenez le large, ne vous laissez pas aller aux vaines futilités d'aucuns qui pérorent sur les belles formes dans un style ranci.

Votre tâche n'est pas de forcer l'entrée d'une quelconque académie passéiste ou futuriste, ni d'obtenir, de la part de critiques stériles et arrogants, en le payant par des dessous de table, un certificat de bonne conduite littéraire<sup>241</sup>.

et le début d'une poésie intitulée « Al lettore » :

---

<sup>236</sup> Gigi Damiani, « Natale », *ibidem*.

<sup>237</sup> Ce retour en Italie correspondant à la naissance de la république italienne, j'ai proposé une intervention portant sur « Gigi Damiani : le regard d'un anarchiste sur la naissance et les premières années de la république italienne » pour le colloque sur « Le soixantième anniversaire de la proclamation de la république italienne », organisé par le Centre de Droit et de Politique Comparés de l'Université du Sud-Toulon-Var qui s'est tenu les 19 et 20 octobre 2006. Les actes sont à paraître.

<sup>238</sup> Voir la lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli du 12 mai 1953, reproduite dans Ugo Fedeli, *Gigi Damiani, op. cit.*, p. 12.

<sup>239</sup> Gigi Damiani, *La mia bella anarchia*, Cesena, *L'Antistato*, 1953. Voir aussi *L'Adunata dei Refrattari*, Newark, 29 août et 5 septembre 1943.

<sup>240</sup> Voir par exemple « Reduci », *Voci dell'ora, op. cit.* et Gigi Damiani, « Viaggiando (La gente che s'incontra) », art. cit.

<sup>241</sup> Gigi Damiani, *Voci dell'ora, op. cit.*, préface.

*Lettor se cerchi versi bulinati,  
se voglia nutri di contar trochei  
non perder tempo, torna ai tuoi penati  
con altri libri e non coi versi miei.*

Lecteur si tu cherches des vers burinés,  
si tu nourris le désir de compter des trochées  
ne perds pas ton temps, retourne à tes pénates  
avec d'autres livres mais pas avec mes vers.

*La musa mia non viene d'Elicono,  
non è duchessa d'Este e non è dama  
a cui di letterati una corona  
aumenti il prezzo di sua larga fama.*

Ma muse ne vient pas de l'Hélicon,  
elle n'est pas duchesse d'Este ni une grande dame  
dont un cercle de lettrés  
augmente la valeur de la vaste renommée.

*Lascia il Petrarca e non chiamare il Tasso  
a un paragone che nessun ti chiede ;  
per ogni verso nella fionda è un sasso  
e sol pei calci misuriamo il piede<sup>242</sup>.*

Laisse Pétrarque et n'appelle pas le Tasse  
pour une comparaison que personne ne demande ;  
pour chaque vers il y a dans la fronde une pierre  
et ce n'est que pour donner des coups que l'on  
mesure son pied.

Si les motivations littéraires de Gigi Damiani passent toujours par le filtre de l'engagement politique, celles de l'académicien Louis Bertrand, dans son roman *L'Invasion* paru en 1907, auquel je me suis intéressée en arrivant dans le Sud-Est de la France, le conduisent à produire un véritable document sur la présence italienne à Marseille au début du XX<sup>e</sup> siècle.

### **III-2-1 c L'invasion italienne à Marseille décrite par Louis Bertrand**

Le premier numéro de la revue *Babel* de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var devant s'intituler « Mère Méditerranée<sup>243</sup> », l'occasion était particulièrement propice pour une étude du « roman contemporain<sup>244</sup> » de Louis Bertrand, situé au début du XX<sup>e</sup> siècle à Marseille<sup>245</sup>. Par ailleurs, je découvrais moi-même, après la Lorraine et la région parisienne, un nouveau visage de l'émigration italienne et, dans le même temps, je vivais en direct les résultats de l'exploitation du sentiment xénophobe dans le paysage politique français – nous étions en 1995, période faste pour le Front National dans quelques villes du sud de la France. Enfin, ce roman était fréquemment cité par les historiens

---

<sup>242</sup> Simplicio, [Gigi Damiani], « Al lettore », *Sgraffi*, Newark, Edizione dell'*Adunata dei Refrattari*, 1946.

<sup>243</sup> Le titre est finalement devenu plus banalement « Langues et cultures » à la demande d'une collègue dont le projet d'article, du reste jamais abouti, n'avait rien de méditerranéen.

<sup>244</sup> « Roman contemporain » est le sous-titre du roman dès la première édition de 1907 chez l'éditeur Fasquelle. Il est repris en 1911, chez Nelson, et en 1921, chez Plon. Les numéros de page, indiqués entre parenthèses, renvoient ici à l'édition de 1911.

<sup>245</sup> « Marseille et *L'Invasion* italienne vue par Louis Bertrand », *Babel*, Revue de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var, n°1, 1996, p. 103-131.

qui ont approché l'histoire de l'émigration, n'y lisant d'ailleurs pas tous la même chose, comme nous le verrons.

En me documentant sur Louis Bertrand, également auteur de romans historiques et de romans coloniaux, écrivain oublié sans doute à cause de ses prises de positions en faveur de l'hitlérisme, j'ai découvert qu'il était comme moi originaire de la Lorraine et que sa région d'adoption était la Provence. Ces détails pourraient sembler anecdotiques, mais ces points communs ont grandement facilité mes recherches : j'ai eu accès aux éditions originales de nombreux ouvrages de Bertrand confiés à la bibliothèque municipale de Briey, sa ville natale, par un conseiller municipal collectionneur et à la correspondance entre Bertrand et plusieurs de ses amis provençaux conservée à la bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence.

Grâce à la facilité d'accès aux sources premières (pour moi très appréciable après les obstacles que j'avais dû surmonter pour ma thèse), j'ai ainsi pu replacer le roman dans l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain et montrer comment le mépris de Bertrand envers les Italiens, qui à l'époque « envahissent » Marseille, s'étend en réalité à beaucoup d'autres « races » « vouées à une perpétuelle infériorité comme capacité de civilisation<sup>246</sup> ». Ce mépris qui se décline tout au long de son œuvre n'est pas incompatible avec le plaisir qu'il éprouve à baigner dans les atmosphères bariolées des villes du sud, à Marseille, mais aussi en Algérie et dans l'ensemble du bassin méditerranéen.

À ce mépris racial qui s'exprime dans *L'Invasion* s'ajoute aussi un mépris d'ordre social et idéologique envers les masses prolétaires – à Marseille, c'est une donnée de fait, ces masses se trouvent être composées de très nombreux Italiens – qui ont des velléités pour sortir de leur rang et se « pervertissent » au contact des socialistes, syndicalistes, anarchistes et autres « subversifs<sup>247</sup> ». Là encore le mépris n'est pas incompatible, pour Bertrand, avec le plaisir qu'il éprouve à décrire l'ouvrier en train de déployer force et courage pour accomplir fidèlement la tâche, même ingrate et dégradante, qui lui a été confiée :

Une flamme vive éclata, s'élança hors de la gueule béante du fourneau, et, soudain, au milieu des ténèbres du couloir, Emmanuel apparut comme un homme au soleil. Le vacillement des lueurs et des ombres découpait en lignes plus énergiques les méplats de sa mâle figure ; les pectoraux de son torse d'athlète saillaient comme

---

<sup>246</sup> Louis Bertrand, *Hitler*, Paris, Fayard, 1936, p. 90.

<sup>247</sup> Sur ce point, voir l'analyse du roman de Louis Bertrand par Robert Paris : « *L'Invasion* de Louis Bertrand représenta pour les lecteurs contemporains l'œuvre qui mieux que tout autre rendait cette double sensation d'effroi et de scandale face à l'activité des "subversifs" et, de façon moins évidente, la terreur et l'angoisse suscitées par le réveil de ce prolétariat qu'on croyait définitivement dompté et incapable de réagir après la répression de la Commune. » Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia », *Storia d'Italia*, Vol. IV, tome 1, Turin, Einaudi, 1975, p. 550.

des plaques de bronze, et toute sa chair pénétrée par le rose flamboiement des houilles était devenue radieuse et translucide, pareille à un cristal en fusion (p. 232-233).

Cet Emmanuel, une sorte de demi-dieu, est le seul héros positif de Bertrand : ouvrier, français, catholique, il sait résister aux discours des syndicalistes et a le « courage de supporter sans révolte [sa] dure vie de labeur (p. 463) », en respectant la « sacro-sainte inégalité<sup>248</sup> » entre les classes. Les autres personnages principaux sont tous des Italiens, tous Piémontais. Ils ont les pires défauts : violents, alcooliques, paresseux, inconstants, beaux parleurs, orgueilleux, lâches, voleurs. Il n’y a guère que Marguerite qui sorte du lot : bien que mariée à un ouvrier, elle est instruite et a toutes sortes de qualités qui lui font mériter qu’Emmanuel s’attache à elle. Elle a, de plus, un côté sauvagement sensuel, qui s’explique, dans le roman, non par sa féminité mais parce qu’elle est italienne. Emmanuel a beau être français et demi-dieu, il n’en est pas moins homme. Il est aussi lié par une amitié indéfectible au beau-frère de Marguerite, Attilio, qui l’avait sorti d’un mauvais pas, un personnage pourtant “peu recommandable” qui deviendra *nervi* (bandit marseillais).

Il est faux de dire que le roman de Louis Bertrand « offre une description efficace des immigrés italiens, tels qu’ils apparaissaient à la population autochtone<sup>249</sup> » car, à l’exception d’Emmanuel, les Piémontais n’ont quasiment pas de relations avec des personnages français. La seule scène qui met en présence Français et Italiens se déroule dans un cabanon où sont invitées plusieurs familles italiennes et au cours de laquelle on assiste à un échange d’injures entre les Italiens et les occupants d’un cabanon voisin (p. 221-222), une scène où l’on voit que les Provençaux ont beau être d’une « race pure », ils sont aussi grossiers, buveurs et impulsifs que les Piémontais. Cette quasi-absence de relations avec des Français est d’ailleurs bien observée de la part de Bertrand et peut être confirmée, si besoin en est, par le témoignage d’un Italien de Marseille sur une période un peu plus tardive – le témoin est né en 1920 – :

Moi, un petit immigré ? Jamais de la vie ! Il n’y avait pas de racisme entre enfants. Vous me direz que dans ma rue, sur mille personnes, il y avait neuf cent quatre-vingt-quatorze Italiens, deux Espagnols et un Arménien<sup>250</sup>.

---

<sup>248</sup> Louis Bertrand, *Mes années d’apprentissage*, Paris, Fayard, 1938, p. 187.

<sup>249</sup> Renata Allio, *Da Roccabruna a Grasse. Contributo per una storia dell’emigrazione cuneese nel Sud-Est della Francia*, Rome, Bonacci editore, 1984, p. 132, note 7.

<sup>250</sup> Robert Ripa, « Le petit peuple de Don Roberto », « Marseille », *Autrement*, Série Monde n°36, février 1989, p. 67.

D'une manière générale, et nonobstant le mépris qui sous-tend tout le roman et les préjugés idéologiques de l'auteur, il faut bien reconnaître que Bertrand a réalisé une excellente enquête et que son roman témoigne d'une bonne documentation sur la Marseille italienne de l'époque : les conditions de vie (nourriture, habitation), les emplois, la géographie des quartiers italiens de la ville<sup>251</sup>. Son observation est aussi très juste sur le plan des relations entre Piémontais et Napolitains. Dans le roman, les Napolitains sont toujours vus à travers le filtre des Piémontais, de Marguerite surtout, puisque, son mari ayant provisoirement abandonné le domicile conjugal, elle trouve à se loger avec ses deux enfants, dans le quartier napolitain, celui qui correspond le mieux à ses faibles moyens. Bien que les deux veuves napolitaines qui la logent soient fort serviables et charitables à son encontre (p. 56), elle garde envers tous les habitants du quartier une réserve et une certaine condescendance qu'ils lui feront d'ailleurs payer en lui intentant un procès avec le soutien de « quelqu'un de la police (p. 306) ». Cette condescendance se manifeste à de nombreuses reprises, lorsqu'on la voit « dégoûtée du spectacle » qu'offrent des familles napolitaines en train de manger goulûment leur repas (p. 124), lorsqu'elle subit « le tapage et le débraillé » des mœurs napolitaines (p. 56), lorsqu'elle est obligée de participer à la réunion au cabanon avec d'autres Piémontais et ses voisins napolitains, bien que « la compagnie des Napolitains lui soit odieuse (p. 216) ».

Si Bertrand se fait l'écho, dans son roman, de cette réalité sociologique, celle des préjugés persistants entre Italiens du sud et Italiens du nord qu'il a pu constater à travers le témoignage de son principal informateur, son domestique piémontais, Jean Bruno<sup>252</sup>, il est bien clair par ailleurs qu'il met quant à lui Piémontais et Napolitains "dans le même sac", comme on le voit dans un roman précédent :

Tout lui déplaisait là-bas, les choses et les gens. Le plus grand nombre étaient des Piémontais et des Napolitains, et leur langue, qu'il comprenait mal et qu'il entendait sans cesse, l'irritait et lui rappelaient cruellement son exil<sup>253</sup>.

Dans *L'Invasion*, apparaît à plusieurs reprises la menace du drapeau italien, le signe d'une présence étrangère sur le territoire français, massive, ennemie et incontrôlable. Sous ce drapeau se mélangent sans distinction les Italiens de différentes régions : Piémontais, Romagnols et Toscans sur le bateau qui arrive à Marseille (p. 15) et, dans une guinguette,

---

<sup>251</sup> Voir en particulier les pages où Marguerite explore tous les quartiers italiens de la ville à la recherche de son mari, p. 49-50.

<sup>252</sup> Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, op. cit., p. 236.

<sup>253</sup> Louis Bertrand, *Le Sang des races*, Paris, Ollendorf, 1891, p. 53

tenue par un Piémontais, Toscans, Sardes et Piémontais, ces derniers « comme toujours en majorité (p. 122)<sup>254</sup> ». Il est donc faux de dire que « Louis Bertrand finit par ne plus voir que des Napolitains et des Siciliens<sup>255</sup> », et si cette phrase a pu jaillir de la plume d'un historien de l'envergure de Pierre Milza, « un Rital que ses racines plongent à la fois sur les rives du Pô et sur les bords de la Seine<sup>256</sup> », c'est que les préjugés sont bien durs à mourir<sup>257</sup>. Et il est regrettable que ces préjugés servent de base à un développement qui devient, du coup, beaucoup moins crédible :

Il arrive souvent que cette minorité [celle des Italiens du sud à Marseille], parce qu'elle est plus typée, plus étrangère à leur univers familial que ne le sont les Italiens du nord, apparaisse aux Français comme une population pléthorique et envahissante, au point que le reste de la colonie soit plus ou moins assimilé à ce noyau exigu mais plus fortement visible<sup>258</sup>.

Les préjugés des Italiens du nord “transposés” dans l'émigration sont également manifestes dans un témoignage d'un autre Italien du nord qui a bien connu la Marseille italienne au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, Luigi Campolonghi. Dans les souvenirs de Campolonghi, non seulement les maisons et les rues du quartier napolitain sont plus sales et fangeuses que celles des autres quartiers, mais la foule qui y habite est aussi incomparablement moins sympathique, « une foule dense et inactive agite ses haillons crasseux ; et dans l'air malsain, un bavardage confus qui sent l'oisiveté, la paresse et l'ennui, comme le bourdonnement d'une nuée de mouches...<sup>259</sup> » Les *nervi*, comme on appelle alors à Marseille les délinquants, viennent tous, selon Campolonghi, des provinces du sud de l'Italie<sup>260</sup>. Dans un texte ultérieur, Luigi Campolonghi nuance quelque peu ses propos. Il semble toutefois affirmer que les Français désignaient les Italiens sous le vocable unique de Napolitains<sup>261</sup>, un peu comme *marocchini* en Italie désigne bien d'autres nationalités que les Marocains, ou *lucchesi* en

---

<sup>254</sup> Voir aussi p. 9.

<sup>255</sup> Pierre Milza, *Voyage en Ritalie*, Paris, Payot & Rivages, 1995, p. 63.

<sup>256</sup> *Ibidem*, Quatrième de couverture.

<sup>257</sup> La différence physique, psychologique entre Italiens du nord et Italiens du sud a d'ailleurs été érigée en théorie par Alfredo Niceforo avec des arguments prétendument scientifiques. Alfredo Niceforo, *Italiani del Nord e Italiani del Sud*, Turin, Bocca, 1901. Je remercie Luc Nemeth de cette indication.

<sup>258</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 63. Voir aussi l'article de Jeanne Brémontier, « Les ouvriers italiens », *Le Matin*, 5 avril 1901. Loin de mener une enquête aussi approfondie que celle de Louis Bertrand, l'envoyée spéciale du *Matin* ne voit elle que des « Toscans, Lombards et Génois ». Voir ce document dans le recueil de publications, en annexe du I-3.

<sup>259</sup> Luigi Campolonghi, *Una vita d'esilio*, Savone, Tip. ligure, 1902, p. 5.

<sup>260</sup> *Ibidem*, p. 72.

<sup>261</sup> Extrait du roman inédit de Luigi Campolonghi, *Le rondini*, 1923, reproduit dans Jean-Charles Vegliante, *Gli italiani all'estero, Passage des Italiens*, recueil d'études et documents de CIRCE, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 84.



Corse, bien d'autres Italiens que les Lucquois, ce qui ne reflète qu'une toute petite facette d'une réalité linguistique complexe.

Un roman de 1894 qui se déroule dans les quartiers italiens de Marseille, *Bagatouni* de Valère Bernard, en révèle beaucoup d'autres. Ce roman n'a pas été utilisé par les historiens, sans doute parce qu'il est en provençal. Il a pourtant été traduit en français dès 1902 et a été récemment réédité en édition bilingue<sup>262</sup>. Valère Bernard y montre des relations entre Français et Italiens beaucoup plus imbriquées que certains préjugés pourraient porter à croire ; il serait d'ailleurs plus juste de dire entre Français et Piémontais, Napolitains, Siciliens, Gênois, selon les régions citées dans le roman, chaque personnage étant nettement différenciés par des chansons, un parler, des vêtements spécifiques à sa région. Le vocable « italien » n'est jamais utilisé dans le roman et est systématiquement remplacé, quelle que soit l'origine régionale du personnage (cela mérite d'être souligné), par *babi*. Le sobriquet qui désigne péjorativement les Italiens, qui signifie aussi « niais » et qui a pour origine un mot provençal signifiant « crapaud », est désormais bien connu. Mais on rencontre aussi d'autres « noms d'oiseaux » comme *piafo*, polisson, filou, rustre, et surtout *bachin*, réservés, à l'origine, aux Gênois<sup>263</sup>. Notons que l'emploi de ces mots n'est pas systématiquement péjoratif, loin s'en faut : on parle ainsi, pour désigner le libraire italien, du *marchand de libre bàbi*<sup>264</sup>. *Babi* ne connaît qu'une seule occurrence dans *L'Invasion*, logiquement dans la seule scène, celle du cabanon, où des Italiens côtoient des Marseillais.

Ce mot *babi* garde aujourd'hui encore, dans la région marseillaise, une certaine vivacité non pas dans l'emploi mais dans le souvenir. Chez ceux qui l'ont entendu enfant, prononcé à leur égard, et qui acceptent d'en parler, il a laissé de la tristesse et le goût amer du mépris. Chez certains de leurs descendants, on trouve parfois des traces de ce mépris, qui se manifeste par un besoin de reconnaissance sociale exacerbé, parfois aussi, selon un phénomène de compensation, par le même mépris à l'égard d'autres populations immigrées. C'est sans doute ce qui explique qu'on voie si souvent des patronymes italiens – ou espagnols – sur les affiches électorales de certains partis xénophobes. Mais si l'on en croit

---

<sup>262</sup> Valère Bernard, *Bagatouni*, (1894) édition bilingue, traduction française de Paul Souchon (1902), Nice, Alandis, 2000.

<sup>263</sup> Pour la définition des mots provençaux, je me réfère au dictionnaire provençal-français de Frédéric Mistral, *Lou Tresor dóu Felibrige*, réédition Genève-Paris, Slatkine, 1979. Notons que ce dictionnaire, élaboré à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne fait pas mention de l'usage de *babi* pour désigner les Italiens. Sur ce terme, voir Jean-Charles Vegliante, « Pour une étude de la langue des Italiens en France », *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, sous la direction de Pierre Milza, École Française de Rome, 1986, p. 126. Le dictionnaire de provençal moderne élaboré par Philippe Blanchet, *Le Parler de Marseille et de Provence*, Paris, Bonneton, 2004, atteste de l'usage moderne de cet appellatif.

<sup>264</sup> Valère Bernard, *op. cit.*, p. 147.

une expression entendue en Provence que m'a rapportée un auditeur d'une conférence que j'ai tenue sur l'émigration italienne<sup>265</sup>, rien ne peut égaler le mépris qu'ont eu à pâtir les Italiens : de gens qu'on n'apprécie pas on peut dire en effet que c'est « la pire des races après les crapauds ».

Si l'analyse du roman de Louis Bertrand m'a permis de révéler un pan de la mémoire refoulée des Italiens à Marseille, ce n'est pas vers l'émigration italienne en Provence, par ailleurs très étudié, que mon entreprise de récupération de la mémoire des émigrés italiens s'est principalement dirigée. Je me suis d'abord tournée vers le Brésil, comme on l'a vu, puis vers la Lorraine, ma région d'origine.

---

<sup>265</sup> « Les visages de l'émigration italienne », conférence tenue à l'Association Franco-Italienne d'Avignon, Avignon, 18 mars 2004.

### III-2-2 Travail de mémoire : sur les traces des Italiens du Brésil à la Lorraine

Plusieurs de mes travaux, déjà publiés ou en cours, contribuent en effet à restaurer une mémoire oubliée ou transformée. Sans qu'il soit besoin de revenir en détail sur les travaux que j'ai évoqués dans les chapitres précédents<sup>266</sup>, on peut dire que les travaux publiés dans le prolongement du doctorat, notamment le livre sur la Cecilia, entièrement remanié à partir de la première partie de ma thèse, et le dictionnaire biographique auquel j'ai participé<sup>267</sup>, représentent, en tant qu'outils facilement accessibles, un investissement pour l'avenir. Quant à l'article sur Francesco Gattai<sup>268</sup>, il pourrait être le début d'un projet plus vaste, une sorte d'annuaire<sup>269</sup> des anarchistes italiens au Brésil, car il n'est pas impossible, à partir des listes de souscriptions et d'abonnements, des articles signés, des messages personnels publiés par les journaux, des documents d'archives, etc., de retracer le parcours des lecteurs de la presse anarchiste de langue italienne au Brésil.

Ces travaux effectués sur les Italiens au Brésil sont basés essentiellement sur des traces écrites<sup>270</sup>, œuvres littéraires, presse et documents d'archives. J'ai travaillé depuis à un autre projet, concernant l'émigration italienne à Audun-le-Tiche (Moselle), qui m'a permis d'enrichir ma pratique de la recherche avec l'utilisation des sources orales. Ce projet n'a pas encore abouti, mais les efforts que j'ai fournis pour le mettre sur pied, le stade très avancé auquel il est arrivé, sa cohérence intrinsèque et ses liens avec l'ensemble de mes travaux m'encouragent à l'exposer ici.

Ce projet me rapproche, après toutes ces années, de ma région d'origine, dont contrairement à beaucoup d'étudiants ou de chercheurs s'intéressant à l'émigration italienne, je ne m'étais que très peu occupée<sup>271</sup>. À Jean-Charles Vegliante, qui me faisait part de son étonnement à ce propos, je n'ai pu que répondre qu'il m'avait été impossible jusque là de vaincre les émotions qui m'envahissaient à l'évocation de ce sujet et qu'une sorte de pudeur

---

<sup>266</sup> Voir II-1-4 et II-2-4.

<sup>267</sup> *La Cecilia Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, ACL, 2001 ; *Dizionario biografico degli anarchici italiani*, (fiches Angelo Bandoni, Arturo Campagnoli, Sandro Cerchiai, Giuseppe Consorti, Gigi Damiani, Francesco Gattai), tome 1, Pise, BFS, 2003.

<sup>268</sup> « Anarchici italiani in Brasile. Il percorso emblematico di Francesco Gattai », art. cit.

<sup>269</sup> C'est un travail de cet ordre, un annuaire de l'Establishment italien à Paris dans les années vingt, qu'a effectué Sophie Delesalle, *Index détaillé du monde du « Don Quichotte ». La vie socio-culturelle de la communauté italienne en région parisienne au début de années vingt*, Paris, CIRCE Université de la Sorbonne Nouvelle, s.d.

<sup>270</sup> Bien que j'utilise aussi des témoignages de descendants d'Italiens au Brésil, la plupart sont passés par l'écrit. J'ai cependant rencontré personnellement Zélia Gattai à Paris en 1988. Elle n'a pas pu me dire plus que ce qu'elle raconte dans son livre *En revanche*, elle et son mari m'ont très gentiment mise en contact avec des personnes qu'ils jugeaient susceptibles de m'aider dans mes recherches lors de mon séjour au Brésil.

<sup>271</sup> Voir I-1.

me retenait, car j'étais incapable alors d'envisager une recherche sur un terrain envahi par l'affectif. Puis j'ai été sollicitée par un membre de ma famille devenu premier adjoint, puis maire, de la petite ville d'Audun-le-Tiche (Moselle) où nos grands-parents communs avaient émigré dans les années vingt du XX<sup>e</sup> siècle, pour un projet dont voici retracées les grandes lignes<sup>272</sup>.

La ville d'Audun-le-Tiche est jumelée avec Gualdo Tadino (Province de Pérouse), dont sont originaires beaucoup d'Italo-Audunois. Gualdo Tadino, qui a vu nombre de ses habitants partir pour la France, les États-Unis ou l'Argentine, s'est lancé dans la création d'un Musée de l'émigration, inauguré en 2004<sup>273</sup>. Audun-le-Tiche a contribué à ce musée en fournissant des outils de l'usine et de la mine – dont une locomotive qui ramenait à la surface les wagonnets chargés de minerai – et des documents. Parmi ceux-ci figuraient la fiche de nos grands-parents retrouvée au service des étrangers de la mairie et ma thèse de doctorat sur l'émigration italienne. Mon cousin, Christian Felici, m'a demandé de rédiger un texte qui puisse faire le lien entre les documents administratifs et mon travail de recherche<sup>274</sup>. Ce texte n'a finalement pas été exploité par les responsables du musée. En revanche il a débouché à Audun-le-Tiche sur un projet décrit dans un document largement diffusé en juillet 2002<sup>275</sup> et relayé par la presse locale<sup>276</sup>. Il semblait en effet paradoxal d'enrichir les fonds d'un musée italien sans mettre en place à Audun-le-Tiche, sous une forme ou sous une autre, un hommage aux populations qui avaient permis le développement de la ville, elle-même riche d'histoire, et de passionnés d'histoire, comme en témoigne le musée, construit autour des objets retrouvés sur le site d'un cimetière mérovingien<sup>277</sup>, de l'histoire du château médiéval, dont il ne reste plus que des traces dans le nom de la place principale, de la faïencerie Boch aujourd'hui internationalement connue, fondée à Audun-le-Tiche en 1748 par François Boch et ses trois fils, et de l'activité minière et sidérurgique.

Cet hommage devait prendre diverses formes : exposition, travail avec les élèves du collège et journées d'études. C'est de ces journées d'études que je me suis plus spécifiquement occupée. J'ai défini l'axe de travail en m'appuyant sur la situation géographique de la ville, au carrefour de plusieurs pays (France, Luxembourg, Allemagne et Belgique), sur les données historiques, avec les changements de frontières entre la France et

---

<sup>272</sup> C'est avec d'autant plus d'émotion que j'évoque ce projet que Christian Felici est décédé brutalement le 6 juin 2007. Il avait à peine plus de cinquante ans.

<sup>273</sup> Sur le *Museo Regionale dell'Emigrazione* de Gualdo Tadino on pourra consulter <http://www.emigrazione.it/>

<sup>274</sup> Voir ce texte, que j'ai conçu sous la forme d'une lettre à mon grand-père, dans le recueil de publications, en annexe du II-5.

<sup>275</sup> Voir en annexe.

<sup>276</sup> « Audun-le-Tiche. La ville se penche sur son passé », *Le Républicain Lorrain*, 26 juillet 2002.

<sup>277</sup> Certains objets retrouvés, vu leur intérêt archéologique, sont conservés au musée du Louvre.

l'Allemagne (annexion en 1870-1918 et 1940-1944), économiques et démographiques, avec l'arrivée massive de populations immigrées nécessaires au développement des activités minières et sidérurgiques et les échanges de travailleurs frontaliers, dans le sens Luxembourg-France puis France-Luxembourg, cette dimension transfrontalière étant plus que jamais indispensable : après la période de déclin démographique lié à la crise de la sidérurgie, l'apport important de populations originaires d'autres départements français, attirées aujourd'hui par le marché de l'emploi luxembourgeois, qui viennent se loger à Audun-le-Tiche ou qui transitent par la commune, soulève des questions, sur l'environnement et la circulation notamment, auxquelles on ne peut répondre que de façon bilatérale. Le projet était bien avancé et plusieurs chercheurs et universitaires, auxquels je renouvelle ici mes remerciements pour cette marque de confiance, m'avaient déjà assurée de leur participation ; parmi ceux-ci, François Roth (Nancy 2) devait intervenir sur la période de la Lorraine allemande, Jean-Charles Vegliante (CIRCE-Paris 3) sur l'émigration et la culture italiennes, Éric Vial (Grenoble, maintenant Cergy-Pontoise) sur l'entre deux guerres et les activités de la LIDU en Lorraine, Michel Ramm et Gaétan de Lanchy, géographes de la cellule Géode à Differdange (Luxembourg), sur l'aspect transfrontalier et les projets de développement. Je devais quant à moi me pencher sur les circonstances de l'arrestation au fond de la mine et de la déportation de dix-sept mineurs italiens, en février 1944.

La municipalité n'a finalement pas donné suite au projet, sans doute par manque de temps et d'implication dans les manifestations culturelles<sup>278</sup>. Seuls les documents d'archives que j'ai recueillis ont été utilisés pour une exposition, malheureusement en tant que documents bruts, sans l'appareil critique et analytique indispensable à une bonne compréhension. Ma tentative de transformer le projet de journées d'études en publication collective, la plupart des intervenants potentiels acceptant de maintenir leur participation, n'a pas eu plus de succès auprès des éditeurs locaux que j'ai contactés. Je projette cependant de donner suite à ma recherche sur l'arrestation des mineurs italiens.

Plusieurs événements survenus depuis la fin de la Deuxième Guerre montrent combien cet épisode a laissé des traces profondes dans la mémoire collective d'Audun-le-Tiche. Dès 1946, un document recueillant les photos des disparus et le lieu de leur disparition a été diffusé et une plaque commémorative a été posée, avant qu'un monument plus imposant soit édifié en 1977, œuvre du sculpteur du fer et ancien mineur, Amilcar Zanoni. L'événement est

---

<sup>278</sup> On pourrait citer en contre-exemple l'activité du service culturel d'une autre ville de Moselle, Talange (à peine deux mille habitants de plus qu'Audun-le-Tiche), qui en est à la septième édition du festival « Hommes et usines » autour du thème des populations immigrées et de l'activité sidérurgique.

resté d'autant plus présent à la mémoire des Audunois que la mairie a été gérée de 1983 à 1992, date de son décès, par Angel Filippetti, descendant de l'un des déportés. Il a également été largement traité par Eugène Gaspard, historien local, qui a effectué un remarquable travail de recueil de témoignages sur la période 1939-1945<sup>279</sup> et sur les épisodes tragiques que la population d'Audun-le-Tiche a connus à cette période : Audun-le-Tiche étant situé devant la ligne Maginot, les populations de toute origine ont été évacuées dans le département de la Vienne en septembre 1939, avant d'être autorisées à revenir en septembre 1940 (à l'exception des Français originaires d'autres départements et des étrangers naturalisés) ; les jeunes Lorrains ont été enrôlés de force dans l'armée allemande ; d'autres ont déserté, provoquant ainsi, en représailles, le déplacement de leurs familles vers l'Europe de l'Est ; les Italiens émigrés en Lorraine ont été eux aussi enrôlés contre leur gré dans l'armée italienne ; enfin nombre d'hommes et de femmes ont vécu l'enfer de la déportation.

Eugène Gaspard est un passionné d'histoire. Cette passion lui vient sans doute du fait que sa vie a été bouleversée par les événements de l'histoire et qu'il a voulu mieux les comprendre. Sa famille lorraine a connu les péripéties dues aux changements de frontières entre l'Allemagne et la France en 1870 et 1918 et les bouleversements de la guerre de 1939-1945. Son père lui ayant interdit de jamais « porter les bottes », c'est-à-dire de s'enrôler dans l'armée allemande, lorsque lui parvient l'avis d'incorporation, il passe en France libre où il manque plusieurs fois de tomber sous le coup d'une arrestation qui aurait immanquablement été suivie d'une déportation, comme pour tous les jeunes Lorrains réfractaires. Sa famille est « déplacée » en Tchécoslovaquie, où son père décède en 1943. C'est surtout au sort d'un de ses frères, fusillé au camp du Struthof en mai 1944, qu'Eugène Gaspard a consacré ses recherches<sup>280</sup>. Son frère Joseph Gaspard organisait le passage de prisonniers, d'évadés, d'insoumis entre l'Allemagne et la France par le Luxembourg, Audun-le-Tiche et son village natal, Russange, situé à la limite de la Lorraine allemande. Le passage se faisait par le mur de l'usine de Micheville, qu'on atteignait par les bois et qu'il suffisait de franchir pour se

---

<sup>279</sup> Eugène Gaspard, *Ceux que rien ne fait oublier*, Thionville, Gérard Klopp éditeur, 1984. Voir aussi son livre sur l'histoire de la région d'Audun-le-Tiche, de la préhistoire aux débuts de l'industrialisation. Eugène Gaspard, Alain Simmer, *Le Canton du fer*, Metz, Études historiques de la section thionvilloise de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, n°33, 1978.

<sup>280</sup> Eugène Gaspard est aussi l'auteur d'un ouvrage sur le camp de déportés de Thil (Meurthe et Moselle), situé près de l'usine de Micheville, *Les Travaux du III<sup>e</sup> Reich entre Alzette et Fensch*, Thionville, Gérard Klopp éditeur, 1993. Pour la rédaction de cet ouvrage, Eugène Gaspard a recueilli de nombreux témoignages, mais aussi des documents des archives allemandes et des photographies prises par les troupes américaines en août 1944. L'ensemble donne une idée de l'importance de cette installation, une usine souterraine de V1 camouflée dans les galeries de la mine, des milliers de déportés ramenés d'Auschwitz ou du Struthof, et témoigne des atrocités commises dans ce camp nazi de mai à septembre 1944.

retrouver, une fois sortis de l'usine, dans la zone occupée. Joseph Gaspard a exercé ses activités jusqu'en mars 1944, date à laquelle il a été dénoncé et arrêté.

Pour ce qui concerne l'arrestation des mineurs italiens et les activités de l'Italie fasciste à Audun-le-Tiche<sup>281</sup>, le livre d'Eugène Gaspard doit beaucoup au témoignage de Fernand Sbroglia. Fernand Sbroglia, qui a eu quatre-vingt-dix ans en 2006 et conserve une mémoire infaillible, représente à lui seul tout un pan de l'histoire d'Audun-le-Tiche. Il est arrivé dans cette ville à l'âge de huit ans, en 1924, dans des circonstances dramatiques puisque son père, boulanger de son état et membre d'un syndicat de boulangers, venait d'être passé à tabac par des fascistes. Il a donc quitté les Abruzzes et sa ville de Paganica (Province de L'Aquila) avec ses parents en 1924<sup>282</sup>, rejoignant un oncle à Audun-le-Tiche. Là, le père a repris son métier de boulanger, Fernand est devenu mineur et syndicaliste. Il était aux premières loges pour assister aux activités de la *Casa d'Italia* à Audun-le-Tiche, redevenu Deutsch-Oth après l'annexion au Reich, son domicile étant juste en face de la « maison Gedda », rue Joffre, siège des autorités fascistes<sup>283</sup>. Son père avait continué en France ses activités antifascistes, essentiellement de la transmission d'informations, au sein de la communauté italienne, y compris pendant la guerre. Il y avait eu à Audun-le-Tiche une antenne de la *Lega Italiana dei Diritti dell'Uomo*<sup>284</sup> qui a reçu la visite de Luigi Campolongo en 1936 ou 1937<sup>285</sup>, puis une section de l'*Unione Popolare Italiana*<sup>286</sup>. Fernand a lui-même été arrêté par la Gestapo, dénoncé par un voisin qui l'avait observé se dirigeant fréquemment vers le bois où son beau-frère avait installé une radio et une antenne. L'interrogatoire n'a pas eu de suite pour lui car il a pu mettre en avant le fait qu'il appartenait à l'équipe de football du *Dopolavoro*. Son appartenance au *Dopolavoro*, malgré ses convictions antifascistes, était motivée par sa passion du football (il est d'ailleurs devenu plus tard journaliste sportif pour le *Républicain Lorrain*). Les joueurs avaient été répartis en deux équipes : la *Schwartz-Weiss* pour les Lorrains et l'équipe du *Dopolavoro* pour les Italiens. Il y avait bien une autre équipe qui

---

<sup>281</sup> Voir « La Dopolavoro », p. 57-58 ; « L'anti-fascisme », p. 61-62 ; « Les dix-neuf mineurs de fond d'Audun le Tiche », p. 240-241 ; « L'arrestation au fond de la mine », p. 242-244 ; « Mort pour la patrie en combattant pour le front italien de libération », p. 247-248, Eugène Gaspard, *Ceux que rien ne fait oublier, op. cit.*

<sup>282</sup> Archivio Centrale dello Stato, Pubblica Sicurezza, Serie A1, 1942, busta 104, Sabatino Sbroglia.

<sup>283</sup> La *Casa d'Italia* a été dirigée, dès sa création en septembre 1941, par Ezio Mario, communément appelé à Audun-le-Tiche *Tenente Mario*. Celui-ci a précipitamment regagné l'Italie avec sa femme et ses deux filles, abandonnant tous ses biens, le 9 septembre 1944, la veille de l'entrée des soldats américains dans Audun-le-Tiche. Dès octobre 1944, Ezio Mario demande avec insistance à son ministère de tutelle à être indemnisé des dommages qu'il a subis du fait de son départ précipité. Ayant réintégré dès 1945 le ministère de la *Pubblica Istruzione*, il demande encore en 1960 un certificat pour son activité à l'étranger dont il espère qu'elle sera comptabilisée pour sa demande d'avancement. Archivio storico diplomatico del Ministero degli Affari esteri, Archivio Scuole, fascicoli del personale docente presso le istituzioni all'estero, Pacco 340.

<sup>284</sup> Voir par exemple Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, busta 2062, Tommaso Filippetti.

<sup>285</sup> Selon les témoignages de Fernand Sbroglia et Alvio Filippetti.

<sup>286</sup> Voir par exemple Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, busta 3598, Gino Oraziotti.

cependant ne pouvait participer aux rencontres et compétitions officielles. L'attrait sportif était donc bien faible.

À la libération, Fernand Sbroglia a fait partie du comité de l'Italie Libre à Audun-le-Tiche, présidé par Primo Fabretti<sup>287</sup>, qui était chargé de transmettre aux autorités compétentes des renseignements sur le comportement des Italiens d'Audun-le-Tiche pendant l'occupation allemande. L'action du comité de l'Italie Libre a permis que les enfants des fascistes les plus acharnés ne soient pas punis à la place de leur père et qu'on tienne compte du fait que beaucoup d'Italiens avaient pris la carte du parti fasciste poussés par la peur ou par la nécessité d'améliorer le quotidien, cela dès avant la guerre : distribution de denrées alimentaires aux membres du parti, possibilité d'envoyer les enfants en colonie en Italie, fournitures scolaires<sup>288</sup>. Selon Fernand Sbroglia, le maire d'Audun-le-Tiche à la libération, un nommé Jubert, considérait que tous les Italiens avaient été fascistes et maintenant, après-guerre, des pratiques discriminatoires : distribution de bois ou de nourriture aux seuls Français. Fernand Sbroglia a fait partie de ce comité de l'Italie libre car, comme Primo Fabretti, il jouissait de l'estime, voire de la reconnaissance dans le cas de Primo Fabretti, de la communauté italienne d'Audun-le-Tiche. Mais il n'a jamais cherché à conquérir le pouvoir politique : c'est dans le domaine syndical que Fernand Sbroglia s'est battu. Il est devenu syndicaliste dès son entrée dans le monde du travail, qui a coïncidé avec les luttes des années trente et l'arrivée au pouvoir du Front Populaire. S'il n'a jamais adhéré à aucun parti, il regrette amèrement l'épisode de la Gauche Plurielle et le rapprochement du PCF avec le Parti Socialiste de François Mitterrand ; en effet, l'image de François Mitterrand symbole de la force tranquille n'a jamais réussi à effacer chez lui celle du ministre de l'Intérieur d'après-guerre et du ministre de la Justice au début de la guerre d'Algérie<sup>289</sup>.

Fernand Sbroglia connaissait personnellement les mineurs arrêtés au fond de la mine. De son lieu de travail, il a même assisté à leur remontée de la mine par le passage habituellement réservé au matériel, tous descendant du wagon les mains liées posées sur les épaules du camarade qui les précédait et montant dans un camion bâché. Ils ont ensuite été conduits à la gendarmerie où ils ont passé la journée les yeux bandés et les mains liées, avant d'être conduits à Metz puis dans différents camps en Allemagne, dont seuls quatre sont revenus. Des polémiques sont nées sur les conditions de cette arrestation. Pour beaucoup, la

---

<sup>287</sup> Primo Fabretti, ancien combattant et républicain, était tenancier d'un café, fermé pendant l'annexion à l'Allemagne.

<sup>288</sup> Pendant la guerre (dès 1941), les Italiens n'auront plus le choix et devront forcément inscrire leurs enfants à l'école italienne.

<sup>289</sup> Sur ce point, voir Jean-Marie Vincent, « Mitterrand le liquidateur », mise en ligne janvier 1996, Revue *Multitudes*, [http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id\\_article=699](http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=699)



complicité des dirigeants de la société minière ne fait aucun doute, le matériel ayant été mis à la disposition de la police allemande et les tournées ou postes de travail de certains mineurs ayant été changés pour qu'ils soient « au fond » tous à la même heure. Par ailleurs, des hypothèses ont été émises sur le (les ?) dénonciateur(s) : des soupçons se sont portés sur d'autres mineurs audunois arrêtés quelque temps plus tôt et pourraient également porter sur des antifascistes installés au Luxembourg, qui avaient des liens étroits avec les antifascistes audunois et dont plusieurs ont également été arrêtés quelques temps plus tôt. Le travail d'archives que j'ai effectué jusqu'à présent, à l'*Archivio Centrale dello Stato* à Rome et aux Archives Nationales Luxembourgeoises, montre que la police fasciste et la police luxembourgeoise possédaient des listes très complètes des militants antifascistes, mais il ne permet pas d'aboutir, en l'état, à des conclusions définitives. Les archives de la Lorraine allemande qui seules pourraient apporter des éléments nouveaux n'ont pas été conservées.

Il se peut que l'on ne réussisse jamais à éclaircir définitivement ce point. En revanche, il est possible de mieux connaître le contexte de ces arrestations, que je n'ai ici retracées qu'à grands traits, en les replaçant dans le cadre de la Lorraine annexée et en recadrant le rôle des mineurs arrêtés en février 1944 dans les milieux de l'antifascisme à Audun-le-Tiche et au Luxembourg où la plupart avaient des attaches. Plusieurs d'entre eux avaient en effet habité au Luxembourg avant guerre et l'avaient quitté, parfois sur les conseils de leur employeur, parfois sous le coup d'une expulsion, car la Légation d'Italie, largement épaulée par la police luxembourgeoise, y menait la vie dure aux antifascistes. Il reste aussi à analyser la façon dont s'est gravée la mémoire de ces événements tragiques et ce qu'on en perçoit aujourd'hui, par exemple dans le roman d'Aurélie Filippetti<sup>290</sup>, petite-fille d'un des déportés, dans les manifestations commémoratives et de jumelage organisées par les municipalités d'Audun-le-Tiche<sup>291</sup> et de Gualdo Tadino, mais également dans les témoignages des descendants et des personnes qui, de près ou de loin, ont vécu les événements. Il reste enfin à mettre en relation cette mémoire avec les résultats du travail d'archives. En partant de février 1944, on peut également reconstruire l'environnement de cette émigration italienne à Audun-le-Tiche, qui présente des spécificités intéressantes, notamment lors de cette période d'annexion à l'Allemagne. Au fil des lectures et des rencontres<sup>292</sup>, j'ai conçu le projet d'étudier l'évolution d'une rue d'Audun-le-Tiche, la rue Sainte Barbe, emblématique à plus d'un titre. Y étaient

---

<sup>290</sup> Aurélie Filippetti, *Les derniers jours de la classe ouvrière*, Paris, Stock, 2003.

<sup>291</sup> La dernière en date, pour la journée de la déportation d'avril 2004, présentait une exposition des documents d'archives que j'ai recueillis à Rome et à Luxembourg.

<sup>292</sup> Ces rencontres m'ont également permis de glaner quelques informations sur mes grands-parents, sur un oncle tué à la mine, etc., informations que j'ai utilisées dans un texte intitulé « Cher grand-père Antonio », publié dans *Racines italiennes*, *op. cit.*, p. 117-120.

logés, avec leurs familles, les ouvriers employés à l'usine et à la mine, Italiens mais aussi Polonais, Yougoslaves, Lorrains, auxquels se sont ajoutées de 1940 à 1944, des familles allemandes (d'instituteurs, de fonctionnaires). C'est dans cette perspective d'interrelation entre les différentes populations que peut prendre tout son sens l'histoire tragique des mineurs déportés. C'est également par la confrontation avec la mémoire des autres populations présentes à Audun-le-Tiche, y compris celle de la population autochtone et celle des populations arrivées après guerre (parmi lesquelles une deuxième vague d'émigration italienne, dont les rapports avec la première ont souvent été problématiques), qu'il sera possible de récupérer la mémoire italienne d'Audun-le-Tiche. Il s'agit, on le voit, d'un projet de recherche qui est dans la continuité à la fois de mes travaux sur la mémoire dans l'émigration italienne et de ceux sur l'émigration italienne face à d'autres migrations.

### **III-2-3 L'expérience migratoire italienne face à d'autres migrations**

La confrontation de l'expérience de l'émigration italienne avec celle d'autres phénomènes de déplacements apporte en effet des éclairages nouveaux, comme j'ai pu le constater à travers plusieurs manifestations interdisciplinaires auxquelles j'ai participé ou que j'ai dirigées.

#### **III-2-3 a De l'organisation d'un colloque**

La première de ces manifestations est un colloque que j'ai organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon. Le thème, le bilinguisme, en avait été proposé par James Dauphiné, très soucieux alors de stimuler la recherche dans notre très jeune faculté. Chargée de l'organisation, j'ai été libre de décliner comme je l'entendais le thème proposé, qui est très vite apparu comme un thème fédérateur, permettant d'intégrer aussi bien les linguistes que les littéraires et les civilisationnistes de notre université. Il a également permis d'accueillir des chercheurs d'autres disciplines, historiens et sociologues notamment, et des chercheurs étrangers qui ont donné à ce colloque un caractère international.

Les actes<sup>293</sup> reflètent le déroulement de ce colloque. La première demi-journée a été consacrée aux interventions présentant un caractère historique, la seconde aux bilinguismes régionaux, parmi lesquels le cas du provençal, qui s'imposait, mais aussi celui d'autres provinces françaises, de régions du Proche-Orient, d'Afrique du Nord, d'Amérique du Sud, de l'Italie. Les questions littéraires ont occupé une journée entière et les questions liées à l'émigration la dernière demi-journée.

De cet ensemble extrêmement riche et varié, il n'est pas facile de tirer une brève synthèse. On peut dire toutefois, en renvoyant aux conclusions que j'ai rédigées pour la publication des actes, que de grandes similitudes se dégagent des situations de bilinguisme évoquées lors de ce colloque. Prenons pour seul exemple la valeur sociale ou le poids politique que prend une langue par rapport à une autre (parfois à plusieurs autres), une valeur dont on constate qu'elle évolue au fil du temps en fonction des événements qui viennent modifier l'usage des langues : changement des frontières, occupation étrangère, émigration,

---

<sup>293</sup> *Bilinguisme : Enrichissements et conflits. Actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var les 26, 27 et 28 mars 1998*, réunis par Isabelle Felici, Paris, Éditions Honoré Champion, 2000.

qu'il s'agisse du grec à Byzance au Moyen Âge, du breton, de la langue *purépecha* du Mexique, du berbère au Maroc, sans parler bien sûr du provençal, forcément à l'honneur à Toulon. Le titre du colloque, *Bilinguisme : enrichissements et conflits*, se voulait le reflet de situations de bilinguisme, voire de plurilinguisme, qui, à l'échelle de la planète – les cas de monolinguisme sont très rares – sont toujours conflictuelles, souvent aussi enrichissantes, aussi bien au niveau des sociétés que des individus. Dans ce colloque, l'italien a bien eu sa place « parmi les langues », avec une intervention sur le Haut-Adige (SüdTirol), deux interventions sur l'émigration italienne, en Provence et en Grande Bretagne, et la contribution de Jean-Charles Vegliante sur l'absence de développement d'un bilinguisme italo-français malgré la présence, dans la société française, de nombreux *oriundi*.

Ce colloque a été pour moi une occasion d'apprentissage de tout un pan de l'activité de l'enseignant-chercheur plus ou moins directement liée à la recherche : la gestion de dossiers financiers, les relations avec l'agence comptable, les raffinements de la comptabilité publique, mais aussi la gestion des personnes, dont il faut parfois ménager la susceptibilité ou le sens de la hiérarchie, et enfin la gestion de la vie familiale, mon premier enfant étant né trois mois avant la tenue du colloque. Je me suis par force perfectionnée dans le traitement de textes pour la mise aux normes de l'éditeur des actes du colloque, la question des caractères diacritiques pour l'hébreu, l'arabe, le turc s'étant révélée particulièrement délicate. Notre Faculté des Lettres et Sciences Humaines a depuis organisé d'autres colloques, sur des sujets plus spécifiques à chaque discipline (littérature, linguistique, civilisation du monde anglophone), mais cette première rencontre scientifique reste un modèle, aussi bien du point de vue de la qualité des interventions que de l'organisation<sup>294</sup>, et surtout pour son caractère fédérateur sur le plan de la recherche, au sein de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, mais aussi sur le campus de l'Université de Toulon. Pour ma propre recherche, ces journées m'ont encouragée à adopter une vision extra-italienne qui permet, ce n'est pas un paradoxe, de mieux appréhender la réalité italienne, surtout dans le domaine migratoire<sup>295</sup>.

---

<sup>294</sup> J'ai participé à la rédaction de la « procédure colloque » lorsque la Faculté des Lettres et Sciences Humaines s'est lancé dans la certification qualité.

<sup>295</sup> Je renvoie à ce propos au débat lancé par Jean-Charles Vegliante au sein de CIRCE au moment de la « crise des banlieues » à l'automne 2005 : « “Modèle” italien et “événements” des banlieues françaises, automne 2005 », sous la direction de Jean-Charles Vegliante, avec des contributions d'Isabelle Felici, Jean-Igor Ghidina, Christophe Mileschi, Catherine Popczyk, Valérie Thévenon, Ada Tostti et Nicolas Violle, Paris, CIRCE 2006, sur <http://circe.univ-paris3.fr> Voir aussi l'article de Jean-Charles Vegliante, « Giorni calmi a Clichy ? (la società francese mossa dalla sua periferia) », *Altreitalie*, n°32, janvier-juin 2006, en ligne sur <http://www.altreitalie.it/UPLOAD/ALL/84141.pdf>

### III-2-3 b Villerupt et le brassage des populations

J'ai connu une autre expérience comparatiste en matière d'émigration en participant au colloque *Lorraine, Terre d'accueil et de brassage des populations*, organisé par l'Université de Nancy 2 en octobre 2000. Ce colloque est né à l'initiative d'un conseiller régional communiste issu de l'immigration italienne, Roland Favaro, aujourd'hui décédé. L'initiative a ensuite été relayée par Pierre Bardelli, également issu de l'immigration italienne<sup>296</sup>, alors conseiller régional socialiste et président de l'Université de Nancy 2, et appuyée par l'ensemble du Conseil Régional de Lorraine et par Gérard Longuet (UMP) qui en était alors le président. Ce projet a bénéficié, on le voit, d'une nette volonté politique, en dehors des clivages habituels, mais aussi d'une garantie scientifique en la personne du professeur François Roth, spécialiste de la Lorraine, qui a accepté ma proposition de communication sur Villerupt<sup>297</sup>.

Cette petite ville de Meurthe et Moselle est souvent bien connue des italianistes à cause de son festival du film italien et lorsque j'ai commencé mes recherches et entrepris de recueillir des témoignages, on a maintes fois voulu m'aiguiller vers le festival du cinéma italien qui colle à l'idée qu'on se fait communément de cette ville où l'immigration, italienne en particulier, attirée par l'activité sidérurgique, a été très importante. C'est pourtant au marché que j'ai décidé de m'intéresser, en ce qu'il était particulièrement significatif du brassage des populations, le thème général du colloque, et qu'il permettait de réévaluer l'image de Villerupt « tout italienne » véhiculée par le festival.

Ayant rapidement fait le tour des sources écrites sur Villerupt<sup>298</sup>, j'ai mené ensuite des enquêtes orales auprès des principaux acteurs du marché : les placiers successifs, le plus ancien ayant assuré sa fonction pendant trente ans, et les commerçants, y compris des commerçants à la retraite, qui avaient tous leur avis sur l'évolution du marché. J'ai également

---

<sup>296</sup> Voir le témoignage de Pierre Bardelli, alors qu'il était président de l'université de Nancy 2, sur ses origines italiennes dans *Italiens en Lorraine, de l'intégration à la réussite*, publication de la Camera di commercio italiana per la Francia, 1997, p. 102-107.

<sup>297</sup> « Le marché de Villerupt, vivante et pittoresque illustration du brassage des populations », *Lorraine : Terre d'accueil et de brassage des populations*, Actes du colloque organisé par l'Université de Nancy 2, Longlaville, 12-14 octobre 2000, Presses universitaires de Nancy, 2001, p. 287-299.

<sup>298</sup> Sur Villerupt et sur son festival, on trouve quelques travaux de recherches : Nathalie Ledeuil Miglierina, *Le festival du film italien de Villerupt*, mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, juin 1989 ; Yves Cardellini, *Pasta e sole. De l'utilisation des représentations et stéréotypes dans les reportages télévisés : Le cas du festival du Film Italien de Villerupt*, mémoire de DEA, Université de Nancy 2, octobre 1999. On consultera surtout avec profit l'ouvrage de J. Salque, J. Maccarini, P. Maillet, B. Reiss, *L'anniversaire de Thomas*, Nancy, Imprimerie SNIC, 1982, et on visionnera le film de Jean-Paul Menichetti, *L'Anniversaire de Thomas. La légende oubliée*, 1982, VHS Pôle de l'image Villerupt, 2000.

exploité le fonds documentaire du Pôle de l'image (l'organisme qui assure maintenant l'organisation du festival du film italien), constitué de coupures de presse et de nombreux reportages tournés par des journalistes de chaînes françaises, luxembourgeoises et italiennes. Ces articles et reportages m'ont intéressée dans la mesure où la plupart d'entre eux visent non seulement à informer le public sur l'actualité cinématographique italienne telle qu'elle est présentée à Villerupt, mais aussi à donner une « couleur locale ».

Rendre compte de la réalité sociologique d'une ville comme Villerupt le temps d'un reportage pour le journal de 20 heures relève évidemment de la gageure et, sans doute parce que l'exercice est difficile, peu de journalistes tentent réellement de s'y essayer : ils se contentent souvent d'interroger les mêmes personnes d'une année sur l'autre, de préférence celles qui ont l'air « typiquement » italien et dont le parler est particulièrement coloré par l'accent italien et/ou lorrain. Ils montrent aussi inévitablement les quantités astronomiques de *pasta* et de *pizza* à consommer au restaurant du festival, les cités ouvrières, l'usine (surtout pour les chaînes italiennes) tant qu'elle était encore debout, et le marché.

L'image que l'on transmet du marché est là encore irrémédiablement tout italienne – du moins selon l'idée que les journalistes se font de l'Italie –, à travers des pointes de parmesan, une *porchetta* et des monceaux de pâtes au détail. On ne montre ni le boucher turc, ni l'épicier algérien, à l'étal pourtant alléchant et télégénique, avec ses épices de toutes les couleurs, ni la marchande de légumes polonaise ou belge, beaucoup plus « transparente » dans cette région. L'évolution de la réalité sociologique à Villerupt ne se reflète pas encore dans ces reportages où les stéréotypes occupent toujours le terrain, malgré les efforts du Pôle de l'image qui s'emploie à exclure de ses relations avec la presse tout ce qui n'est pas directement lié à l'actualité cinématographique italienne<sup>299</sup>. Mais les clichés sont durs à mourir d'autant qu'ils s'autoalimentent avec la revue de presse de l'édition précédente du festival, fournie à tous les journalistes. D'ailleurs, si ceux-ci ne trouvent pas la « touche italienne » qu'ils viennent chercher, ils vont filmer (sans le dire) dans la commune voisine, Audun-le-Tiche<sup>300</sup>.

S'il est le reflet du brassage de populations survenu à Villerupt, malgré la dominante italienne, le marché présente aussi maintes traces d'un « racisme ordinaire » envers les

---

<sup>299</sup> La municipalité de Villerupt, tout en soutenant le festival et en contribuant à lui donner des échos à la fois régionaux et transfrontaliers, va maintenant dans ce sens. Notons qu'une socialiste d'origine polonaise a détrôné en 1995 le maire "italo-communiste" Alain Casoni, le remplaçant d'Armand Sacconi, lequel, élu en 1959 avait présidé aux destinées de Villerupt pendant vingt-sept ans.

<sup>300</sup> Ce fut le cas dans un reportage diffusé sur France 2 en juin 2000 à l'occasion d'une demi-finale France-Italie des championnats d'Europe. À titre de comparaison, Voir Jean-Charles Vegliante, « Caffè Italia Montréal », *La trace*, n°4, octobre 1990, p. 33.

populations d'origine maghrébine, les dernières arrivées. La frontière avec le Luxembourg tout proche change quelque peu les données et il se pourrait que le sentiment xénophobe, contrairement aux marchandises, ne traverse pas les frontières. Une anecdote plutôt cocasse vient confirmer cette idée : alors qu'un commerçant algérien est en train de me raconter les plaisanteries douteuses dont le gratifie régulièrement son voisin d'origine italienne (j'assiste d'ailleurs à une de ces scènes), un de ses clients luxembourgeois, venu acheter chez lui des denrées qu'il a connues lors d'un voyage touristique au Maroc, entame avec lui une conversation sur le ton le plus amical qui soit et commence à lui dire pis que pendre des Portugais installés au Grand-Duché. Il semble aussi que les jeunes Français d'origine maghrébine trouvent sans difficulté du travail au Luxembourg et que dans ce pays ils ne subissent pas les effets de la discrimination, contrairement aux jeunes originaires du Portugal et de l'Afrique lusophone.

Même si les intervenants au colloque *Lorraine, Terre d'accueil et de brassage des populations* se sont surtout penchés, par toutes les approches possibles, sur les populations émigrées de la région, la perspective transfrontalière n'a pas été totalement absente. Elle mériterait une manifestation d'envergure qui, à ma connaissance, n'a pas encore été envisagée.

### **III-2-3 c « Regards culturels sur les phénomènes migratoires »**

J'ai conservé une vision comparatiste en dirigeant le numéro 11 de la revue *Babel* de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université du Sud Toulon-Var, intitulé « Regards culturels sur les phénomènes migratoires »<sup>301</sup>, qui recueille des études sur l'émigration italienne et sur d'autres courants migratoires, maghrébin, turc, grec, cubain, africain... La variété des approches, au niveau géographique mais aussi méthodologique (littéraire, philosophique, sociologique), la diversité des supports étudiés (littérature, musique, sport, cinéma) permettent d'entendre des échos et résonances, imperceptibles dans une recherche monographique, sur des thèmes récurrents comme le déracinement, les questions identitaires, l'idée de retour, la mémoire ou encore l'intégration. C'est aussi sans doute le premier recueil d'articles, dans le domaine de l'italianisme, où l'on peut suivre à la fois les traces de l'émigration italienne et celles, encore toutes fraîches, de l'immigration en Italie, une première à laquelle n'ont pas manqué de participer plusieurs membres de CIRCE. Ma

---

<sup>301</sup> Ce numéro a paru au premier semestre 2005.

propre contribution à ce recueil<sup>302</sup> porte sur l'immigration marocaine en Italie et me permet de faire le lien entre mes recherches sur l'émigration italienne et les questions migratoires en Italie, selon une démarche qui pourrait s'apparenter, si l'étiquette existait, à de la "civilisation comparée".

C'est "à la source" que j'ai pu observer le phénomène de l'émigration marocaine vers l'Italie, grâce à de fréquents séjours au Maroc dès le début des années quatre-vingt-dix. En quelques années, j'ai vu se multiplier, dans la même région, les voitures immatriculées en Italie, mais conduites pas des Marocains. J'ai rencontré des « femmes aux Italiens », qui ne voient leurs maris, travaillant en Italie, qu'un mois par an, et entendu le témoignage de ces hommes pendant leur mois de vacances ou alors qu'ils attendaient que l'occasion se présente pour repartir. Certains d'entre eux avaient déjà pris les « barques de la mort », qui traversent, au prix de mille dangers, le détroit de Gibraltar, et projetaient de tenter à nouveau le sort. On m'a aussi raconté l'histoire de nombreux jeunes gens auxquels de faux intermédiaires avaient soutiré de l'argent, profitant de la crédulité de leurs victimes et de leur impatience à « brûler » le détroit, selon l'expression marocaine.

Puis, sur l'autre versant, j'ai pu observer l'accueil qui était fait à mon conjoint, d'origine marocaine, par mes amis et parents italiens ou, pendant nos séjours en Italie, par des personnes de rencontre, pas toutes bien disposées, au départ, à l'encontre des *extracomunitari*. Il m'a semblé également voir grandir l'intérêt, surtout touristique, des Italiens pour le Maroc, attirés, comme beaucoup de Français, par cet Orient proche, facile d'accès, dépaysant et attachant<sup>303</sup>. Et enfin, tout en rencontrant des membres d'autres communautés étrangères, dans lesquelles je n'avais pas toutefois mes entrées, j'ai pu fréquenter des Marocains installés en Italie, par l'intermédiaire desquels il m'a semblé m'approcher, *mutatis mutandis*, des expériences linguistiques, psychologiques et humaines de mes grands-parents émigrés.

Sans être à l'affût, je suivais aussi, par curiosité, les manifestations médiatiques et culturelles qui me parvenaient de cette présence marocaine en Italie. Dans ce contexte, le roman *La straniera*, construit autour de l'histoire d'une immigrée marocaine en Italie, s'est imposé à moi. J'ai consacré à ce roman un premier article, paru dans *Babel* n°11, puis, en élargissant mon étude au deuxième roman du même auteur, Younis Tawfik, j'ai présenté une

---

<sup>302</sup> « Regards croisés sur l'immigration marocaine en Italie. *La straniera* de Younis Tawfik », in « Regards culturels sur les phénomènes migratoires », *op. cit.*, p. 255-286.

<sup>303</sup> Cette forte attirance n'a pas, pour les Italiens, l'explication qui vient à l'esprit dans le cas des Français rapatriés du Maroc, qui, ce n'est pas rare, peuvent avoir des ascendances italiennes.



communication au colloque organisé par le CERCIC de l'Université de Grenoble 3, sur le thème de la différence dans la littérature italienne contemporaine<sup>304</sup>.

L'auteur de ces deux romans n'est pas marocain lui-même, mais iraquien. Installé depuis trois décennies en Italie, à Turin, il a assisté aux premières arrivées d'émigrants dans « sa » ville et aux transformations que cela a entraînées. Déjà auteur de poésies, il s'est lancé dans l'écriture romanesque sur les conseils, dit-il, de son ami Tahar Ben Jelloun qui lui a suggéré de transmettre au public son expérience d'émigrant. Tawfik nous livre son double transparent à travers le personnage du narrateur dans *La straniera*, mais enrichit son roman d'un autre récit d'émigration que lui a rapporté une immigrée clandestine marocaine, rencontrée, dit-il, dans un bar turinois.

Le premier roman présente l'intérêt de remonter aussi à l'expérience pré-migratoire des deux personnages, tous deux alternativement narrateurs : le Maroc, qui apparaît sous un angle bien différent de celui des dépliants touristiques, et l'Iraq, décrit à travers l'expérience d'un jeune homme qui a grandi « à l'ombre » de Saddam, mais aussi à travers les récits de son père, portant notamment sur l'Iraq d'avant 1948, date de la création d'Israël, et sur les relations qu'entretenaient juifs et musulmans. Tawfik revendique une approche didactique du monde arabo-musulman qu'il entend montrer à son lectorat italien sans les déformations dont les médias sont coutumiers.

Dans le roman, la rencontre avec Amina, l'« étrangère » dont il est question, sert de déclencheur à une réflexion identitaire du narrateur, après trente ans d'exil et d'efforts pour se mouler dans la société italienne. Le personnage d'Amina est particulièrement attachant, moins à cause du sort qui s'acharne sur elle (et qui a finalement raison de son courage puisqu'elle meurt à la fin du roman) qu'à cause de sa capacité à dépasser les limites que la société lui impose. Amina la rebelle perd la bataille au moment même où, en devenant Mina, elle commence à trouver sa place dans la société italienne.

Alors qu'on aimerait suivre sa trace et la voir reprendre son combat, c'est une Italienne que Tawfik met en scène dans son second roman, *La città di Iram*. Persistant à prêter sa plume à un personnage féminin, il fait raconter à sa narratrice, Isabella, son voyage au Maroc, un Maroc cette fois beaucoup moins authentique et beaucoup plus proche de l'image transmise par les dépliants touristiques, avec ses verres de thé fumant et ses coussins aux tissus bariolés. Le combat d'Isabella, devenue pour un temps Jamila, est aussi moins

---

<sup>304</sup> « Les Italiens et l'image du Maroc dans l'œuvre narrative de Younis Tawfik », *Images et formes de la différence dans la littérature narrative italienne des années 1970 à nos jours*, Centre de Recherches sur la Civilisation Italienne Contemporaine, Grenoble 3, 24 et 25 novembre 2005, actes à paraître en 2007.

audacieux : au lieu d'aller à la rencontre de l'"autre", c'est surtout en quête d'elle-même qu'elle part, pour effacer une déception amoureuse. Toutes les rencontres qu'elle fait, y compris avec des personnages d'émigrés en Italie rentrés définitivement au pays, sont des étapes d'une sorte de parcours initiatique.

Sur fond d'attentat du 11 septembre 2001, survenu pendant la rédaction de son second roman, Younis Tawfik relance le dialogue entre les cultures. Ce dialogue interculturel, dont il se veut le relais, n'est cependant pas très constructif, tous les personnages restant empêtrés sous des étiquettes : LA femme arabe, LA femme occidentale, l'homme arabe, NOUS, VOUS. L'usage immodéré de possessifs et de pronoms personnels sujet, si étrangers à la langue italienne, semble dresser une barrière infranchissable qui freine le dialogue. Le silence de certains personnages sur leur identité (tel le narrateur de *La straniera* qui n'a pas de nom et ne prononce jamais celui de son pays d'origine), les changements de nom qu'on impose à d'autres, ou qu'ils s'imposent eux-mêmes sont autant d'indices du malaise qui accompagne la plupart des rencontres. Ce malaise ne se dissipe pas car les modalités de ce dialogue interculturel auquel le lecteur est convié ne sont pas clairement définies. Le modèle qui semble se dessiner est celui de l'échange formel où chacun campe sur ses positions : NOUS et VOUS en viennent peut-être à mieux se connaître, mais pas à s'enrichir mutuellement comme on pourrait le souhaiter dans un échange interculturel authentique, dont l'objectif pourrait même être – nous reprenons ici des propos d'Edward Said – d'en arriver à ne plus dire que NOUS.

Peut-être Tawfik a-t-il trop cédé aux pressions d'une mode qui impose des stéréotypes sur les relations entre l'Orient et l'Occident, y compris en littérature, une mode que dans son premier roman, intitulé *French Dream*, Mohamed Hmoudane désavoue :

Je compris qu'il fallait peut-être imaginer quelque chose qui collerait bien à mon nom : une terre d'Islam par exemple, avec casbahs et canons rouillés, tels des sexes en bernés, muezzins et lumière, blancheur de voile sur fond ocre de muraille, baroque d'ancienne colonie, un port et du désespoir, le désespoir surtout et le large comme promesse. Du « déjà vu » en quelque manière mais en version un peu plus sophistiquée, sans trop forcer sur le folklore ni faire le trop-plein de dévouement dont nous gave une certaine littérature aux effets pervers, bien bonasse et bien pensante teintée d'engagement<sup>305</sup>.

Le souci de plaire, surtout après le succès de son premier roman, pourrait avoir empêché Tawfik d'approfondir l'échange, encore balbutiant, qu'il a toutefois le mérite

---

<sup>305</sup> Mohamed Hmoudane, *French dream*, Paris, La différence, 2005, p. 119.

d'avoir amorcé. C'est d'ailleurs son affirmation que j'ai reprise, sur le mode interrogatif, pour un projet de conférence « Favoriser le dialogue interculturel, un défi pour la littérature sur la migration ? »<sup>306</sup>.

### **III-2-3 d *Points de contact entre les cultures, hérités du fait colonial***

C'est ce même désir de mieux comprendre les mécanismes du dialogue interculturel, dont les médias et les milieux politiques parlent si fréquemment, pas toujours pour dire la même chose, qui a motivé le choix du thème du colloque organisé, en collaboration avec Babel et CIRCE, à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Sud Toulon-Var en mars 2007 : *Points de contact entre les cultures, hérités du fait colonial*. Des historiens spécialistes de la colonisation, mais aussi des littéraires, civilisationnistes, économistes, juristes, sociologues, prêtent à ce thème les outils de leur spécialité, en sortant du point de vue uniquement français. Une telle approche interdisciplinaire favorise les échos et les résonances dont il a déjà été question, y compris dans le domaine migratoire : plusieurs communications abordent cette réalité contemporaine qui a de nombreux liens avec la colonisation<sup>307</sup>.

---

<sup>306</sup> C'était le sujet d'un séminaire que je devais animer, sur l'invitation du CERI (Centre interdisciplinaire de recherche sur l'Italie) de l'Université Marc Bloch de Strasbourg le 5 avril 2006, « Favorire il dialogo interculturele, una sfida per la letteratura sulla migrazione ? », séminaire annulé en raison des mouvements anti-CPE du printemps 2006.

<sup>307</sup> Voir en document annexe le programme de ce colloque. Claude Liauzu, professeur émérite à Paris 7, spécialiste de l'histoire coloniale, décédé le 23 mai 2007, avait témoigné sa sympathie et son soutien scientifique à cette manifestation à laquelle des obligations éditoriales (*Dictionnaire de la colonisation*, Larousse, avril 2007) l'avaient empêché de participer. Il avait également accepté, avec plaisir selon ses propos, de faire partie du jury de cette Habilitation à diriger des Recherches. Je tiens ici à lui rendre hommage.

## Conclusion

La conclusion de ce *Roman d'un chercheur* ne peut être que suspensive, étant donné que les travaux dont il pourrait être encore question sont en cours de réalisation ou seulement en projet. D'autres chemins politiques et littéraires se profilent déjà, dans le prolongement de ceux qui ont été décrits ici.

La publication de *Racines italiennes* a eu quelques retombées, la première étant l'idée de lui donner une suite, comme l'ont souhaité certains étudiants et membres de la communauté universitaire toulonnaise dont le texte n'était pas prêt au moment de la publication. Il ne s'agit pas d'un deuxième tome, mais d'une approche complémentaire, portant sur l'italophonie<sup>308</sup>. Toujours dans le sillage de *Racines italiennes*, se prolongent aussi les chemins de la mémoire, puisqu'on m'a confié le manuscrit de l'universitaire Marcel Spada, *Portraits des Pagani*, dont je prépare l'édition<sup>309</sup>.

Je compte poursuivre l'initiative lancée par le Centre de Droit et de Politique Comparés franco-italien de l'Université du Sud Toulon-Var, qui a organisé une rencontre italienne et pluridisciplinaire (Droit-Économie-Lettres) autour du soixantième anniversaire de la république italienne<sup>310</sup>. Je projette un colloque portant sur *L'Italie, Toulon et les Suds*, l'intitulé permettant toutes sortes de développements, y compris dans le domaine migratoire. Cette manifestation est dans la ligne de recherche que s'est fixée Mosaiques, le groupe de recherche interdisciplinaire que j'ai créé au sein du laboratoire Babel, grâce à la participation d'enseignants-chercheurs intervenant en licence LEA ou en Master professionnel « Gestion du tourisme et Relations internationales », civilisationnistes, économistes, juristes, auxquels se sont adjoints des chercheurs ouverts (ou formés) à la perspective interdisciplinaire, parmi lesquels des littéraires, philosophes et sociologues<sup>311</sup>.

Je souhaite également continuer à exploiter le matériel d'archives et de documentation concernant la presse anarchiste italienne, selon les méthodes déjà éprouvées pour le doctorat et pour l'étude inédite jointe à cette synthèse, en centrant à nouveau mon intérêt sur l'expression littéraire des anarchistes italiens. J'aimerais en particulier développer la question de l'anticolonialisme, dont l'œuvre de Gigi Damiani m'a donné un aperçu, qui balaie toute la

---

<sup>308</sup> Voir en document annexe l'appel à contribution pour ce volume qui s'intitulera *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*

<sup>309</sup> Je remercie Michèle Gorenc qui est à l'origine de ce projet.

<sup>310</sup> De ce colloque, dont il a déjà été question, j'ai pour ma part organisé la demi-journée « sciences humaines », et donc Babel, à laquelle ont participé les professeurs Gianni Perona (Turin), Alain Sarabayrouse (Paris 10), Éric Vial (Cergy Pontoise) et Daniela Verdura-Rechenmann (Grenoble 3).

<sup>311</sup> Le thème des séminaires en 2006-2007 est « Paysages culturels : croisements et diversité ». En 2007-2008, Mosaiques travaillera sur « Tourisme et paysages culturels ». Voir <http://mosaiques.univ-tln.fr>

période qui m'intéresse, depuis la fin du XIX<sup>e</sup>. Les journaux anarchistes de langue italienne se sont largement exprimés sur le sujet, aussi bien lors de l'expansion coloniale menée par Francesco Crispi que pendant la guerre de Libye et les entreprises de l'Italie fasciste.

Enfin, mon intérêt pour l'Italie contemporaine se poursuivra à travers les questions migratoires, qui pourront offrir d'autres croisements, récents ceux-là, avec le fait colonial et les anciennes possessions italiennes en Afrique Orientale, et avec les questions touristiques.

Ces différents projets présentent, comme mes travaux antérieurs, la caractéristique d'être toujours placés sous le double signe de l'italianisme et de l'interculturalité et continuent d'orienter globalement mes recherches vers la civilisation italienne des XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles, en particulier dans le domaine de l'histoire des idées et des mouvements migratoires.

# **Documents annexes**



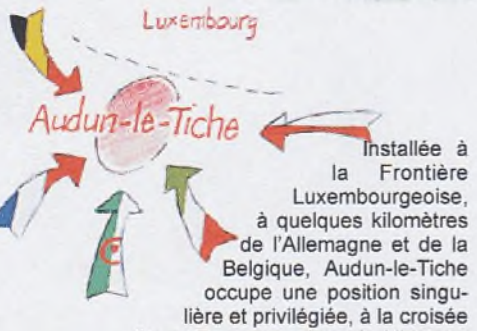




# Audun -le- Tiche

Une ville  
et des hommes  
en mouvement





Installée à la Frontière Luxembourgeoise, à quelques kilomètres de l'Allemagne et de la Belgique, Audun-le-Tiche occupe une position singulière et privilégiée, à la croisée d'une Europe en devenir. L'histoire d'Audun-le-Tiche s'est justement construite autour de cette situation stratégique. Lieu de passage et d'échange, Audun-le-Tiche s'est transformée au XIX<sup>ème</sup> siècle avec l'avènement des Industries du Fer. Le Village est devenu la Ville dans laquelle s'élevaient les puits de mine, les hauts-fourneaux qui avaient pris ailleurs une main d'œuvre qui manquait sur place. D'Allemagne d'abord, d'Italie, de Pologne, de Yougoslavie et d'Afrique du Nord ensuite arriva une population qui fit vivre une industrie, une région.

Au fil des intégrations, plus ou moins douloureuses, plus ou moins faciles, la ville s'est forgé un caractère ancré dans le mélange et la mixité, autour de l'esprit de corps indissociable des durs métiers du fer.

Le démantèlement des usines, des mines a stoppé brutalement l'évolution de la ville. La crise économique, l'absence de politique de reconversion ont eu pour effet une baisse démographique sensible avec en corollaire un effritement du tissu socio-économique.

Aujourd'hui, un souffle nouveau redonne à la ville des raisons de croire à un nouvel élan. Dynamisme récent qui se traduit par l'instal-

lation, chaque année, de centaines de femmes et d'hommes, venus des localités mosellanes voisines comme de l'ensemble des départements lorrains. Le signal est encore plus fort quand on mesure les arrivées depuis l'étranger ( 15 % des nouveaux audunois ) ou depuis les autres régions françaises (16 %).

Nouvelle migration, ces gens se rapprochent de leur lieu de travail, le Luxembourg, dont l'activité économique, les perspectives de développement

**BIEN CONNAITRE NOTRE PASSE, APPREHENDER ET COMPRENDRE NOTRE PRESENT POUR MIEUX REUSSIR NOTRE AVENIR.**

installent la ville dans une nouvelle mutation. Les défis de ce siècle à peine commencé sont d'importance : accueillir et donner les possibilités d'intégration à ces populations, aménager la ville, développer l'habitat, embellir le cadre de vie, structurer les services.

On ne peut cependant aujourd'hui éviter un constat : un certain nombre de freins demeurent. La volonté affirmée des pouvoirs publics d'instaurer un véritable partenariat transfrontalier, un échange bilatéral équilibré, est suivie, encore, de peu d'effets. Des difficultés sensibles, de circulation, de maîtrise des coûts à la construction, des finances des collectivités locales, sont des sujets qui exigent et méritent un traitement rapide et efficace.

Au cœur de ces enjeux, il s'agit, avant tout, de donner à celles et à ceux qui s'installent dans notre ville les moyens de s'insérer dans la vie sociale, culturelle ou sportive de la Ville. Nous avons le devoir, le souci d'y bien les accueillir, d'œuvrer pour qu'ils deviennent Acteurs, Citoyens Audunois.



*Programme, en cours d'élaboration, des journées d'étude  
25 et 26 avril 2003 :*

- ♦ Eugène GASPARD - Période 1939-1945
- ♦ François ROTH - Histoire de la Lorraine annexée
- ♦ Jean-Charles VEGLIANTE - Cadre général de l'émigration italienne
- ♦ Fernand FEHLEN - Les frontaliers d'Audun-le-Tiche
- ♦ Eric VIAL - Emigration antifasciste italienne à Audun-le-Tiche
- ♦ Antoinette REUTER - Histoire des migrations
- ♦ Georges TAICLET - L'émigration polonaise
- ♦ Denis SCUTO - Mémoires de Luigi Peruzzi
- ♦ Isabelle FELICI - La déportation des mineurs antifascistes de février 1944
- ♦ Marie-Louise ANTENUCCI - Audun-le-Tiche au tournant des siècles
- ♦ Piero GALLORO - Analyse socio-psychologique des migrations
- ♦ Laura TARED - Immigration maghrébine de France employée au Luxembourg
- ♦ Muriel MAFFESOLI - La mine, le métier de mineur vus par les femmes
- ♦ Michel RAMM et Gaetan de LANCHY - Perspectives d'évolution d'Audun-le-Tiche en fonction des dynamiques de développement du Sud-Luxembourg
- ♦ Christian FELICI Audun-le-Tiche, perspectives de développement dans les schémas transfrontaliers

*Autres manifestations prévues du 21 au 27 avril 2003 :*

Séances cinéma et théâtre - Représentations folkloriques et musicales - Repas à thèmes - Rencontre avec les élèves des Ecoles et du Collège - Exposition - Concours d'objets, de photos, de textes...

















## Table des matières

Introduction	1
I- L'enfance de l'art	4
I-1 De la Lorraine à la Toscane	4
I-2 Toujours plus loin : Italiens au Brésil	7
I-3 Impressions de voyage	10
I-3-1 Première publication	10
I-3-2 Récits d'émigrants	12
I-3-3 Dépaysement social	16
I-3-4 Recherches au Brésil	18
II- Le travail de thèse et ses ramifications	21
II-1 La Cecilia, enfant "adopté"	21
II-1-1 Naissance de la Cecilia	23
II-1-2 Naissance d'une légende	29
II-1-3 La seconde vie de la Cecilia, entre réalité et légende	31
II-1-4 Mon apport à l'histoire de la Cecilia	37
II-2 Périodiques anarchistes de langue italienne publiés au Brésil	43
II-2-1 Autour des journaux	43
II-2-2 Travail d'archives	46
II-2-3 Les axes de la recherche	53
II-2-3 a La question de l'organisation	53
II-2-3 b Questions culturelles	56
II-2-4 Portraits	61
II-3 Questions pratiques	69
III- Installation en tant qu'enseignant-chercheur : l'italien parmi les langues	72
III-1 Enseignement : retour sur les origines	73
III-2 Recherche : italianité et interculturalité	80
III-2-1 Approches littéraires de l'émigration italienne	82
III-2-1 a Production littéraire des anarchistes italiens au Brésil	82
III-2-1 b Biographie littéraire de Gigi Damiani	82
III-2-1 c L'invasion italienne à Marseille décrite par Louis Bertrand	90
III-2-2 Travail de mémoire : sur les traces des Italiens du Brésil à la Lorraine	97
III-2-3 L'expérience migratoire italienne face à d'autres déplacements	105
III-2-3 a De l'organisation d'un colloque	105
III-2-3 b Villerupt et le brassage des populations	107
III-2-3 c « Regards culturels sur les phénomènes migratoires »	109
III-2-3 d <i>Points de contact entre les cultures, hérités du fait colonial</i>	113
Conclusion	114
Documents annexes	
Annexe 1 : <i>Chi vuole con le donne</i>	117
Annexe 2 : Programme des journées d'études <i>Audun-le-Tiche :             une ville et des hommes en mouvement</i>	119
Annexe 3 : Annonce de la parution de <i>Racines italiennes</i>	122
Annexe 4 : Appel à contribution <i>Enfants d'Italiens, quelle(s) langues             parlez-vous ?</i>	123
Annexe 5 : Programme du colloque <i>Points de contact entre les cultures,             hérités du fait colonial</i>	124
Table des matières	128